DICTIONNAIRE DES MOTS SAVANTS

(employés à tort et à travers)



Nouvelle édition

320 mots à connaître
pour briller en société

Tristan Savin

HUMOUR



bibliomnibus

Dans la même collection Bibliomnibus Humour :

Pierre Dac, *Un loufoque à Radio Londres*

Pierre Dac et Francis Blanche, *Le Boudin sacré*

Jean-Pierre Delaune, *D'Alphonse à Allais*

Olivier Talon et Gilles Vervisch, *Le Dico des mots qui n'existent pas (et qu'on utilise quand même)*

Mark Twain, *Nouvelles du Mississippi et d'ailleurs*

Tristan Savin

DICTIONNAIRE DES MOTS SAVANTS

(employés à tort et à travers)

L'EXPRESS bibliomnibus

Qui n'a point réfléchi sur le langage

n'a point réfléchi du tout.

Alain.

Défiez-vous des mots sonores :

rien n'est plus sonore que ce qui est creux.

Alphonse Karr.

Un chef-d'œuvre de la littérature n'est jamais

qu'un dictionnaire en désordre.

Jean Cocteau.

Celui qui pose une question est bête cinq minutes.

Celui qui n'en pose pas l'est toute sa vie.

Proverbe chinois.

C'est drôle comme les gens qui se croient instruits

éprouvent le besoin de faire chier le monde.

Boris Vian.

Avant-propos

Nous employons tous des termes érudits, un brin recherchés. Ils nous permettent de briller en société, au bureau, dans les dîners en ville… Ces mots, on les entend au cours d'une conversation, on les capte à la radio, on tombe dessus dans un livre, un quotidien du matin hâtivement picoré. Nous avons rarement le temps de vérifier leur définition précise dans un dictionnaire. Chacun se les approprie machinalement. Ainsi se véhiculent les mots. Pareils aux particules élémentaires, ils nous environnent sans se faire remarquer, évoluent à leur gré pour ressurgir au cours d'une discussion. Mais les emploie-t-on à bon escient ?

Pour le savoir, il faut consulter des lexiques, plonger dans des manuels, des encyclopédies. On renoue ainsi avec les origines de notre langue, empruntée au latin, au grec, au francique, au sanskrit ou au volapük. On voyage dans le temps. On se rend compte à quel point les vocables évoluent, au fil des modes, des idéologies, des technologies.

Au lycée, j'étais fasciné par un élève asocial, à demi autiste. Il n'adressait la parole à personne, mais passait son temps le nez dans le dictionnaire. Il ressemblait aux personnages de Goscinny dessinés par Sempé. J'ai fini par comprendre la nature de sa névrose : il apprenait les mots un par un, dans l'ordre alphabétique. Je l'entendais parfois réciter les définitions à voix basse. Il n'avait aucun ami et effrayait les filles. Malgré cela, je l'enviais. S'il vit encore, ce que je souhaite, il doit être l'une des rares personnes à connaître le sens exact des mots… Peut-être est-il devenu lexicographe.

Ce n'est pourtant pas lui qui m'a fait aimer les dictionnaires. Mon père était un latiniste distingué – il avait fait ses humanités au collège – et ressassait sa devise à l'envi : *doctus cum libro*, formule kabbalistique qui pourrait se traduire par « savant avec un livre ». Il faisait bien sûr référence aux Littré, Larousse, Robert, Gaffiot ou Webster qu'il était d'usage de consulter, à la maison, dès qu'un doute s'immisçait dans une conversation.

Les mots servent à exprimer une pensée. Plus le vocabulaire s'enrichit, plus la réflexion est profonde. Mais pour parvenir à se faire

comprendre, encore faut-il employer les mots à bon escient, connaître leur sens précis.

Parler et écrire avec exactitude et précision nécessite la fréquentation de la langue. Par la lecture, bien sûr – dont celle des dictionnaires –, mais aussi grâce à la discussion, à l'écoute. Car seul l'échange met à l'épreuve la connaissance d'un vocabulaire. « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement », disait Boileau.

Ce dictionnaire empirique – composé par un anachorète dilettante, retiré dans sa thébaïde – recense trente dizaines de termes plus ou moins savants, éloignés de leur sens originel par l'usage, mal interprétés ou indûment employés : faux amis, oxymores, homophonies trompeuses, locutions littéraires remises au goût du jour mais dénaturées, jargon psychanalytique ou médical tiré par les cheveux car glané dans les magazines d'une salle d'attente, termes techniques vulgarisés et détournés au passage, par extrapolation, de leur sens étymologique, quitte à signifier tout le contraire.

La langue française, fleuron de la civilisation judéo-chrétienne, n'a cessé d'évoluer au cours des siècles. Peut-être plus encore au XX[e], sous l'influence des sciences, de la psychologie, puis de l'informatique. Le langage populaire, dit « courant », ou « familier », s'est fait le témoin des changements, des révolutions techniques et politiques. De manière peu orthodoxe pour un lexicologue, parfois grossière, voire graveleuse, aux yeux – ou à l'ouïe – d'un puriste. Mais il serait mal venu de jeter l'opprobre sur cette évolution du champ lexical. On le constate, les rééditions successives des dictionnaires entérinent la plupart du temps néologismes, sens courants et nouvelles significations apportées aux mots anciens par l'usage.

L'objectif de ce *Dictionnaire des mots savants* n'est pas de nous culpabiliser – comme le ferait un trop scrupuleux professeur de français –, mais de retrouver l'étymologie des expressions érudites les plus couramment employées et d'analyser avec un tant soit peu d'esprit les causes de ces glissements sémantiques propres à la vivacité de la langue française.

Cet ouvrage n'est pas exhaustif – loin de là. Chacun y ajoutera ses

mots, ses propres définitions. Lexicographes et lexicologues y trouveront probablement des erreurs, des inexactitudes. Ce petit abécédaire n'a pas la prétention de rivaliser avec les grands. Sans les dictionnaires pionniers, testés et éprouvés, il n'existerait pas. S'il peut vous exhorter à leur redécouverte, il aura accompli sa mission. Parmi eux, celui qui a le plus inspiré mes recherches, l'inestimable *Dictionnaire historique de la langue française*, publié par Le Robert sous la direction d'Alain Rey, l'un de nos plus grands linguistes. Cet éminent lexicolologue, bien connu des auditeurs de France Inter, me fit l'immense honneur de préfacer la première édition de l'ouvrage – revu et augmenté – que vous avez entre les mains. Et d'écrire, à son sujet, ces mots bienveillants qui contribuèrent à son succès : « Ce dictionnaire des mauvais usages reçus, très tranquillement et sans nous taper sur les doigts, remet les choses en place et les pendules déréglées à l'heure. Ce faisant, il apporte une eau dépolluée au moulin de la langue française, ce qui ne peut qu'embellir le paysage lexical. »

Il en a une autre, dictée par la démagogie, la prétention et la concupiscence : vous aider à briller un peu plus dans les conversations. En reprenant les autres au lieu de vous faire reprendre.

Tristan SAVIN

Signes et abréviations

adj. : adjectif

adv. : adverbe, adverbial(e)

ant. : antonyme

ex. : exemple

fam. : familier

loc. : locution

n. : nom

n. f. : nom féminin

n. m. : nom masculin

prép. : préposition

syn. : synonyme

tr. : transitif

v. : verbe

* : voir la définition de ce mot dans ce dictionnaire

Dictionnaire de A à Z

A

[Abracadabrantesque]

adj.

Néologisme inventé par Arthur Rimbaud dans un poème intitulé *Le Cœur du pitre*, daté de mai 1871 : « Ô flots abracadabrantesques/Prenez mon cœur, qu'il soit sauvé ». Rimbaud l'aurait forgé avec l'adjectif abracadabresque, créé par Théophile Gautier à partir de la formule kabbalistique* « abracadabra », elle-même dérivée du grec *abraxas*, signifiant « divinité ».

L'adjectif rimbaldien est ressorti des oubliettes de la poésie en l'an 2000, lors d'un entretien donné à France 3 par Jacques Chirac. Le président de la République l'utilisa pour réagir à une accusation portant sur les finances du RPR… Selon la petite histoire, restée à l'état de rumeur, l'idée lui aurait été soufflée par son secrétaire général de l'époque, Dominique de Villepin – grand amateur de poésie –, pour détourner l'attention. La stratégie fut payante : on ne retint que ce bon mot, aux airs de formule magique, et on oublia les accusations. Ainsi auréolé de la gloire élyséenne, repris avec délectation par la presse, « abracadabrantesque » signifie désormais « n'importe quoi » ou « ahurissant ».

[Abyssal]

adj. Du latin* abyssus, *ou* abismus, *dérivé du grec* abussos *(« sans fond »), qui a donné « abisme » puis « abîme ».

Terme rare de théologie, l'adjectif sert au XVIe siècle à qualifier l'insondable, les profondeurs. « L'abîme sans fond » est donc un pléonasme.

L'abysse est une fosse ou un fond sous-marin très profond. Il est amusant de noter que le bathyscaphe, qui sert à explorer ces zones, tient son nom du grec *bathos* (« profondeur »), apparenté à *bussos* (« le fond de la mer »), qui a donné… abîme. La « mise en abyme », quant à elle, provient d'un terme d'héraldique (désignant le centre d'un écu) et

renvoie à un jeu de miroirs. Aujourd'hui, l'adjectif abyssal est surtout employé avec le mot bêtise, pour marquer à quel point elle peut être… insondable.

[Accorte]

adj. De l'italien* accorto*, issu du latin* accorigere *(« à corriger »).

L'adjectif « accort » signifie originellement « adroit ». Selon le *Dictionnaire historique de la langue française*, le terme a dérivé au XVII[e] siècle à cause d'une erreur d'étymologie : confondu avec « courtois », il a pris le sens de « gracieux » et par extension « séduisant, avenant ». D'où l'expression, commune depuis, de « serveuse accorte ». Ex. : « L'accorte serveuse s'approche en balançant du prose » (San-Antonio). Voilà qui est gracieux.

[Addictif]

adj.

Néologisme à la mode, cet anglicisme est un dérivé du mot *addict*, qui signifie « dépendant ». Mais, dans le sens originel, l'addiction est nocive. Pourtant, dans le langage courant, le chocolat est addictif. Et la série télévisée « 24 Heures Chrono » est « terriblement addictive » selon ses promoteurs… Ils doivent avoir raison, la télévision est devenue nocive.

[ADN]

n. m. Acronyme d'acide désoxyribonucléique.

Terme de biochimie désignant les nucléoprotéides présentes dans les noyaux cellulaires. Ce sont elles qui constituent les chromosomes, supports des caractères génétiques d'un organisme, donc de l'hérédité. Dans le langage usuel, l'acronyme savant devient peu à peu synonyme de « culture d'entreprise » : « C'est dans l'ADN de notre groupe. » En comparant une multinationale à un groupe sanguin, on démontre ainsi qu'il s'agit d'un organisme vivant, mû par des lois physiques, avec ses cellules interdépendantes et ses réseaux complexes.

[Agoraphobie]

n. f. Du grec* agora *(« place publique ») et* phobos *(« peur »).

Ce trouble irrationnel est parfois confondu avec la claustrophobie – il en serait plutôt le contraire –, car son étymologie prête à confusion. Que faut-il entendre par « place publique » ? Est-ce un grand espace ou un espace peuplé ? Les dictionnaires ne s'accordent pas avec précision. Pour *Le Robert*, l'agoraphobie est une « phobie des espaces libres et des lieux publics ». Le *Larousse de la médecine* rejoint cette définition : « Peur injustifiée qui s'empare d'un sujet dans un vaste espace découvert. » Mais pour le *Grand Larousse*, c'est la « peur des espaces découverts et de la foule ». Or, la peur de la foule est une phobie distincte, l'ochlophobie (du grec *ochlo*, la « foule »). En psychologie, ces deux angoisses proches de la névrose, caractérisées par la crainte de sortir de chez soi, sont de la phobophobie. En gros, c'est la peur d'avoir peur.

[Allégorie]

***n. f. Du latin* allegoria.**

Représentation d'une idée par une figure. Dans les arts plastiques, on dira un symbole et en littérature, une métaphore. Dans un discours, l'allégorie est devenue une manière indirecte de s'exprimer, par paraphrase, sous-entendu ou maints exemples. Et pour mieux se faire comprendre, on conclura par un clin d'œil : « C'est une allégorie, bien sûr. »

[Alzheimer]

n. m.

Quand une maladie porte le nom d'un médecin, celui-ci peut s'enorgueillir d'être devenu immortel. Dans le cas du neurologue allemand Alois Alzheimer, il n'est même plus d'usage de préciser « maladie de… ». Il est désormais admis de se contenter « d'un » Alzheimer. Cette pathologie propre à la sénilité, caractérisée par de graves troubles de la mémoire, touche dix pour cent des plus de soixante-cinq ans. La popularisation du nom a engendré une déviance lexicale, car on l'associe à une simple amnésie. Désormais, tout oubli, lié non pas à l'âge mais à d'autres facteurs, volontaires ou

parapsychologiques, est qualifié d'Alzheimer.

[Amphigourique]

adj. D'« amphigouri » (étymologie inconnue).

Qualifie un discours obscur, embrouillé, confus, incompréhensible, voire abscons ou sibyllin. En janvier 2011, le ministre de l'Éducation, Luc Chatel, défendait ainsi le président Nicolas Sarkozy, accusé par un député socialiste de ne pas s'exprimer correctement en public : « Le président de la République parle clair et vrai, refusant un style amphigourique et les circonvolutions syntaxiques qui perdent l'auditeur et le citoyen. » Il aurait aussi bien pu dire « alambiqué », « ésotérique »* ou mieux encore : « abstrus ». Mais pour qui veut démontrer à quel point un homme public connaît la langue française, « amphigourique », avec son emphase pour amphithéâtre empli comme une gourde, cela sonne nettement mieux. Selon le philosophe Jacques Rancière, qui a étudié le discours historique, l'« amphigouri (substantif masculin) est une figure de style consistant en un discours ou texte volontairement obscur ou inintelligible à visée burlesque ». Le ministre, qui ne peut pas ne pas connaître le sens du mot, puisqu'il est en charge de l'éducation, reconnaît-il donc que le président serait burlesque ? L'une des définitions de burlesque est « bouffonnerie outrée ».

[Amphitryon]

n. m. Du nom grec* Amphitruôn *(prince de Thèbes).

Personne qui offre un dîner chez elle, hôte qui sert un repas. Le mot fut popularisé par Molière : dans sa comédie, Amphitryon donne un grand repas aux officiers de son armée. Le gastronome Brillat-Savarin, auteur de *La Physiologie du goût*, aimait à l'employer. Ce joli mot n'est plus guère en usage, sauf chez de rares érudits, comme l'écrivain et gourmet Gérard Oberlé. On le prend pour une insulte, on imagine une sorte de trublion, on le confond avec « amphithéâtre » ou on lui préfère « marmiton ». À cette différence que l'amphitryon n'est pas nécessairement cuisinier.

[Anachorète]

n. m. Du grec* anakhôrêtês *(« qui se retire »).

Moine solitaire, qui ne vit pas en communauté (contrairement au cénobite*). Le terme est devenu synonyme d'« ermite ». Les érudits s'en servent pour désigner toute sorte de solitaire à tendance asociale : « Il vit en anachorète. » Le mot, peu usité, est souvent confondu avec « anacoluthe »*.

[Anacoluthe]

n. f. Du grec* anacoluthon *(« absence de suite »).

L'un des jurons favoris du capitaine Haddock, recensé par les tintinophiles dans quatre albums d'Hergé. Enfant, le mot nous laissait imaginer une collision entre deux anacondas géants, ou un analphabète ayant avalé un collutoire. Ce n'est pourtant qu'un simple terme de grammaire, désignant une rupture dans la construction d'une phrase. Quelle déception !

[Analgésique]

n. m. Du grec* algos *(« douleur »).

Substance médicamenteuse employée dans le but d'atténuer une souffrance. Les analgésiques les plus populaires sont l'aspirine et le paracétamol. Le terme « analgésique » est parfois confondu avec le mot « soporifique » : « Ce film agit comme un analgésique. » Il existe donc des fictions capables de calmer nos douleurs ?

[Analogique]

adj. Du latin* analogicus *(« qui traite de l'analogie »).

Conforme à l'analogie. Celle-ci est une similitude entre des choses différentes. En grammaire : analogie des mots (dictionnaire analogique). En mathématiques, l'analogie est un rapport, une proportion. En philosophie, c'est un procédé, une observation des rapports ou la perception d'une similitude. Devenu un terme de science, analogique est employé pour décrire un circuit, un enregistrement ou une transmission d'informations. Par extension, le terme est utilisé en informatique, par opposition à « numérique ». La

numérisation étant devenue la panacée en matière de technologie, l'analogique symbolise désormais un matériel archaïque*. Ex. : un téléphone non numérique est analogique.

[Anathème]

n. m. Du grec* anathêma *(« malédiction »).

À l'origine, terme ecclésiastique : « personne maudite, excommuniée » (Gaffiot) ou « personne exposée à la malédiction par l'autorité ecclésiastique » (Littré). Par extension, « excommunication ». Employé le plus souvent dans un sens figuré, le mot compte une noria* de synonymes : opprobre, exécration (maudire, abominer), réprobation, blâme. Voltaire l'employait dans le sens de « malédiction ». Mais le nom ne désigne plus une personne depuis longtemps. De nos jours, l'anathème se jette – comme une Bible à la figure ou une pluie de cailloux : « L'Église anglicane jette l'anathème sur un jeu vidéo » (*Le Monde*). Il en viendrait presque, comme dans certaines religions archaïques*, à prendre la forme d'une lapidation.

[Anatomie]

n. f. Du grec* anatomê *(« dissection »).

Étude scientifique d'une forme ou d'une structure organique (animale ou végétale). En dehors de la médecine, le terme est employé le plus souvent dans le sens de « plastique humaine » : « Elle a une belle anatomie. » C'est devenu un synonyme de « morphologie »*. Il désigne encore, par extension, les attributs sexuels. Accepté par les dictionnaires, cet emploi est considéré comme familier. Ex. : « Alors je sens une cohorte de fourmis envahir mon calbar et remonter le long de mon anatomie. » (extrait du *Dictionnaire San-Antonio*).

[Anonyme]

adj. ou n. m. Du grec* anônumos *(« sans nom »).

L'adjectif désigne un auteur inconnu, voire un lieu, un objet, sans personnalité. Une société anonyme est une entreprise à capitaux dont l'identité des actionnaires n'est pas connue. Employé comme nom (ce qui déjà est paradoxal), anonyme est devenu synonyme de « quidam »,

de « M. et Mme Tout le Monde ». Dire « une foule d'anonymes », à propos d'un public, est un excès de langage, car ces personnes ont chacune une identité, donc… un nom.

[Anorexique]

adj. et n. Du grec* orexis *(« appétit »).

Désigne une personne atteinte d'anorexie. En médecine, l'anorexie est une perte d'appétit. En psychiatrie, l'anorexie mentale est une affection, parfois grave, qui se traduit par un refus de s'alimenter. Qualifier d'anorexique une personne simplement maigre, ou trop mince, est un abus de langage.

[Antinomique]

adj. Du latin d'origine grecque* antinomia *(« contre la loi »).

Terme de jurisprudence, l'antinomie est une contradiction entre deux lois. En philosophie, Kant donna le nom d'antinomie à une contradiction naturelle résultant des lois mêmes de la raison. Le terme en est venu à désigner des oppositions. En lexicologie, on distingue l'antinomie de l'antilogie (contradiction de langage) et de l'antiphrase (contrevérité). L'antinomie est désormais synonyme de « paradoxe ». L'adjectif « antinomique » est apparu en 1853 selon le Robert, soit trois siècles après le mot « antinomie ». Il a pris le dessus dans le langage courant : on dit « c'est antinomique » (pour souligner ce qui paraît paradoxal) de préférence à « c'est une antinomie », expression qui ferait passer le locuteur pour un pédant.

[Anxiogène]

adj. Du latin* anxius *(« anxieux ») et du grec* genos *(« origine »).

Qui suscite l'anxiété. Dans la société contemporaine, tout ou presque devient anxiogène : la crise, l'actualité au journal télévisé, les contagions, le terrorisme, mais aussi certains lieux, la plupart des films d'action ou des séries policières trop violents, un regard méfiant ou une simple parole. Les Américains ont trouvé un remède contre notre société anxiogène : les *feelgood movies*, comédies joyeuses qui se terminent bien.

[Apologie]

n. f. Du grec* apologia *(« défense »).

Discours ou texte destiné à assurer la défense de quelqu'un, ou encore d'une doctrine ou d'une thèse. Dans son sens originel, l'apologie est donc une sorte de plaidoirie. Mais la notion de défense a peu ou prou disparu avec l'usage. « Faire l'apologie » de quelqu'un ou de quelque chose (une œuvre ou une action) est devenu plus proche du dithyrambe (voir *Dithyrambique**), pis : de la promotion commerciale.

[Apocalypse]

n. f. Du grec* apocalypsis *(« révélation »).

Dernier livre du Nouveau Testament, l'*Apocalypse* est un texte symbolique, riche en visions et prophéties. À la fin du XIXe siècle, probablement sous l'influence du romantisme, le vocable est devenu synonyme de « fin du monde ». Pourtant, dans son sens originel, l'apocalypse est un renouveau, une renaissance et non une destruction totale. En théologie, l'apocalypse se rapporte à l'eschatologie (du grec *eskatos*, « dernier »), qui est l'étude du jugement dernier, de la finalité de l'homme mais également… de la résurrection.

[Application]

***n. f. Du latin* applicatio.**

Action de recouvrir et d'adhérer. Action d'appliquer son esprit. En langage mathématique, le terme est synonyme de « fonction ». À l'ère de l'informatique, c'est désormais cette définition qui l'emporte. Pour les nouvelles générations, une application est avant tout une sorte de logiciel, un utilitaire apportant des fonctionnalités à un ordinateur ou à un smartphone. Naguère, l'application était le point fort des bons élèves. Pour les adolescents, c'est devenu un gadget de plus. D'ailleurs, on appelle cela une « appli ».

[Arachnéen]

adj. Du grec* arakhnê *(« araignée »).

Littéralement : « propre à l'araignée ». En littérature, l'adjectif, apparu au milieu du XIXe siècle, fait référence à la finesse (ou à la légèreté) d'une toile d'araignée. On emploie l'image « jambes arachnéennes » pour décrire une fille élancée, à la silhouette interminable. Ne pas confondre avec « arachnoïde », terme d'anatomie se rapportant à la membrane transparente qui enveloppe le cerveau. Précision : contrairement à une croyance répandue, l'araignée n'est pas un insecte, mais un arachnide, à savoir un articulé aptère à huit pattes (or les insectes ont six pattes). Le vieux français faisait la distinction entre une « aragne » (l'animal) et une araignée (toile de l'aragne). Comme le précise Littré : « La nouvelle langue s'est appauvrie et défigurée en confondant l'ouvrière et l'œuvre ; cette confusion paraît être venue dans le XVIe s. » On le constate, en termes de langage, les confusions ne datent pas d'aujourd'hui.

[Arcane]

n. m. Du latin* arcanus *(« secret »), dérivé d'*arca *(« coffre », « arche »).

Selon Littré, l'arcane est un terme d'alchimie et désigne une « opération mystérieuse ». Par extension, c'est un remède dont la composition est secrète. C'est aussi une composition métallique et accessoirement une carte du tarot. Curieusement, « arcane » est souvent employé comme un nom féminin. Et le plus souvent au pluriel : « les arcanes du pouvoir ». Probablement confondu avec des arcades, ou des dédales, le mot en est venu à figurer un lieu (on a pu lire, dans la presse : « ils se déplacent dans les arcanes »), à symboliser les coulisses ou les couloirs de palais, où se trament sombres complots et mystérieuses manigances. Il serait plus approprié de parler du pouvoir des arcanes.

[Archaïque]

adj. Du grec* arkhaikos *(« ancien »).

En arts, ce qui est archaïque est censé dater de la haute Antiquité. Le mot a donné « archéologie » et « archéobactérie ». Si on étudie ce qui est archaïque, cela prouve que le passé lointain n'est pas sans intérêt.

Autrefois, les « Anciens » étaient respectés, les « grands anciens » vénérés comme des dieux. Cette époque semble révolue, comme nous l'enseigne l'étude des mots. Terme de grammaire, l'adjectif « archaïque » sert à qualifier ce qui n'est plus en usage. Dans le langage courant, ce qualificatif est devenu synonyme de « primitif », de « démodé », de « ringard », de « périmé ». « Archaïque » revêt désormais un sens péjoratif. Pour *Le Robert*, ses antonymes sont « moderne » et… « décadent ». Si nous devons choisir entre l'archaïsme et la décadence, à quel saint se vouer ?

[Aréopage]

***n. m. Du grec* areios pagos.**

Dans l'Antiquité, il s'agissait du nom donné au tribunal d'Athènes, qui se tenait sur la « colline d'Arès ». Depuis le XVIIIe siècle, l'expression désigne une assemblée de savants en tout genre (juges ou lettrés). Souvent écrit ou prononcé par erreur « aéropage », ce qui laisse croire qu'il s'agit d'un congrès international de scientifiques passant leur temps dans des aéroports… ou souffrant d'aérophagie.

[Astronomique]

***adj. Du latin* astronomicus.**

Relatif à l'astronomie. Quand on sait que l'astronomie est l'étude des corps célestes, on se demande pourquoi une somme d'argent excessive est qualifiée d'astronomique… Familière ou figurée pour les dictionnaires, cette expression devenue courante s'explique par le nombre de zéros utilisés en astronomie pour calculer les distances. Celle de la Terre au Soleil étant de 149,6 millions de kilomètres, convertie en euros cela représente effectivement une belle somme.

[Atermoiement]

n. m.

Sa consonance et sa ressemblance avec « larmoiement » pourraient induire en erreur. L'atermoiement évoque un comportement de pleutre, une lamentation proche du pleurnichement. Ex. : « Rohmer avait si bien su associer les atermoiements des jeunes filles en fleurs avec le

dédale des villes nouvelles. » (*Télérama*). En réalité, ce mot est dérivé du verbe atermoyer, qui signifie « ajourner ». Longtemps juridique, il a d'abord signifié « renvoyer un paiement à plus tard », payer « à terme ». Au milieu du XIXe siècle, il a pris un sens plus général, pour désigner un acte différé, prenant ensuite le sens de « gagner du temps ». Ex. : « Les atermoiements de Barack Obama font l'objet de tout un article paru il y a quelques jours dans *Le Monde*. Les atermoiements ? C'est-à-dire les hésitations ! » (RFI). Cela dit, l'hésitation est une façon de gagner du temps. Et comme le temps c'est de l'argent, on en revient à la définition d'origine. Une manière de payer à terme.

[Attribut]

n. m. Du latin* attributum *(« qui est attribué »).

Propre à quelqu'un ou quelque chose. Terme de grammaire (dans la proposition « tout homme est mortel », l'attribut est « mortel »), de théologie (les « attributs divins »), de sciences naturelles (ce qui est essentiel à une espèce). L'attribut est donc un caractère spécifique, un signe ou une marque. Mais, dans le langage commun, on l'emploie essentiellement (au pluriel) pour désigner les « appas » d'une femme ou, chez l'homme, ses… parties génitales. Cela dit, les attributs de Dionysos étaient, entre autres, une branche porteuse de grappes. Normal pour le dieu du Vin.

[Atypique]

adj. De « a- » et « type ».

Qui diffère du type commun. Difficilement classable ou difficile à déterminer. De nos jours, toute personne qui se distingue d'une manière ou d'une autre est qualifiée d'atypique. Entendu sur France Info : « Gaël Monfils, un tennisman atypique. » Un tennisman s'efforce pourtant d'être « classé ».

[Autarcie]

n. f. Du grec* autarkeia *(« qui se suffit à soi-même »).

Désigne un État qui satisfait économiquement à ses propres besoins ou

adopte une politique d'isolement. Par extension, toute personne qui vit seule et se passe des autres est accusée de « vivre en autarcie ». Synonymes dans le langage courant : « désolidarisé », « désocialisé », mais aussi « autiste »*.

[Autiste]

adj. Du grec* autos *(« soi-même »).

De l'autarcie à l'autisme, il n'y a qu'un pas, pourrait-on dire… Pourtant, en psychiatrie, ce terme désigne une maladie grave, proche de la schizophrénie, caractérisée par un repli sur soi et une indifférence totale au monde extérieur. Étudié depuis peu, calvaire pour ceux qui le vivent et mystère pour les autres, l'autisme est devenu une maladie médiatisée. On n'en discerne pas encore les causes et on le soigne difficilement. Effet pervers parmi d'autres : dans le langage courant, « autiste » est désormais synonyme de « sourd » ou d'« asocial ».

[Autocongratulation]

n. f. D'auto (« soi-même ») et de congratulation, du latin* congratulari *(« congratuler »).

Se féliciter soi-même, se faire des compliments. Contrairement aux apparences, il s'agit d'un néologisme. Au XIXe siècle, « congratulation » était considéré comme désuet. On lui préférait « félicitation ». Mais le terme est revenu à la mode, sous l'influence de l'anglophonie, car aux États-Unis, l'utilisation de *congratulations* est courante pour féliciter quelqu'un d'un heureux événement. S'autocongratuler, c'est faire du neuf avec de l'ancien.

[Avatar]

n. m. Du sanskrit* avâtara *(« descente »).

Métamorphose. Dans la mythologie hindoue, le dieu Vishnou a plusieurs avatars, qui sont autant de réincarnations… Le mot en est venu à désigner un changement. C'est aussi un conte fantastique de Théophile Gautier, racontant l'histoire d'un amoureux transi qui prend possession du corps d'un mari pour approcher l'épouse. Dans le

langage parlé du XXe siècle, « avatar » est devenu synonyme de « problème », de « mésaventure », probablement confondu avec « avarie » ou « avanie ». Depuis le succès du film *Avatar* de James Cameron, le terme est très en vogue. Et il rejoint l'utilisation qu'en font les adeptes d'Internet. Car, sur le réseau, le terme désigne une image (photo, icône) représentant un utilisateur de discussion en ligne… Pour une fois, un mot retrouve presque son sens d'origine.

[Axiome]

n. m. Du grec* axioma *(« valable »).

Évidence, hypothèse logique ou principe. En philosophie, il s'agit d'une vérité impossible à démontrer, mais compréhensible par certains. En didactique, c'est une assertion, un postulat, un théorème. Par extension, désigne un aphorisme. Est-ce compréhensible par certains ?

B

[Bachi-bouzouk]

n. m. Du turc « tête cassée », ou « mauvaise tête ».

Mercenaire de l'Empire ottoman. Ces cavaliers légers, mais peu disciplinés, s'illustrèrent pendant le siège de Vienne, puis lors de la répression de l'insurrection bulgare, en 1876. Leurs exactions durant cette dernière entraînèrent la guerre russo-turque. Recrutés par les sultans le temps d'une campagne, les bachi-bouzouks formaient une armée irrégulière, essentiellement composée de criminels. On comprend qu'ils soient devenus les « têtes de Turc » du dessinateur Hergé, qui les ridiculisa pour la postérité par l'intermédiaire des jurons proférés par son capitaine Haddock. Dans l'imaginaire populaire, « bachi-bouzouk » est désormais synonyme de « métèque », avec tous les relents racistes que cela comporte, au même titre que « zoulou »*, « harki » ou « tirailleur sénégalais », en raison de la méconnaissance de l'histoire.

[Bachique]

adj. Du latin* bacchicus. *Dérivé de Bacchus, dieu du Vin.

Des fêtes bachiques, ou bacchanales, sont des moments arrosés, où l'on danse et s'amuse. Devenu synonyme de débauche, d'orgie. Quand on dit avoir passé une « soirée bachique » pour avoir consommé force vodka-orange et cannabis, en lieu et place de vin, c'est un signe d'évolution des mœurs.

[Balbutiement]

n. m. Du latin* balbus *(« bègue »).

« Vice de prononciation » pour Littré et « action de balbutier » pour *Le Robert*. On distingue le balbutiement du bègue (ou bégaiement), celui d'un enfant (le babil) et celui d'une personne émue (le bredouillement). Dans le langage courant, c'est le babil enfantin qui l'emporte, car les balbutiements sont devenus synonymes de « premiers pas ». Entendu sur TF1 : « Les balbutiements de la démocratie en

Tunisie. » Il y a un début à tout.

[Banlieue]

n. f.

De ban (« juridiction ») et de lieue, selon le *Grand Larousse* illustré, qui la définit ainsi : « Ensemble des localités qui entourent une grande ville. » Pour *Le Robert*, le terme « ban », dont l'origine remonte au XIIe siècle, désignait autrefois une « proclamation officielle » (d'où son dérivé « bannissement » et l'expression « publier les bans »). Selon Alain Rey, qui a entrepris des recherches historiques sur la question, au Moyen Âge une banlieue était la convocation de ses vassaux par un seigneur, par exemple pour lever une armée. Il ne s'agissait donc pas d'un lieu mais d'une organisation féodale. Au XIXe siècle, Victor Hugo employait encore le terme de banlieue dans ce sens. Pour le grand lexicographe, voici un exemple typique, parmi d'autres, de l'évolution du sens des mots au cours des âges.

[Baragouiner]

v. Parler le baragouin.

Langage incorrect, inintelligible. Apparu au Moyen Âge, le mot s'écrivait à l'origine « baragouyn » et servait à désigner les Bretons hors de Bretagne. C'est l'histoire de pèlerins partis d'Armorique pour parcourir les routes de France. Ils avaient pour habitude, en arrivant dans une auberge, de réclamer du pain et du vin. Ce qui se disait dans leur langue, le bas-breton : *bara* et *gwin* (ou *gwenn*, qui se traduit par « blanc », comme le bon pain). Au fil du temps, « baragouin » devint une insulte à caractère xénophobe, similaire à « barbare ».

Rabelais employa le verbe « baragouiner » dans le sens de « parler une langue incompréhensible » : « Vos parolles, translatées de barraguoin en françois, veulent dire que je me marie hardiment. » (*Pantagruel*.)

Dans le langage courant, on emploie « bargouiner », dérivé erroné de baragouiner, dans le sens de « discuter » : « Donc, il n'y a même pas à bargouiner. » (Rue89.) La confusion est fréquente avec « barguigner », d'étymologie différente et qui signifie « hésiter ». On confond parfois

baragouiner avec l'argot « baratiner », qui signifie « berner ». Mais il n'est pas évident de réussir à baratiner quelqu'un en baragouinant.

[Basique]

adj. et n. m.

Terme de mathématiques, de chimie et de minéralogie, qui signifie « de base », « fondamental ». Un autre sens, dérivé de l'américain *basic*, a donné des expressions comme « un français basique ». Avec l'usage, l'adjectif est devenu un nom : dans la mode, un basique est un élément indispensable à une garde-robe, par exemple une petite robe noire ou un jean. Il est vrai qu'il y a de la chimie dans la création des textiles.

[Béotien]

adj. et n.

Personne qui manque de culture et de goût. Étymologiquement, les Béotiens sont les habitants de la Béotie, ancienne province de Grèce. Ils étaient raillés pour leur grossièreté et leur manque d'ouverture aux arts. Le langage courant emploie improprement l'adjectif dans le sens de « débutant », ou encore d'« amateur ». On a pris l'habitude, par modestie (souvent feinte), de préciser : « Je suis un béotien dans ce domaine. » Du coup, nous sommes tous devenus des béotiens.

[Borborygme]

n. m. Du grec* borborugmos *(« bourbe », ou « boue qui bouillonne »).

Terme de médecine désignant un bruit sourd produit dans l'abdomen par les gaz intestinaux, donc des gargouillis. Le langage figuré désigne ainsi des bruits de voix confus, mais cette utilisation est péjorative pour *Le Robert*. Par extension, le borborygme est devenu un « grognement » ou le fait de s'exprimer comme si l'on avait de la bouillie dans la bouche. Certains le confondent avec un bruit de rot, mais le gargouillement n'a rien à voir avec l'éructation*.

[Boulimique]

adj. et n. Relatif à la boulimie.

À l'origine simple terme de médecine, ainsi défini par Émile Littré : « Irrégularité de la digestion qui consiste en une faim excessive. » L'étymologie grecque (*boulimia*) se traduit par « faim de bœuf ». Comme l'anorexie*, dont elle est l'antonyme, la boulimie est désormais reconnue comme un trouble, étudié en psychiatrie. Dans le langage courant, la « faim excessive » est contagieuse : on parle d'un « boulimique de travail » ou de « boulimie de sexe ». Serait-ce pour avoir l'air fort comme un bœuf ?

[Brocarder]

v. De « brocard ». Syn. : « raillerie ».

À l'origine, terme de droit, désignant des maximes, des adages. En français littéraire, les brocards sont des paroles mordantes, des traits d'esprit lancés comme des flèches. Littré : « Le brocard a toujours quelque chose de blessant. » La langue étant faite de bric et de broc, certains emploient le verbe « brocarder » comme s'il s'agissait d'une variante d'embrocher.

[Burette]

n. f.

Petit récipient (vase ou fiole) contenant de l'huile. Dans la liturgie catholique, les burettes servent à verser l'eau bénite et le vin. Par quel étrange glissement sémantique un vase sacré en est-il venu à désigner les testicules ? Désormais, on s'exclame « vous me cassez les burettes ! » en confondant probablement avec les… « burnes ». L'expression fut popularisée par le regretté Frédéric Dard, alias le commissaire San-Antonio : dans son dernier roman, *Le Dragon de Cracovie*, paru en 1998 au Fleuve noir, il confie au lecteur que son héros Bérurier commence à lui « casser les burettes ».

C

[Cacochyme]

adj. Du grec* kakos khumos *(« mauvaise humeur »).

Littré évoque l'« humeur cacochyme » (inégale) et Ambroise Paré un « ulcère cacochyme », c'est-à-dire qui se détériore. Les synonymes sont nombreux : « mal disposé », « maladif », « débile », « déficient », « détérioré »… L'adjectif est devenu indissociable de vieillard. Pourtant, un « vieillard cacochyme », cela ressemble presque à un pléonasme*.

[Caracoler]

v.

L'un des clichés récurrents des journalistes, qui raffolent de l'expression « caracoler en tête… » (des ventes ou des sondages). Confondrait-on avec le verbe « cavaler » ? « Caracoler » vient pourtant de l'espagnol *caracole*, qui signifie… « escargot ». En équitation, une caracole désigne un mouvement en rond, ou en demi-cercle, ce qui semble logique. Ce terme de cavalerie s'est peu à peu appliqué au cheval qui sautille (pour former une caracole, donc), puis à un mouvement vif, pour enfin, de manière figurée, signifier « faire des bonds ».

Comme le notait le journaliste Yvan Amar dans un article sur les mots de l'actualité : « On peut se demander pourquoi la langue figurée journalistique a emprunté cette figure au monde de l'équitation. Peut-être parce que le cliché s'emploie lorsqu'un candidat est donné favori… avant l'élection. On hasarde donc ses pronostics, un peu comme sur un champ de course, avant le départ. »

En l'occurrence, ce formidable glissement sémantique nous fait passer d'un extrême à l'autre : à l'origine simple limaçon, la caracole en est venue à symboliser une course en tête. Un peu comme dans la fable du lièvre et de la tortue.

[Caractériel]

adj. et n.

Terme récent, puisqu'il ne figure pas dans le *Littré*. Il daterait de la fin du XIX[e] et fut employé, en psychologie, pour désigner des troubles du caractère, notamment les réactions affectives d'un enfant. Un caractériel est quelqu'un d'instable, d'inadapté. Pourtant, certains se bornent à la racine du mot et l'emploient pour qualifier une personne qui « a du caractère », ou le plus souvent un « mauvais caractère ». Il s'agit là d'un manque de curiosité… Caractéristique.

[Cénobite]

n. m.

Insulte graveleuse, maladie oculaire proche de la presbytie ou cénacle de personnes atteintes de priapisme* ? Que nenni. Le mot vient du latin *coenobium* (« monastère »). Aux premiers temps de l'Église, les cénobites étaient des moines vivant en communauté, contrairement aux anachorètes*. Le terme est devenu, par extension, une image figurative désignant l'austérité.

[Chamanisme]

n. m.

Corruption du mot sanskrit *sramanas*, qui signifie « ascète ». Pour Littré, « chaman » est le nom donné aux prêtres bouddhistes « chez les tribus du nord de l'Asie ». Pour *Le Robert*, qui rejoint Littré, le chamanisme est une « religion de certaines peuplades de la Sibérie et de la Mongolie ». Mais les dictionnaires ne s'accordent pas sur l'origine du vocable « chaman » : il serait toungouse pour le *Larousse*, ouralo-altaïque pour *Le Robert*. Preuve que les Amérindiens seraient d'origine asiatique, le chamanisme est également pratiqué dans la plupart des tribus d'Amazonie, d'Amérique du Nord et du Mexique. Dans tous les cas, le chaman voue un culte à la nature et aux esprits. Popularisé dans les sociétés occidentales par les hippies, attirés par les transes sous psychotropes, le chamanisme est en vogue chez les bobos, car il rejoint leurs préoccupations écologiques et spirituelles. Le terme « chaman » est désormais assimilé à « sorcier », sans être péjoratif.

[Chaperon]

n. m. De cape, du latin* cappa *(« capuchon »).

Cette étymologie a généré quantité de mots dont chapeau, mais aussi chape (revêtement). Au Moyen Âge, le chaperon désignait une coiffe, ou une coiffure. On se souvient bien sûr du *Petit Chaperon rouge* de Charles Perrault, qui a popularisé le terme. Le verbe « chaperonner », initialement, signifiait « coiffer d'un chaperon ». Le mot désigne désormais une personne en charge de l'éducation d'une jeune fille ou d'un jeune homme, un protecteur, un mentor. Ne pas confondre, bien sûr, avec le chapon (coq castré et engraissé), même si celui de Bresse est emmailloté dans un linge aux airs de capuchon. À ce sujet, le dictionnaire de l'Académie française nous apprend que le verbe « chaponner » signifie « châtrer ». Rien à voir donc, sauf si le chaperon se montre castrateur.

[Chatoyant]

adj. De « chat ».

Selon Littré, le verbe « chatoyer » ne se trouve pas dans les dictionnaires antérieurs à 1835 et aurait été introduit tardivement à cause de son origine provinciale. Il proviendrait du patois berrichon, pour lequel il signifie « plaire », « flatter », comme lorsque l'on caresse un chat. Il a pris un sens différent pour signifier « changer de couleur », « avoir des reflets d'aspect différent », comme les yeux d'un chat. Une pierre précieuse est naturellement chatoyante. Par extension, une étoffe chatoie si elle brille et change de reflet sous la lumière, notamment la soie. Mais l'expression « couleurs chatoyantes » est souvent employée abusivement, car les couleurs ne changent pas toutes de manière à étinceler sous l'action de la lumière, de même qu'une robe en coton peut difficilement devenir une étoffe chatoyante.

[Chronophage]

adj. Du grec* chronos *(« temps ») et* phagos *(« manger »).

Qui mange le temps. Néologisme récent (il ne figurait pas dans l'édition 1984 du *Petit Robert*, ni dans le *Grand Larousse illustré* de

2005). De nos jours, tout est chronophage : les transports, la télévision, les réunions, les heures passées à surfer sur Internet. On peut toutefois se demander si « chronophage » n'est pas un pléonasme. Dans la mythologie, le dieu Chronos dévorait ses enfants. Les Grecs anciens l'avaient compris : la vie est chronophage.

[Clairement]

adv. De manière nette, claire et distincte.

Utilisé seul, en réponse à une question, l'adjectif signifie désormais « oui » ou « j'entends bien ». « Vous êtes d'accord ? – Clairement ! » Ceux qui ont la manie de l'employer à tout bout de champ le font pour acquiescer aux propos d'autrui, même si ce n'est pas toujours… clair.

[Classifier]

v. Du latin* classificare *(« classer » et « faire »).

Terme essentiellement utilisé en sciences, notamment en biologie (classification des espèces). Ranger, diviser, selon une classification. L'emploi du verbe pour évoquer des archives secrètes (dossiers classifiés ou déclassifiés) est un anglicisme, *classified information* signifiant « information sensible » (émanant de l'armée, par exemple). Nous n'en dirons pas plus, tout cela est top secret.

[Cliniquement]

adv. Du grec* klinikos *(« lit incliné » ou « être couché »).

Du point de vue clinique. Terme de médecine, « clinique » était un adjectif avant de devenir un nom (désignant le lieu où se pratiquait la médecine clinique). Il signifie : « qui se fait au lit du malade » (par opposition à une consultation, par exemple). L'adverbe fut introduit tardivement dans la langue courante, pour évoquer l'idée de « cliniquement mort » (c'est-à-dire d'un point de vue médical). Comme la plupart des adverbes, il est le plus souvent, invariablement, habituellement, vulgairement, naturellement, virtuellement, techniquement ou officiellement employé abusivement en remplacement d'un autre. « La Belgique est cliniquement morte », déclara récemment un député flamand.

[Cloaque]

n. m. Du latin* cloaca *(« égout »).

À l'origine, le *cloaca maxima* était l'égout principal de Rome, par lequel les eaux pluviales, les eaux sales et les immondices s'écoulaient. Par extension : poche stagnante, de boue, de fange. En anatomie animale, le cloaque est l'orifice intestinal de certaines espèces (oiseaux, reptiles). Employé de manière péjorative, désigne un lieu sale, malsain. La littérature a utilisé le terme comme métaphore pour désigner l'impureté humaine, les vices de la société, les mœurs insalubres de différents milieux, la pourriture de certaines personnes.

Sa consonance évoque la « cloque » mais le terme est le plus souvent confondu avec « chaos ». Dans les médias, on dénonce parfois un « cloaque gouvernemental », une « diplomatie du cloaque » ou une « politique du cloaque ». Quant aux blogs, aux forums, ils charrient quantité de beaux pléonasmes. Il y est question de « cloaque fangeux » (Mediapart), de « cloaque puant », de « cloaque de boue »… Sur Agoravox, un contributeur ose même écrire : « Face à ce cloaque socialiste (veuillez pardonner le pléonasme)… ». À croire que l'homme, proche cousin du cochon (comme l'a prouvé la recherche médicale), aime se rouler dans la boue.

[Cloîtrer]

v. Du latin* claustrum *(« enceinte »).

De « cloître », partie close d'un monastère autrefois interdite aux profanes. Par extension, dans le langage figuré, désigne une personne qui vit enfermée : se cloîtrer comme une huître. Souvent confondu avec « claustrer » (de *claustrum* également), qui signifie « enfermer quelqu'un ». « Se claustrer » est du langage figuré. Pour supporter de vivre dans un cloître, il ne faut pas être claustrophobe.

[Clonage]

n. m. De l'anglais* clone*, du grec* klôn *(« pousse »).

Terme de biologie. Reproduction d'un être vivant à partir d'une cellule. Le verbe « cloner » signifie « reproduire par clonage ». Le

produit d’un clonage est un clone (ex. : la brebis Dolly, premier clonage réussi sur un mammifère, en 1996). Dans le langage courant, un clone est une copie conforme, voire un imitateur (« elle s’habille comme sa mère, c’est son clone »). C’est également un terme d’informatique désignant une copie d’ordinateur ou de logiciel compatible*. On a souvent tendance à confondre cloner avec « clowner » (employé dans le sens de « singer »), verbe qui ne figure pourtant pas dans les dictionnaires de langue, également orthographié « clooner » – et parfois « clooney » (sur Internet, certains analphabètes confondent les verbes et les acteurs).

[Code génétique]

Arrangement nucléotidique (le nucléotide est un composant de base de l’acide désoxyribonucléique) permettant la transmission de l’information génétique. On utilise désormais l’expression en référence à la personnalité d’un individu (« son sale caractère fait partie de son code génétique ») ou, comme dans le cas de l’ADN*, pour désigner les usages propres à une entreprise : « Le code génétique d’un journal ». Un organe de presse, il est vrai, sert à transmettre l’information.

[Cognitif]

adj. Du latin* cognoscere *(« connaître »).

En philosophie, la cognition est assimilée à la connaissance. En psychiatrie, elle évoque une prise de conscience au cours d’une thérapie. Quant aux sciences cognitives, il s’agit d’une discipline pouvant englober des domaines aussi divers que la psychologie, la neurobiologie, la sociologie ou les études menées sur l’intelligence artificielle, mais aussi la linguistique. Paradoxe : avec l’avancée des sciences, la cognition recouvre désormais tellement de champs de la connaissance qu’il devient malaisé, pour un béotien*, d’en… connaître le sens.

[Cohorte]

***n. f. Du latin* cohors.**

Le terme, composé du mot *hortus* (jardin) désignait au départ un

enclos, un parc à bétail et par extension, la division d'un camp puis une unité de l'armée romaine. Contrairement à une idée reçue, il s'appliquait à un découpage, non à un groupe de personnes. L'usage courant l'a modifié pour qualifier un ensemble d'individus et, sous l'impulsion des sciences, un groupe d'études ou une liste d'utilisateurs, voire un colloque. Aujourd'hui, la campagne a rejoint la ville. Les jardins ont laissé la place aux cohortes humaines.

[Collatéral]

adj. Du latin* collateralis *(« sur le côté »).

Terme architectural désignant un bas-côté. En anatomie*, une artère collatérale est parallèle à l'artère principale. En géographie, les points collatéraux sont ceux situés au milieu des points cardinaux (ex. : nord-ouest). Le mot n'a aucun rapport avec la collation (qui est un repas léger). Les fameux « dégâts collatéraux » de l'armée américaine pendant la guerre du Golfe sont un terme emprunté de l'anglais (*collateral damage*), qualifié d'euphémisme* par *Le Robert.* Depuis, l'expression semble en vogue dans le langage des politiques : on redoute par exemple « un effet collatéral » en cas d'embargo. Un bel euphémisme, là encore, car un embargo peut affamer une population.

[Collusion]

n. f. Du latin* colludere *(« jouer avec »).

À l'origine, terme de droit désignant l'intelligence de deux parties qui plaident pour tromper un tiers. Entente secrète, complicité aux dépens d'un tiers. Régulièrement confondu avec « collision » (choc ou conflit) et inversement. Les politiques et les médias ont pris l'habitude d'évoquer une « collusion d'intérêts », par exemple dans le cas des 210 millions attribués à Bernard Tapie dans l'affaire Adidas. Pour les dictionnaires de langue française, seule existe la « collision d'intérêts ».

[Commisération]

n. f. Du latin* commiseratio *(« avoir pitié »).

Action de prendre en miséricorde ou, littéralement, de s'apitoyer (sur

le sort de quelqu'un). Dans son sens religieux, la commisération est de la compassion. Dans le langage moderne, la commisération s'apparente à de la duplicité, un air de commisération est un air suspect et un ton de commisération est assimilé à un ton mielleux, voire concupiscent*. La charité bien ordonnée commence par soi-même, la pitié est pitoyable, la compassion est compassée. Comme disait la docte vigie des pirates, dans Astérix : *O tempora o mores* (pour ceux qui en ont perdu leur latin *:* « autre temps, autres mœurs »*)*.

[Compatible]

adj. et n. m. De « compatir ». Du latin* compati *(« sympathiser »).

Qui peut s'accorder. Apparu au XIVe siècle. Utilisé par Montaigne. D'abord adjectif, employé dans le sens de « sociable », puis de « conciliable ». A donné « compatibilité ». Autrefois, les « lettres de compatibilité », décernées par le prince, permettaient d'exercer deux charges différentes. Le langage moderne utilise surtout la « compatibilité d'humeur » – mais encore plus souvent l'« incompatibilité d'humeur », terme pudique qui peut cacher une haine féroce. « Compatible » est désormais un nom. Pour les nouvelles générations, ce terme d'informatique désigne avant tout un ordinateur, un système d'exploitation ou des logiciels utilisables avec d'autres marques ou systèmes. « T'es compatible ? » ne veut plus dire « es-tu sympathique ? », mais « as-tu le bon matériel ? ».

[Compilation]

n. f. Du latin* compilatio *(« pillage, larcin »).

Action de compiler, c'est-à-dire d'assembler des extraits de divers auteurs. « Il entassait adage sur adage, Il compilait, compilait, compilait… », écrit Voltaire dans *Le Pauvre Diable.* Aujourd'hui, une compilation est synonyme de « best of » dans l'industrie discographique et de « plagiat » dans le monde de l'édition (si les sources ne sont pas citées – dans le cas contraire, c'est une anthologie).

[Concupiscent]

adj. Du latin* concupiscens, *de* concupiscere *(« désirer avec ardeur »).

Qui se livre à la concupiscence, c'est-à-dire à l'avidité, à la convoitise, au « désir de jouissance » (Littré). Syn. : lascif. La concupiscence est le contraire de la chasteté. La phonétique du mot en fait l'un des favoris des grands enfants (les plus petits se réservent le volcan Popocatepetl et le lac Titicaca). Cet adjectif a la particularité de ne compter que des syllabes évocatrices d'une partie « impure » du corps ou d'une fonction « sale ». Souvent confondu avec « libidineux »*, il en est venu, improprement, à qualifier un être abject, adipeux, au regard torve et aux manières repoussantes.

[Congénital]

adj. Du latin* congenitus *(« né avec »).

Se dit d'une affection, d'une maladie ou d'une anomalie présente à la naissance, par exemple un bec-de-lièvre. L'adjectif est souvent confondu avec « héréditaire ». Pourtant, une maladie peut être congénitale sans être héréditaire – et inversement. En médecine, on prend garde de distinguer les deux. Les affections congénitales héréditaires – par exemple l'hémophilie – sont les moins fréquentes et « sont dues à des anomalies des gènes chromosomiques » (*Larousse médical*). Le mot « congénital » est employé, dans le langage courant, pour désigner une tare et, par extension, un défaut quelconque : « Chez lui, c'est congénital ! » Dans ce cas, il est probablement confondu avec « pathologique ». Mais confondre régulièrement les mots est-ce congénital ou héréditaire ?

[Conjoncture]

n. f. De conjoindre, du latin* conjungere *(« joindre avec »).

Rencontre de certains événements en un même point. Devenu synonyme de « circonstance ». Ex. : « La conjoncture reste morose dans le bâtiment en juillet. » (Insee). Souvent confondu avec « conjecture ». Doit-on « se perdre en conjonctures » ou « en conjectures » ? Réponse du *Littré* : la conjecture (du latin *conjicere*, « jeter ensemble ») est une « opinion établie sur des probabilités ».

Pour éviter tout barbarisme, on doit donc dire : « se perdre en conjectures ». Malgré cela, un éminent critique du vénérable *Télérama* écrit, en toute impunité, à propos d'un film de Manoel de Oliveira : « On se perd en conjoncture. » Il n'est pas le seul.

[Consentement]

n. m. De « consentir ».

Uniformité d'opinion. Syn. : agrément, concordance. Avec l'usage, sous l'influence du droit, est devenu synonyme d'« accord tacite » (consentement mutuel). Mais le sens du mot « consentir » (« se rendre à une volonté, une obligation ») et le proverbe « qui ne dit mot consent » (c'est-à-dire garder le silence, ne pas objecter – ou oser le faire) influencent notre utilisation du terme. Ainsi, bien souvent, une suspicion plane sur un consentement : est-ce vraiment un accord total, sans réserve ni remord ? Comme le disait Fénelon : « Ce n'est pas le sentir, mais le consentir qui nous rend coupables. » Voulait-il dire que l'on trahit sa propre opinion en cédant au consentement ?

[Consommable]

adj. et n. m.

Qui se consomme. Le verbe « consommer », du latin *consummare* (« faire la somme ») s'entend initialement dans le sens d'« accomplir », d'« achever ». D'où l'expression « consommer le mariage », qui symbolise l'union charnelle et signifie dans la plupart des cas « être parvenu à ses fins ». Un nouveau sens est apparu au XVIe siècle : user, détruire par l'usage. Terme d'économie politique, « consommer », par extension, en est venu à signifier « absorber » (les confitures consomment du sucre), puis dans un sens familier, « sucer », ou « pomper » (une voiture consomme ou suce trop d'essence). Au XVIIIe siècle, l'adjectif consommable est introduit dans la langue pour signifier « mangeable ». Le sens familier de « consommable », dixit *Le Robert* lui-même, est « baisable ». Enfin, « consommable » est devenu un nom. C'est un produit qui s'use et doit être renouvelé. Par exemple, une cartouche d'imprimante. Pour les fabricants, c'est le must en termes de consommation. Les consommables ne sont pas comestibles,

mais se consument vite. On serait tenté de dire qu'ils pompent l'argent du consommateur – et que celui-ci se fait bien « consommer ».

[Conspirationniste]

***n. et adj. Du latin* conspirationem.**

Néologisme. Une conspiration est un « dessein formé secrètement entre plusieurs contre les pouvoirs publics » (Littré). Celui qui conspire est un conspirateur. Et celui qui voit des conspirations partout est un conspirationniste. Le conspirationnisme, également appelé « complotisme », est considéré par ses détracteurs (ou par les conspirateurs, selon le point de vue), comme une « idéologie paranoïaque ». Le conspirationniste dénonce essentiellement le « complot mondial » (ou « nouvel ordre mondial ») et, bien sûr, la « conspiration du silence ». Parmi les théories conspirationnistes les plus en vogue : un gouvernement secret règne sur les États-Unis, le 11-Septembre fut fomenté par les services secrets américains, George Bush et la reine d'Angleterre sont des reptiliens, un lobby* militaro-industriel a récupéré la technologie extraterrestre après le crash de Roswell… Les conspirationnistes conspirent-ils pour nous terroriser ?

[Contondant]

adj. Du latin* contundere *(« frapper »).

Les lecteurs de romans policiers sont tous tombés, à un moment ou un autre, sur un mystérieux « objet contondant », capable d'occire quelqu'un d'un seul coup. On a pu y voir un sabre, un rasoir, un couteau. En réalité, nous apprend le Littré, « contondant » est le contraire de tranchant. Ce terme de chirurgie désigne tout instrument qui blesse, qui écrase, « sans percer ni couper ». Quand on sait cela, on peut imaginer quantité d'objets criminels : matraque, bougeoir, clef anglaise… comme dans le Cluedo.

[Cornélien]

adj.

En rapport avec Pierre Corneille, poète et dramaturge du XVIIe siècle. Pour Littré, « le vers cornélien a de la grandeur, de la simplicité et une

grave harmonie. » Pour *Le Robert*, une situation cornélienne est un « conflit entre le sentiment et le devoir » et le héros cornélien « fait passer son devoir au-dessus de tout ». Pour beaucoup, « cornélien » est devenu synonyme de « trop compliqué ». Souvent confondu avec « kafkaïen »* ou « nœud gordien » (problème inextricable), l'adjectif en est venu à qualifier toutes sortes de complications quotidiennes ou de situations invivables. Vidé de sa dimension tragique, il a perdu toute sa grandeur littéraire et philosophique.

[Corollaire]

n. m. Du latin* corolla *(« petite couronne »).

En didactique, ce qu'on ajoute pour appuyer un argumentaire. En mathématiques, conséquence d'une démonstration, donc « déduction ». Dans le langage courant, le sens mathématique a pris le pas : c'est une conséquence naturelle, une conclusion. La « petite couronne » est devenue cerise sur le gâteau.

[Corpus]

n. m.

Ce mot latin a donné « corps ». Associé au mot *Dei* dans le latin chrétien, il désignait l'hostie (ou corps du Christ). Par une généralisation progressive dont l'usage courant des mots a le secret, c'est devenu un terme de droit puis de linguistique désignant généralement un ensemble de documents regroupés autour d'un même thème. Et par extension, un recueil scientifique ou tout autre matériau scolaire d'une même discipline, notamment littéraire ou philosophique.

On peut par exemple lire, sur le site consacré au baccalauréat 2014 : « Les questions sur le corpus des épreuves anticipées de français (EAF) portent sur la totalité du corpus et donc imposent qu'il soit lu en totalité par les candidats. »

On assiste ainsi à une étrange cannibalisation, héritée de la mystique chrétienne : en dévorant leurs textes, des milliers d'étudiants mangent sans le savoir le corps du Christ…

[Coulpe]

n. f. Du latin* culpa *(« faute »).

En théologie, le mot désigne le péché. Il a donné la locution latine *mea culpa* et, francisé, le terme « coupable ». L'expression « battre sa coulpe » signifie tout simplement avouer sa faute, se repentir. Elle est parfois mal interprétée par les béotiens : la confusion phonétique avec « croupe » peut laisser entendre qu'on se tape sur les fesses… « Battre sa coulpe ou battre sa croupe, that's the question » (*AgoraVox*). Dans la tradition chrétienne, en prononçant les paroles sacrées *mea culpa, mea maxima culpa*, le prêtre se frappait plus prosaïquement… la poitrine.

[Culpabiliser]

v. Du latin* culpabilis *(« coupable »).

Néologisme (le mot ne figure pas dans le *Littré*). « Culpabilité » est également un mot récent (il ne figurait pas dans les anciennes éditions de l'Académie, souligne Littré, et daterait de la fin du XVIIIe selon *Le Robert*). Terme de psychanalyse, « culpabiliser » signifie « donner à quelqu'un (ou à un groupe) l'impression qu'il est coupable », « lui instiller ce sentiment ». On peut aussi se culpabiliser soi-même (dans certains cas, c'est de l'autopunition). Le verbe a donné un adjectif : « culpabilisant ». Ces deux mots, de plus en plus employés, laissent penser que l'humanité se divise en deux camps : ceux qui culpabilisent les autres et ceux qui se culpabilisent. La société serait-elle culpabilisante ? Pour Freud, la civilisation judéo-chrétienne est basée sur la culpabilité si l'on remonte à la crucifixion du Christ et au péché originel. Dieu soit loué ! les psys ont trouvé la parade : la déculpabilisation.

D

[Dantesque]

adj. De Dante, poète italien de la fin du XIIIe.

Qui imite « le caractère sombre et sublime » de ses poèmes (Littré). Cet adjectif, typique du romantisme (il daterait de 1834), a donné l'expression « vision dantesque », qui signifie « effroyable » ou « grandiose et terrifiant » (Larousse). Dans le langage courant, c'est souvent un synonyme de « tragique », de « gigantesque » ou d'« épique »*. Pour qui n'a pas lu *La Divine Comédie*, l'adjectif peut se rapporter à Danton, ou encore au héros de Dumas, Edmond Dantès.

[Déblatérer]

v. Du latin* deblaterare *(« bavarder », « débiter » ou « crier », selon les sources).

Parler longtemps avec virulence, médire, vitupérer. Le langage familier actuel a trouvé un synonyme qui correspond bien : « baver » (sur quelqu'un). Ne pas confondre avec le cri (ou plutôt le râle) du chameau, qui ne déblatère pas mais blatère.

[Décadent]

adj. Du latin* cadere *(« tomber »).

La décadence est l'état de ce qui commence à choir. Synonyme de « ruine ». Pour les historiens de l'Antiquité, la décadence (des mœurs) annonçait la ruine totale (d'un empire). Le vocable, à l'origine péjoratif (quand il désigne un règne ou un peuple), prend un sens différent quand il est question d'art ou de littérature. Car des poètes s'autoproclamèrent décadents, créant un courant (le décadisme) à l'origine du symbolisme. Le régime nazi a traqué l'« art décadent ». Depuis, de nombreux artistes ont déclaré s'inspirer de l'atmosphère décadente de nos sociétés. Et Serge Gainsbourg a chanté la « Décadanse ». Paradoxalement, si le mot « ruine » est devenu insultant, le look décadent semble à la mode.

[Démagogie]

n. f. du grec* demagogia, *de* dêmagôgos *(« chef, meneur de peuple »).

« Domination et excitation des factions populaires », selon Littré, qui la considère comme un excès de la démocratie. Pour les dictionnaires, la démagogie est essentiellement de nature politique : le démagogue est un politicien qui flatte les masses ; sont démagogiques un discours ou une mesure politiques qui visent à obtenir ou conserver le pouvoir. Dans le langage courant, la démagogie échappe à la politique pour gagner les masses : est désormais qualifié de « démago » tout flatteur ou séducteur. Et si un patron offre une prime à ses employés, est-ce de la démagogie ?

[Dépressif]

adj. et n.

Néologisme de la fin du XIXe. La dépression est un abaissement, un enfoncement. Le terme fut utilisé en astronomie, en physique, en anatomie (aplatissement naturel), en chirurgie (dépression des os du crâne), en économie (dépression d'une valeur), en géographie (fosse) et en météorologie (la fameuse dépression atmosphérique)… Il était naturel qu'il soit repris en psychiatrie pour désigner un état mental lié à une neurasthénie (voir *Neurasthénique**). Dans le langage courant, on parle de « dépression nerveuse ». Longtemps méconnue, la dépression est désormais prise très au sérieux par les psychothérapeutes, car elle peut durer longtemps, conduire à un abandon total et parfois au suicide. Mais il est difficile de faire la distinction entre le « vrai » dépressif et celui qui en a juste l'air. Le langage commun fait moins dans la nuance : on a l'habitude de qualifier de dépressif tout individu à l'air triste. Sans le savoir, on renoue ainsi avec les origines du mot, car, parmi les différentes étymologies de « dépression », on trouve… *deprimere*, qui signifie « déprimer ».

[Dialectique]

***adj. et n. f. Du latin* dialectica.**

Art de la discussion, du raisonnement. Inventée par le philosophe Zénon d'Élée, ce fut d'abord une doctrine cherchant à instaurer un

dialogue argumenté. Le sens moderne du mot fut donné par Aristote. Longtemps opposée à la rhétorique, la dialectique se base sur la logique. Les philosophes ont longtemps glosé à son sujet, cherchant à la redéfinir, appliquant en cela le principe même de la dialectique. Pour le commun des mortels, comment s'y retrouver entre la dialectique platonicienne, la dialectique hégélienne, la dialectique marxiste et le matérialisme dialectique ? Dans le langage courant, on s'en tient donc le plus souvent à cette expression : « Tout cela, c'est de la dialectique. »

[Diatribe]

n. f. Du latin* diatriba *(« discussion »).

Dans l'Antiquité, le mot a d'abord désigné une discussion philosophique, puis par extension une académie. Pratiquée par Epictète, la diatribe fut popularisée par les philosophes de l'école cynique et Zenon lui consacra un traité. Le terme désigne ensuite, plus généralement, une dissertation, un genre littéraire ou une doctrine. Au XVIIIe siècle, la diatribe devient une critique, le plus souvent violente. « Lire des diatribes, c'est respirer les latrines de sa renommée », disait Victor Hugo. Etymologiquement, le mot diatribe viendrait d'un verbe signifiant « user ». À force, les critiques usent, c'est certain.

[Dilettante]

n. m. De l'italien* dilettare *(« délecter »).

Le terme originel désigne un amateur de musique (surtout italienne), qui s'adonne à sa passion par plaisir. Le dilettantisme s'est par la suite élargi aux arts en général. Le sens courant retient essentiellement la notion d'amateurisme (par opposition à professionnalisme). Mais, sans faire la distinction entre amateurs débutants et amateurs éclairés, certains emploient le mot « dilettante » comme un synonyme poli, ou diplomatique, de « bon à rien ». À croire que de nos jours, se passionner pour un art, par plaisir, sans souci de rentabilité, est considéré comme une tare.

[Dithyrambique]

***adj. Du grec* dithurambikos.**

Dans l'Antiquité, un dithyrambe était un poème lyrique, donné en l'honneur du dieu Bacchus. C'est devenu ensuite une sorte d'ode. Pour Littré, son utilisation pour qualifier des louanges est familière et figurée. La littérature a retenu le sens courant, faisant du dithyrambe un éloge hyperbolique*, proche du panégyrique*.

[Divergence]

***n. f. Du latin* divergentia.**

Terme scientifique, notamment de géométrie et d'optique, désignant un écartement, voire un éloignement. Depuis la fin du XVIIIe, on l'emploie pour qualifier un désaccord d'opinion, un différend portant sur des idées. De nos jours, employé au pluriel, c'est surtout une manière diplomatique – ou hypocrite – de désigner de violents conflits. « Nous avons eu quelques petites divergences », entend-on souvent dans la bouche d'hommes politiques qui se haïssent cordialement ou dans celle d'un chef d'entreprise au moment de se séparer d'un cadre réfractaire à l'autorité.

[Docteur]

***n. m. Du latin* doctor, *« maître »*.**

Bien que commun, ce terme se devait de figurer dans un dictionnaire des mots savants. Les latinistes distingués le savent, *doctus* (participe passé de *docere*) se traduit par : instruit, docte, savant. Un docteur est donc un érudit. Au XIIe siècle, le terme désignait un théologien. Il est ensuite passé dans le vocabulaire universitaire, attribué sous forme de titre. Comme le précise le *Dictionnaire historique de la langue française* : « Son application au titulaire d'un diplôme de médecine (fin XVe siècle) l'a fait glisser vers le sens aujourd'hui dominant de “médecin” (1775), répandu au XIXe siècle. »

Le terme latin a donné le mot anglais « doctor », qui signifie également médecin – et, pour l'anecdote, a lui-même été emprunté et transformé en langue swahili du Kenya sous la forme de « daktari ». Ceux qui ont grandi dans les années 1970 se souviennent du feuilleton télévisé

éponyme, dont les protagonistes étaient des vétérinaires de brousse.

Mais un docteur n'est pas forcément un médecin. On peut être docteur en droit, en sciences, en lettres, grâce à un doctorat (le « doctorant » étant alors l'étudiant en cours de doctorat). Curieusement, « docte », qui signifie « savant » en lieu et place de docteur, est aujourd'hui employé de manière ironique. De même que « doctoral » (initialement « relatif au docteur ») a pris le sens péjoratif de « pontifiant ». Doit on en déduire que, dans le langage courant, on se méfie des érudits, des savants – jugés trop prétentieux ? Mais moins des médecins.

[Doctrinaire]

n. m. et adj. De « doctrine ». Du latin* doctrina, *de* docere *(« enseigner »).

Au XIVe siècle, un doctrinaire était un prêtre séculier de la doctrine chrétienne. À la Restauration, le terme désignait un politicien défendant des idées mi-libérales, mi-restauratrices. On l'emploie comme adjectif depuis cette époque. Dans le langage courant, on qualifie de doctrinaire celui qui défend coûte que coûte une opinion politique. Mais la locution « ton doctrinaire » est péjorative. Religion et idéologie sont déconsidérées : le doctrinaire est désormais associé au « sectaire ».

[Dont acte]

formule juridique, contraction de « ce dont il est donné acte ».

Cantonnée au domaine notarial, elle n'apparaît pas dans les dictionnaires de langue antérieurs à 2005. Par extension, c'est devenu, dans le langage courant : « je prends acte », puis « nous avons pris bonne note » pour signifier, plus récemment, « j'ai bien compris ». Ex. : Michèle Alliot-Marie à propos de la Tunisie : « J'ai été mal comprise, dont acte ! » (RTL). Cet usage de plus en plus courant d'un terme purement contractuel peut s'expliquer par l'extension du champ juridique dans notre société de droit, entraînant des comportements – donc un langage – procéduriers.

[Doryphore]

n. m. Du grec* doruphoros *(« porte-lance »).

Insecte parasite des pommes de terre, il s’agit d’un coléoptère de couleur noire. Hergé en a fait l’une des insultes du capitaine Haddock. Dans le patois paysan des basses Vosges, le terme désigne les étrangers… On surnommait ainsi les Allemands pendant l’Occupation.

[Doxa]

n. f. Du grec* doxa *(« opinion » ou « gloire »).

Les dictionnaires de langue mentionnent ce terme depuis peu. Auparavant, il était seulement question de « doxologie » (prière à la gloire de Dieu), devenue, en didactique, l’énoncé d’une opinion communément admise. En philosophie, c’est avant tout un concept. Le terme « doxa », également utilisé en sociologie (le *Nouveau Petit Robert* l’attribue à Roland Barthes) et en sémiologie, est parfois employé dans le sens d’« idéologie » par des chroniqueurs contemporains, des journalistes polémistes. Il leur sert à pointer, ou à dénoncer, ce qu’il est convenu d’appeler la « pensée commune ». Paradoxalement, selon les philosophes modernes, la doxa est censée favoriser la communication et la compréhension du monde.

[Drastique]

adj. Du grec* drastikos *(« qui opère », « qui agit »).

À l’origine, terme de médecine désignant ce qui purge. Littré nous apprend qu’un drastique (n. m.) comme la coloquinte est un « purgatif énergique ». Par la suite, l’adjectif s’étend à tout ce qui produit beaucoup d’effet. Au XXe siècle, le terme anglais *drastic* (« rigoureux »), de même origine linguistique, a produit un anglicisme signifiant « énergique ». On l’emploie désormais dans ce sens, proche de « draconien ». Ainsi, les réductions des dépenses sont-elles toujours drastiques. Si l’on s’en réfère au sens initial, cela signifie que les entreprises purgent leurs comptes.

[Dulcinée]

n. f. Du latin* dulcis *(« doux »).

« Nom badin qu'on donne à une maîtresse » (Littré). Avant de devenir un mot courant dans la langue populaire, le nom fut inventé par Cervantès, dans son *Don Quichotte*. L'une des héroïnes du roman, aimée par le chevalier de la Mancha est appelée Dulcinée du Toboso. On en oublie souvent l'origine, et « ma dulcinée » signifie désormais « ma douce ». Certains y voient un synonyme de « douillet » et, par extension, de « femme fragile ». À tort, car il s'agit en réalité de la fiancée, de la promise.

[Dysfonctionnement]

n. m.

Ce terme récent est un mot « hybride » selon *Le Robert.* En médecine, désigne un trouble du fonctionnement d'un organe – on dit aussi « dysfonction ». Étendu à d'autres domaines, le dysfonctionnement sert d'explication pudique dès qu'un problème survient dans la société. Désormais, on ne compte plus les dysfonctionnements dans la bureaucratie. Entendu sur France Info : « Dans son discours, le président Sarkozy s'en est pris aux dysfonctionnements de la justice. » Anonyme, occulte par la complexité même de sa prononciation et son aura de mystère, le dysfonctionnement est le bouc émissaire idéal.

[Dyslexique]

adv. et n. Du grec* lexis *(« mot »).

Relatif à la dyslexie. En médecine, la dyslexie est une difficulté dans l'apprentissage de la lecture. Un dyslexique inverse certaines lettres de manière persistante et rencontre naturellement des problèmes de dysorthographie (difficulté à écrire). Le terme est employé, à tort, pour désigner la maladresse, la dysmétrie (trouble de l'exécution du mouvement), ou pour qualifier une personne qui a des problèmes d'élocution, entre autres. Mais dans ce dernier cas, il peut s'agir de « dyslogie », causée par des déficiences intellectuelles. Or les dyslexiques sont désormais reconnus par les orthophonistes qui les soignent comme normalement doués, et parfois très doués.

E

[Écarlate]

n. et adj.

Au XVe siècle, le terme désignait une étoffe en général. Mais également une coque adhérant à certains conifères, formée par un insecte (le kermès). Son étymologie reste incertaine : arabe, persan, espagnol, anglais ou gaélique ? Il est communément admis que l'écarlate a donné une teinture d'un rouge vif. D'où l'utilisation du mot pour décrire un drap fin, d'un rouge éclatant. Mais en littérature, le terme n'a pas toujours été associé à la couleur rouge : il est question, dans des textes du XIIIe au XVIe siècle, de « blanche écarlate » ou d'« escarlatte verte »… Devenu adjectif (« de couleur écarlate »), le terme ne s'emploie plus guère que dans ce sens : « Elle s'est faite écarlate. » Par extension, synonyme de « rougir ». Quant au « rouge écarlate » c'est tout simplement un pléonasme*.

[Écosystème]

n. m.

Terme récent, daté de la fin des années 1960. Contraction de « système écologique ». En biologie, il s'agit de l'adéquation entre un biotope (milieu vivant) et les organismes qui l'habitent. Les coraux sont un écosystème marin. L'écologie a démontré la fragilité des écosystèmes, indispensables à la biodiversité. Très employé depuis la vogue de la protection environnementale, le mot s'est répandu de manière à symboliser tout lieu menacé d'extinction. La société moderne ayant enfin pris conscience de sa fragilité, le danger est désormais niché partout : « Le tamia, un petit écureuil, mais une menace pour l'écosystème. » (*20 Minutes*).

[Ectoplasme]

n. m. Du grec* ecto *(« au-dehors ») et* plasme *(« ouvrage »).

Terme de biologie désignant la partie externe d'une cellule (ou protoplasme), notamment chez l'amibe. À la fin du XIXe siècle, le

terme fut utilisé en occultisme et popularisé lors des séances de spiritisme. Il désignait alors l'émanation d'un médium, sous forme de lumière par exemple. Dans le langage courant, qualifie une personne évanescente, inconsistante et par extension un fantôme, un zombie. Certains confondent le mot avec « emplâtre ». C'est également devenu une insulte. Probablement à cause de *Tintin*.

[Empathie]

n. f.

Terme de psychologie apparu au XXe siècle. Ce n'est pas l'une des nombreuses variantes de l'hépatite, elle n'a rien à voir avec l'apathie, et on aurait tort de prendre cela pour de la sympathie… Car il y a une nuance avec cette dernière. Le synonyme le plus pertinent serait « compassion ». On l'associe à l'identification, à la compréhension de ce que ressent quelqu'un. On peut avoir de l'empathie vis-à-vis d'une personne pour laquelle on n'éprouve pas de sympathie particulière. La pure empathie est d'en éprouver pour quelqu'un d'antipathique.

[Emphatique]

***adj. Du grec* emphatikos.**

Qui a de l'emphase. En vieux français, l'emphase avait de l'allure. Au XVIe siècle, on l'employait comme synonyme d'« énergie du langage », de « force d'expression ». Certains orateurs ont dû en rajouter dans l'emphase. On y a introduit une notion d'exagération, puis d'enflure. Le terme est devenu péjoratif. Par extension, l'emphase confine au manque d'authenticité, de simplicité. De nos jours, un discours emphatique est considéré comme de la prétention. Un style emphatique est synonyme d'« ampoulé », de « pompeux ». L'emphase a perdu son allure.

[Empirique]

adj. Du grec* empeirikos *(« expérience »).

Dans l'Antiquité, les empiriques étaient une secte de médecins opposés au dogmatisme. C'est devenu un terme de physique, désignant

une formule qui ne repose pas sur une théorie. Pour la médecine officielle, l'adjectif en est venu à désigner une méthode expérimentale, proche du charlatanisme.

Pourtant, guidée par l'expérience et basée sur l'observation, cette méthode est à l'origine d'une théorie philosophique du XIXe siècle, appelée « empirisme », selon laquelle nos connaissances ne peuvent venir que d'une compétence acquise. Victime d'un débat philosophique et scientifique, le mot signifie, selon les écoles : scientifique pour les uns, antiscientifique pour les autres. On peut trouver la source de ce conflit dans l'origine même du mot, car « expérience » peut prendre deux sens distincts : « connaissance, constatation » ou « essai, tentative ».

Le plus souvent employé de nos jours dans un sens péjoratif, probablement à cause de sa sonorité (laissant craindre le pire), « empirique » est devenu synonyme de « résultat approximatif », spéculatif, sans pratique, voire obtenu par défaut. La méthode a pourtant permis d'édifier des empires.

[Endémique]

adj. De* endémie*, du grec* endêmon nosêma *(« maladie indigène »).

Particulier à un lieu, une région. En botanique et en zoologie, désigne des espèces rares, généralement en voie d'extinction si leur écosystème* est menacé (le fou à pattes bleues est une espèce endémique de l'archipel des Galápagos). En médecine, on qualifie ainsi une maladie permanente, mais localisée (endémie viendrait d'un terme grec traduisible par « dans » et « peuple ») : fièvres endémiques d'Afrique, par exemple. Mais si le nombre de cas augmente trop, l'endémie devient une épidémie. Peut-être est-ce la raison pour laquelle on emploie l'adjectif « endémique », à tort, pour qualifier un fléau. Dans les médias, par exemple, le chômage est le plus souvent « endémique ».

[Entrisme]

n. m. Du latin* intrare *(« pénétrer »).

Terme apparu à l’époque de Mai 68. Tactique ou stratégie politicienne – à l’origine propre à l’extrême gauche, plus spécifiquement aux trotskistes – consistant à espionner un courant concurrent ou une organisation ennemie en s’y faisant introduire. Le terme « entrisme » est une manière érudite de parler de « noyautage ». Certains emploient l’expression abusivement, pour évoquer une embauche basée sur le copinage ou le calcul, mais sans volonté de soustraire des informations confidentielles. Dans ce cas, c’est de l’intrusion. Sinon, on appelle cela de l’espionnage industriel.

[Entropie]

n. f. Du grec* entropê *(« retour », « tourner »).

Terme de thermodynamique apparu dans la deuxième moitié du XIXe siècle, emprunté à l’allemand. Dans cette langue, il a d’abord désigné une quantité d’énergie. Les scientifiques français l’ont employé, selon Littré, pour qualifier une « quantité dont la valeur dépend, pour chaque corps, de l’état actuel de ce corps, et qui reste constante lorsque le corps passe par une série de transformations pendant lesquelles il ne reçoit ni ne perd de chaleur ». Pour Alain Rey, ce terme est typique d’un changement de sens ultérieur : « *Entropie* a donné lieu à des emplois métaphoriques, scientifiquement inexacts, par mauvaise interprétation de la notion de désordre. » En effet, les scientifiques évoquent, entre autres : une « *entropie* croisée pour l’étude de la fiabilité des systèmes », une « *entropie* des trous noirs », un critère « fondé sur l’*entropie* définie par la théorie de l’information » ou encore les « inégalités discrètes d’*entropie* pour une classe de schémas de relaxation ». On l’aura compris : les physiciens sont rarement d’accord entre eux. Et on a parfois du mal à suivre leurs raisonnements. D’où cette question pertinente, posée sur un blog : « L’*entropie*, on en parle souvent, surtout dans les livres de science-fiction, mais c’est quoi au juste ? » Réponse, sur un autre blog : « L’entropie, c’est la mort ! »

[Épicurien]

adj. Du latin* epicurius *(« disciple d’Épicure »).

L'épicurisme, né à Athènes au IIIe siècle avant J.-C., se répandit sur le pourtour méditerranéen et fut célébré à Rome par Lucrèce. Selon la pensée d'Épicure, les sensations apportent la connaissance, et les plaisirs – à condition de les maîtriser – sont un principe du bonheur. Sa morale se rapproche du matérialisme et de l'athéisme. Mais, contrairement à une idée répandue, ses disciples, les épicuriens, travaillaient dans la sérénité et la frugalité, et non dans la débauche. Dans le langage courant, un épicurien est une personne sensuelle, qui ne songe qu'au plaisir. Comme le souligne *Le Robert*, c'est une « interprétation abusive de la doctrine d'Épicure ». Malgré cela, les subtilités d'une doctrine philosophique n'étant pas toujours évidentes à cerner, l'adjectif est plus simplement devenu synonyme de « bon vivant ».

[Épique]

adj. Du grec* epikos, *d'*epos *(« épopée »).

Propre à l'épopée. Dans l'Antiquité, on qualifiait ainsi un poème en vers relatant une action héroïque. Les meilleurs exemples restent *L'Iliade et L'Odyssée*. Le langage courant a ensuite employé l'adjectif pour signaler ce qui serait digne de figurer dans une épopée. Puis l'usage y a introduit une notion ironique : « une scène épique. » Par extension, l'adjectif qualifie désormais toute situation, toute discussion sortant de l'ordinaire, y compris les plus triviales et les moins héroïques. Pour reprendre le titre d'une défunte chronique de Radio France : « Quelle époque épique » !

[Éponyme]

adj. et n. Du grec* epônumos *(« sur » et « nom »).

Qui donne son nom à quelqu'un ou quelque chose. Dans l'Antiquité, on attribuait le nom d'une divinité à une ville : Athéna est la déesse éponyme d'Athènes. Les archontes d'Athènes donnaient leur nom à l'année. Les noms propres devenus noms communs sont des éponymes (par exemple « bégonia » ou « sandwich »). On peut donc dire sans se tromper : « La poubelle vient du nom du préfet éponyme. » Mais le langage usuel fait une utilisation abusive de l'éponymie, selon les

puristes de la sémantique. En effet, on emploie généralement « éponyme » pour signifier « de même nom », sans plus de précision. Dans ce cas, on devrait employer « homonyme ». Par exemple, les journalistes emploient généralement le terme pour éviter une répétition. Écrire « Don Quichotte, héros du roman éponyme de Cervantès » est correct (le personnage ayant donné son nom à l'ouvrage). Mais dire le « disque éponyme » quand celui-ci porte le nom d'un musicien est incorrect, puisqu'il s'agit de l'inverse.

[Équitable]

adj. Du latin* aequita *(« égal »).

Qui a de l'équité ou qui est conforme à elle. Pour Littré, l'équité (prononcer « é-ki-té ») est une « disposition de faire à chacun part égale », c'est une justice naturelle. On parle donc de justice équitable quand torts et droits sont partagés de manière impartiale. À la fin du XXe siècle est apparu le « commerce équitable », lié au développement durable. La charte des associations internationales à l'origine de sa création le définit ainsi : « Partenariat commercial fondé sur le dialogue, la transparence et le respect, dont l'objectif est de parvenir à une plus grande équité dans le commerce mondial. » En devenant un label à valeur ajoutée, c'est désormais un commerce plus ou moins comme les autres, l'éthique et la bonne conscience en plus.

[Erratique]

adj. Du latin* erraticus *(« errant »).

Terme scientifique. En zoologie, un animal erratique n'a pas d'habitation fixe. En médecine, l'adjectif désigne ce qui est irrégulier. En astronomie, une planète erratique est une comète. Certaines personnes confondent le terme avec « hiératique »*, à cause de leur quasi-homophonie. Dire « cette fille est erratique » (qui pourrait signifier « elle est SDF ») à la place de « cette fille est hiératique », cela revient à employer un sens contraire, l'un des synonymes de hiératique étant « immobile ».

[Éructer]

v. Du latin* eructare *(« vomir »).

« L’éructation permet la vacuation » selon Ambroise Paré (1509-1590), père de la chirurgie moderne. Pour Émile Littré, il s’agit d’une « évacuation sonore de gaz provenant de l’estomac ». Éructer signifie donc « roter », comme le confirme le *Larousse de la médecine*, bien que le terme latin dont il est issu implique une idée de vomissement. En langage figuré, on dit « éructer des injures ». Cet usage, repris dans la littérature, a donné un sens différent au verbe, qui signifie désormais, pour beaucoup, « lancer » ou « proférer ». L’éructation est parfois confondue avec l’éruption. On a pu lire, sur un site d’information en ligne : « Un volcan éructe à Téhéran. » Cela dit, si les gaz proviennent de l’estomac de la Terre, ce n’est pas un non-sens.

[Ésotérique]

Voir *Occultisme**.

[Éthologie]

n. f. Du grec* ethos *(« mœurs »).

À l’origine discours ou traité sur les mœurs, cette science se rapportait à la morale, à l’éthique. À ne pas confondre avec l’ethnologie (étude des peuples) ou l’étiologie (étude des causes d’une maladie). Le terme désigne plus spécifiquement, depuis le XIXe siècle, l’étude du comportement animal en milieu naturel et a probablement donné le mot « écologie ». Après tout, selon la classification des espèces, l’homme est un animal – malgré ses mœurs.

[Euphémisme]

n. m. Du grec* euphêmismos *(« bien » et « parole »).

Figure de rhétorique. Atténuation d’une expression qui pourrait déplaire ou emploi d’un mot pour remplacer un terme plus cru. Parfois confondu avec le pléonasme, l’euphémisme est une manière polie, ou hypocrite, de communiquer une idée sans heurter. En employant par exemple « disparu » à la place de mort, « enveloppé » pour gros ou « malvoyant » au lieu d’aveugle.

Le langage « politiquement correct » a généré quantité d'euphémismes, véhiculés par les médias et l'administration : « intervention » (guerre), « frappe chirurgicale » (bombardement), « dommage collatéral* » (victimes civiles), personne « de couleur » (noire), « à mobilité réduite » (handicapée) ou « de petite taille » (naine), peuples « premiers » (Aborigènes, Amérindiens), « senior » (personne âgée), « demandeur d'emploi » (chômeur), « projet professionnel » (recherche d'emploi), « exclusion » (pauvreté), « sans domicile fixe » (clochard), contenu « explicite » (pornographique), « interruption volontaire de grossesse » (avortement), etc. L'euphémisation s'applique aux professions jugées dégradantes (on dira plutôt « non valorisées ») : « technicien de surface » (balayeur), « hôtesse d'accueil » (réceptionniste), « hôtesse de caisse » (caissière), « gardienne » (concierge), « assistante » (secrétaire), « aide à domicile » (femme de ménage), etc.

Dans certains secteurs, on « euphémise » la profession pour d'autres raisons : le représentant est devenu un « commercial », mais, dans la banque, pour ne pas effaroucher le client, l'employé dont la fonction est de « placer un produit » (donc de vendre) est un « chargé de clientèle ». Enfin, n'oublions pas que l'euphémisme s'applique au discours quotidien si l'on ne tient pas à se « désociabiliser » : on préférera « je suis surpris » à « je suis en colère » et « vous m'étonnez » à « vous m'énervez ».

Comme l'écrivait Stendhal : « La parole a été donnée à l'homme pour cacher sa pensée. »

[Exécrable]

adj. Du latin* execrabilis *(« exécrer »).

Ce qu'on doit détester, avoir en horreur. Par extension : « pitoyable », « abominable ». L'usage courant en a atténué le sens pour en faire un synonyme de « mauvais » : film exécrable, nourriture exécrable… À l'école, des résultats exécrables sont assimilables à des notes déplorables. Est-ce une manière d'encourager malgré tout sans blesser ? Paradoxalement, l'infinitif « exécrer » est resté synonyme de « détester ». Quant à l'exécration, elle signifie toujours « répulsion »

ou « abomination ». Comme quoi, un adjectif peut s'avérer moins violent.

[Exhibition]

n. f. Du latin* exhibere *(« mettre dehors »).

Action de produire un acte. Action de montrer, de tirer de sa poche (familier pour Littré). Se dit également d'une réunion d'animaux de concours et, par extension, d'une exposition de tableaux. Un autre sens est apparu plus tardivement : celui d'un étalage (avec ostentation, voire impudeur). D'où l'exhibitionnisme, d'abord terme médical désignant une névrose poussant des individus à exhiber leurs attributs* sexuels. Dans le langage figuré, on exhibe… ses sentiments. Ou encore sa vie privée, comme si l'on déballait son linge sale en public.

[Exhorter]

v. tr. Du latin* exhortari *(« exciter »).

Pousser, inviter ou encourager quelqu'un (à faire quelque chose). On exhorte le plus souvent « à », mais « exhorter de » peut également se dire ou s'écrire. Parfois confondu avec « implorer ». Il y a pourtant une nuance : l'exhortation est une incitation, une recommandation. Elle émane en général d'une autorité. Ex. : « Obama exhorte Moubarak à quitter le pouvoir. » (*Le Monde*). Ou encore : « Benoît XVI exhorte à promouvoir la culture de la vie. » À croire que les chefs d'État aiment bien exhorter.

[Existentialisme]

n. m.

Doctrine philosophique. On pourrait la résumer ainsi : « L'existence de l'homme précède son essence. » Ou, comme l'écrivait Jean-Paul Sartre : « Le vécu comme réalité concrète se pose comme non-savoir. » Les philosophes Søren Kierkegaard et Martin Heidegger furent les principales influences de l'existentialisme. Ce fut aussi un courant littéraire, illustré entre autres par la revue *Les Temps modernes* et les romans d'Albert Camus. Il en est resté la notion de l'absurde, mise en valeur par Samuel Beckett. Pour les médias, l'existentialisme fut

surtout une mode de l'après-guerre, liée à Saint-Germain-des-Prés, aux zazous et au jazz. Le concept philosophique en est venu à signifier, de manière exagérée, un « mal-être », un « spleen », pour finalement symboliser toutes sortes d'interrogations métaphysiques*. Le terme « existentiel » y est sans doute pour quelque chose.

[Exponentiel]

adj. et n. Du latin* exponens *(« exposant »).

Terme de mathématiques. En algèbre, il est question d'équation, de courbe et de fonction exponentielles. Le calcul multiplicateur des puissances (10 x 10 x 10, etc.) contribue à une croissance exponentielle. Ainsi, le terme est souvent pris, abusivement, pour un synonyme de « développement accéléré ». Ex. : « La propagation de l'Internet est exponentielle. » Mais où s'arrête la croissance exponentielle ?

[Extrapoler]

v. De* polare *(« tourner »).

En mathématiques, calculer sans tenir compte des valeurs observées. L'extrapolation est une généralisation et, dans le sens courant, une exagération. Cela signifie désormais : « tirer une conclusion de manière aléatoire ». Parler, c'est extrapoler.

[Exubérant]

adj. Du latin* exuberans *(« regorgeant »).

Abondant ou débordant. Au XVIe siècle, le qualificatif s'appliquait à une végétation luxuriante. À la fin du XIXe, il désignait l'exagération d'un comportement ou la volubilité d'une parole. Depuis, il est souvent confondu avec « extravagant ». La moindre chevelure avantageuse est fatalement exubérante. La nostalgie du paradis perdu, peut-être.

[Exutoire]

n. m. Du latin* exuere *(« dépouiller »).

À l’origine, terme de médecine : « Ulcère établi et entretenu par l’art, pour déterminer une suppuration permanente. » (Littré). Dans le langage figuré, c’est devenu une issue donnée à de mauvaises dispositions, c’est-à-dire un moyen de se débarrasser d’un problème ou un dérivatif. De nos jours, tout peut servir d’exutoire : un punching-ball, des lettres anonymes ou plus prosaïquement de l’alcool.

F

[Fasciste]

adj. et n. De l'italien* fascista *(« faisceau »).

Partisan du fascisme. Les hasards de l'histoire de la langue française ont fini par associer les anciens alliés – en l'occurrence Italiens et Allemands –, car « fasciste » est devenu synonyme de « nazi ». Selon les historiens, les deux régimes, malgré leurs similitudes (d'extrême droite, militaires, nationalistes, non démocratiques) se distinguaient pourtant sur un point : le fascisme italien n'incluait pas l'antisémitisme. Le terme, abrégé dans le langage courant en « facho », est censé désigner l'extrême droite en général. Mais il a peu à peu perdu de sa signification politique pour devenir une insulte comme une autre. Lu sur le forum d'ado.fr : « On entend souvent dire qu'Assas est une fac de "gros fachos"… » À force de traiter à tort et à travers les autres de fachos, l'antifascisme se vide lui-même de son sens. C'est fâcheux.

[Fatalement]

adv. Du latin* fatum *(« destin »).

Qualifie une destinée inévitable, un malheur extraordinaire. Traditionnellement, ce qui est fatal implique une notion funeste, donc la mort. Depuis la fin du XIXe siècle, le terme en est venu à qualifier, par extension, tout ce qui est inévitable. Tic de langage chez certains, car l'usage courant en a fait un équivalent de « en fin de compte », « en définitive » ou plus généralement de « bien sûr », « évidemment ». Ex. : « Le lard, plus chic et, fatalement, plus cher » (*L'Express*). Serait-ce une forme de fatalisme qui s'ignore ?

[Fatuité]

n. f. Du latin* fatuus *(« sot »).

Sottise accompagnée d'une bonne opinion de soi-même. Un fat est un individu prétentieux, suffisant, complaisant avec lui-même. Lu sur le forum du *Point* : « Villepin n'est que fatuité. » Ce terme désuet est

parfois confondu avec « faux cul ». L'anglais *fat* (« gras ») a généré une autre confusion (courante chez les nouvelles générations) : certains pensent qu'un fat est un obèse.

[Fédérateur]

adj. et n. Du latin* foederatus, *de* foedus *(« alliance »).

Qui fédère ou tend à le faire. Historiquement, une fédération est une alliance politique, les fédérés sont des alliés et « fédérer » signifie « créer un État fédéral », une confédération. Mais fédérateur revêt un sens plus large et s'applique désormais à tous les domaines. Le terme peut désigner un animateur populaire, l'entraîneur d'une équipe ou un capitaine d'industrie. Preuve que la politique a envahi la sphère publique ?

[Flegmatique]

adj. Du latin* phlegmaticus *(« humeur »).

Terme de médecine depuis le XVIe siècle, le flegme est une lymphe (liquide blanc des vaisseaux) et désigne par extension une mucosité. Autrefois, flegmatique équivalait à « lymphatique ». La langue moderne emploie l'adjectif au figuré pour désigner un tempérament froid, imperturbable. Les Britanniques sont considérés comme flegmatiques, à savoir calmes, pondérés, peu émotifs. Mais le fameux flegme britannique serait une légende. Une étude, menée depuis le Royaume-Uni dans treize pays d'Europe en 2009 a révélé que les citoyens de Sa Gracieuse Majesté se mettaient en colère plus souvent que les Italiens, les Espagnols et… les Français. Selon cette étude, le vrai flegme serait danois. L'histoire ne dit pas si les Britanniques sont restés flegmatiques à l'annonce de cette nouvelle historique.

[Fossilisé]

adj.

Devenu fossile. Conservé dans les couches de la croûte terrestre. Terme de minéralogie et de paléontologie. Le pétrole est un combustible fossile. En langage figuré, synonyme de « vieux », souvent confondu avec « calcifié », « pétrifié » ou « momifié ». En langage

familier, un fossile désigne une personne démodée ou rétrograde. « Un *mammouth* fossilisé acheté, un Bianco *fossilisé* gratuit ! » (Forum du *Point*.) Quant au qualificatif insultant de « vieux fossile », c'est un pléonasme.

[Fresque]

n. f.

Terme de peinture. De l'italien *al fresco* (« au frais »), car, paraît-il, on utilisait naguère des œufs frais pour lier les teintes. Selon une autre version, plus communément admise, on peignait une fresque sur un enduit frais. Par extension, le terme a désigné toutes sortes de peintures murales de vastes dimensions. Puis, dans un sens figuré, propre à la littérature, le tableau d'une époque. Depuis, toute histoire longue est qualifiée de fresque. À ne pas confondre avec une frasque (emprunté lui aussi à l'italien *frasca*, ce nom a d'abord été employé dans le sens de « mauvaise blague » et désigne désormais une conduite extravagante). Cela dit, rien n'empêche une fresque de raconter des frasques.

G

[Gabegie]

n. f.

D'origine obscure, le terme viendrait du scandinave *gabba* (« railler », « ouvrir la bouche ») et aurait peut-être subi l'influence du mot « tabagie ». Il a d'abord signifié « tromperie ». Rattaché au mot normand *gabiller* (« gaspiller »), il désigne depuis le XVIII[e] « un désordre issu d'une mauvaise administration » (Alain Rey). On l'emploie le plus souvent dans le sens de « dépense inconsidérée » (de l'argent public). Ex. : « Le PS reproche à Fillon sa gabegie fiscale. » (*AFP*, le 20/8/2011.) Un terme désuet curieusement à la mode : « Ces gens sont hors de contrôle et font ce qu'ils veulent de l'argent du contribuable… "Gabegie, gabegie…", scande Mme Michu dans nos colonnes. Dans la rue, on entend rarement le mot. Dans la presse, on le lit peu. Et pourtant, il tient une bonne place dans le langage des internautes du point.fr : en trois mois, le mot *gabegie* a été utilisé plus de sept cents fois dans les commentaires. C'est peu au regard de la récurrence d'autres vocables plus communs. C'est remarquable si l'on considère la rareté du mot dans le langage usuel. » (Ludovic Pauchant, lepoint.fr.) Le terme aurait donc contaminé la Toile. Serions-nous en proie à une épidémie de gabegie ?

[Galimatias]

n. m. Du bas latin* ballimatia *(« cymbales ») ou du picard* carimafiache *(« galimafrée »), mais l'étymologie du mot est incertaine.

Discours confus. Syn. : « charabia », « baragouin* ». Le terme fut souvent employé par Molière, qui lui donnait plutôt le sens d'« imbroglio »*. Ce dernier mot étant d'origine italienne, l'honneur du coq français est sauf, car, contrairement à ce que le préfixe « gali » laisse penser, le galimatias n'est pas l'apanage des Gaulois.

[Gargantuesque]

adj. De* Gargantua*, héros du roman éponyme* de Rabelais (1534).

Gargantua est un géant qui se distingue par son appétit insatiable. Son père, Grandgousier, le baptisa ainsi en hommage à sa soif de vin : « Quel grand (gosier) tu as. » Dans la langue française, un gargantua (n. m.) est un gros mangeur. Un repas gargantuesque est digne d'un ogre. Certains y voient, à tort, une orgie. Gargantua est le père de Pantagruel, qui a donné « pantagruélique » (copieux). Rabelais a donné l'adjectif « rabelaisien », qui ne veut dire ni pantagruélique ni gargantuesque, mais « libre », « gai », « typiquement gaulois ». On peut donc qualifier les repas d'Obélix de gargantuesques.

[Gentillesse]

n. f. Du latin* gentilis *(« gens »).

Dans l'Antiquité, les gentils étaient les polythéistes, donc des païens par opposition aux Juifs et aux chrétiens. À Rome, le vocable *gentilis* désignait les familles patriciennes. Plus tard, le mot a donné la « gent » (ou noblesse, avant que le terme désigne un groupe – la gent féminine, par exemple) et l'adjectif « gent », « gentil, joli » (une gente demoiselle), puis le terme « gentilhomme ». Longtemps, la gentillesse a donc qualifié la noblesse. Mais aujourd'hui, comme la noblesse (en tant que qualité), la gentillesse n'a plus la cote. Le mot est désormais synonyme de « faiblesse ». Voire de bêtise : « Il est bien gentil. » Ou encore : « Il est trop gentil » (sous-entendu, il est « trop con »). Comme le notait déjà Littré à propos de la gent : « Cet emploi, dans le style noble, tombe en désuétude ; cela est fâcheux. »

[Ghettoïsation]

n. f.

Néologisme apparu dans les années 1970. Transformation d'un lieu en ghetto. Au XVIe siècle, le Guetto était un quartier de Venise, auquel étaient assignés les Juifs. Littré nous apprend que ce nom italien vient de l'hébreu rabbinique *ghet*, signifiant « divorce ». Par extension, comme aiment à dire les lexicographes, le terme en est venu à désigner tous les quartiers juifs (dont le tristement fameux ghetto de Varsovie) puis, dans le langage commun, un lieu où vit une communauté étrangère, ou une minorité, qu'elle soit ouvrière, noire ou

homosexuelle. Bob Marley a vécu dans le ghetto de Trenchtown, à Kingston. En hommage, Bernard Lavilliers composa la chanson *Stand the ghetto*. En 2008, lors d'une discussion organisée par *Le Monde*, la réalisatrice Yamina Benguigui déclara : « La ghettoïsation est organisée. » Elle précisa : « Il y a deux Montfermeil : celui protégé et un ghetto organisé, qui s'appelle les Bosquets. » Dans ce cas précis, nous sommes en présence d'une fracture sociale. C'est-à-dire, comme le soulignait judicieusement le terme *ghet*, d'un « divorce » entre communautés.

[Glauque]

***adj. Du latin* glaucus.**

Pour le dictionnaire latin-français de Félix Gaffiot, *glaucus* signifie « vert pâle, verdâtre ». Mais Virgile l'emploie pour « gris pommelé ». À l'origine, l'adjectif signifie donc « de couleur verte » mais en référence au vert de la mer. Une huître est glauque, non par son aspect mais par sa teinte vert-de-gris. Dans la littérature classique, les yeux glauques sont des yeux pers (gris-vert). Alors comment une couleur qui n'a rien de laid (surtout quand il s'agit des yeux de la déesse Vénus) en est-elle arrivée à signifier, dans le langage actuel, « sinistre » ou « sordide » ? Prenons l'expression « ambiance glauque ». Si on remplace l'adjectif par « vert », cela ne convient pas. En revanche, une « ambiance grise » peut, effectivement, sembler sinistre. Sans parler du dégoût inspiré, chez certains, par les huîtres… Même si elles n'ont rien de gluant (c'est-à-dire de collant), adjectif souvent pris à tort pour un synonyme de « glauque ».

[Gloser]

v. Du grec* glôssa *(« langue »).

Commenter avec des gloses. La glose est un commentaire, une parodie de poésie ou une interprétation critique. En langage figuré, gloser signifie « critiquer », « parler avec désapprobation ». Employé comme verbe transitif, « gloser sur » signifie « se livrer à des commentaires oiseux ». On confond souvent avec l'expression familière « se gausser », qui signifie « railler », « se moquer de ». Mais il ne faut pas

se moquer de la glose : en grec, c'est la langue. Curieusement, le français n'utilise ce terme qu'en zoologie, pour désigner le moyen de communication… des insectes hyménoptères et diptères.

[Goguenard]

adj. Du vieux français* gogue *(« plaisanterie » ou « réjouissance »).

Qui plaisante en se moquant. Selon le *Dictionnaire de l'Académie française*, on peut avoir un air goguenard ou un ton goguenard, « faire le goguenard » est familier et « aimer à goguenarder » signifie « être familier ». La goguenardise est de la gouaille. Mais, curieusement, « être en goguette » signifie « être de bonne humeur » (pour l'Académie) ou « légèrement ivre » (d'après *Le Robert*). Le sens a dévié pour signifier « être dans la nature » (et par extension « disparaître », ce qui est abusif). Bornons-nous à signaler ces glissements d'un air goguenard. Quant aux « gogues », en argot, ce sont… les toilettes. Mais la racine n'est pas la même : il s'agit d'un mot normand désignant un pot à cidre.

[Gourgandine]

n. f.

Mot familier, péjoratif. D'origine incertaine (occitane ou normande selon les sources), il est composé de *gouret* (goret) et *gandin*. Il a longtemps désigné une femme de mauvaise vie, une fille facile, dévergondée, aux mœurs légères, voire une prostituée. On le retrouve chez de nombreux auteurs, parmi lesquels Balzac : « Oh ! une gaupe, une gourgandine s'écria le curé. » (*Beatrix*). De nos jours, le mot est surtout employé dans le sens de libertine – et parfois confondu avec « gourde » (idiote). Ex. : « Oui ! Gourgandine est aussi une bécassine […] parce que dans la bouche des enfants, ce nom sonne comme une comptine. » (Leïla Rezzoug, *Douces errances*). Le terme reste dans tous les cas diffamant : en octobre 2012, le tribunal de grande instance de Paris a condamné le directeur de l'hebdomadaire *Rivarol*, Fabrice Bourbon, à verser 3 000 euros de dommages et intérêts à la présidente du Front national, Marine Le Pen. « En cause, des propos proférés par le patron du journal d'extrême droite le 16 octobre dernier sur le site e-

deo, où le journaliste avait qualifié la présidente du FN de “gourgandine” [femme légère, NDLR]. » (*BFMTV*) Pour le tribunal, l’homme a employé le terme à dessein, sans se tromper sur son sens réel : il a lui-même déclaré considérer le parti nationaliste « vendu » au « système ».

[Gourou]

n. m. Du sanskrit* guru *(« vénérable »).

En Inde, un gourou est un maître, un guide spirituel, parfois considéré comme un dieu incarné, et le mot y est employé dans le sens de « vertueux ». Tout le contraire du gourou occidental, en somme. Apparu dans les années 1960, à la grande époque hippie, le terme est aujourd’hui synonyme de « coach » (« entraîneur »), voire d’escroc quand il désigne le chef d’une secte.

[Grabataire]

adj. et n. Du latin* grabatus *(« grabat »).

Un grabat est un lit (« misérable », précise *Le Robert*, ou « méchant lit » selon Gaffiot, « tels que sont ceux des pauvres gens », souligne Littré). En vieux français, « être sur le grabat » signifiait « être malade ». Un grabataire est un malade qui ne doit ou ne peut pas quitter un lit. Indûment employé comme synonyme de « vieillard ». Car si l’on s’en tient à l’étymologie et à la définition précise, on peut être un jeune grabataire.

[Graveleux]

adj. De « gravelle » du latin* grava *(« gravier »).

La terre est dite « graveleuse » si elle contient du gravier. En langage figuré, un conte graveleux est licencieux, c’est-à-dire cru. Littré a très bien expliqué ce glissement sémantique dans l’une de ses définitions de l’adjectif : « Qui fait sur l’esprit le même effet qu’un gravier qu’on rencontre, qui blesse par une sorte d’impudeur, qui est trop libre et voisin de l’obscénité. » Balzac préférait employer l’expression « gravelure », qui signifie « grivoiserie ». Dans le langage moderne, on retient surtout la notion d’obscénité, dépourvue de toute légèreté, en y

apportant une gravité à cause de la consonance du mot. On a aussi pris l'habitude d'employer « gracieux », sur un mode ironique, pour qualifier un propos graveleux. Le 3 décembre 2010, l'agence TF1 News nous apprenait : « Un Drômois de trente-neuf ans a été condamné vendredi à cent euros d'amende avec sursis pour avoir envoyé des mails graveleux à la députée européenne Rachida Dati. » Avant d'être condamné, le prévenu comparaissait au tribunal pour « outrage ». Dans l'un de ces mails, l'homme faisait référence au lapsus* de la ministre, qui avait employé le mot « fellation » au lieu d'« inflation ». En qualifiant ses courriers électroniques de « graveleux », la justice semble donc avoir fait un usage correct de l'adjectif.

H

[Hallucinant]

adj. Du latin* alucinatio *(« halluciner ». En grec, « esprit égaré »).

Autrefois terme de médecine, en référence à une substance qui produit des hallucinations. De nos jours, tout est hallucinant. L'usage courant en a fait un synonyme d'« extraordinaire » : « Cette fille est hallucinante. » Au lieu de dire « je rêve », « ce n'est pas possible », « je n'y crois pas », on préfère s'exclamer : « J'hallucine ! » Les rejetons de la culture pop auraient-il tendance à abuser des hallucinogènes ?

[Harcèlement]

n. m. De « harceler ».

Action de tourmenter, de poursuivre par des actes ou des paroles, de se livrer à des assauts incessants. Le taon harcèle les chevaux. En langage militaire, on parle de tirs de harcèlement. Les créanciers – et leurs huissiers – sont réputés pour leur harcèlement. L'étymologie reste incertaine. Pour Littré, le terme pourrait provenir du vieux français « harce » (« baguette ») et signifier « frapper d'une baguette ». Le monde de l'entreprise a produit deux nouvelles formes de harcèlement : le harcèlement moral et le harcèlement sexuel, qui supposent tous deux un abus d'autorité conféré par une fonction (selon le *Larousse*). En réalité, ces pratiques ne datent pas d'hier. Ronsard écrivait par exemple : « Sa ceinture se rompe, et tousjours desdaigneux/Son mary la harcelle. » L'une des étymologies possibles du mot viendrait de la langue picarde : « hartcheler » signifie « fagotée » et « bien hartchelée » se dit d'une femme négligée dans la manière de se vêtir. Il ne faut pas voir là, bien entendu, de rapport de cause à effet.

[Hécatombe]

n.f. Du grec* hekatombê *(« sacrifice de cent bœufs »).

Dans l'Antiquité, le terme désignait exclusivement un sacrifice de

bœufs (très exactement cent, comme l'indique la racine grecque « hekaton ») et, par extension, d'un grand nombre d'animaux. Syn. : immolation. À partir du XVIIe siècle, il s'est étendu dans le langage courant au massacre des humains pour devenir synonyme de carnage. Peu à peu vidé de son sens, le terme s'applique désormais aux morts en série. Ex. : « hécatombe sur les routes de la métropole » (*Nord Eclair*).

Mais il qualifie aussi toute sorte de défaite ou de défection collective, aussi bien sportive que politique. Ex. : « Hécatombe chez les Bleus, Ribéry et Grenier forfaits pour le Mondial » (France 24). Ou comment passer du sacrifice des bœufs aux bobos des Bleus.

[Hiératique]

adj. Du grec* hieratikos *(« sacré »).

Conforme à un rituel, donc immuable. Par extension, « immobile », « grave » et « sévère ». Parfois confondu avec *Erratique**. Le sens diffère selon les domaines dans lesquels on emploie l'adjectif : en peinture, le style hiératique adopte des formes traditionnelles imposées par la religion ; en égyptologie, les signes hiératiques désignent une écriture cursive dérivée des hiéroglyphes. Dans le langage courant, une « attitude hiératique » qualifierait plutôt une personne « coincée ».

[Homérique]

***adj. Du latin* homericus.**

Qui a un rapport avec Homère, qui est digne de lui. Le « rire homérique » des lettrés signifie « très bruyant » et fait référence à celui des dieux dans un chant de l'*Iliade*. Le langage courant en a fait un synonyme d'« épique », de « fabuleux », et on le confond parfois avec « dantesque »*. La « colère homérique » est peut-être due à une association d'idées entre une scène homérique et l'adjectif « colérique ». On peut lire, dans le *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert : « Homère – N'a jamais existé. Célèbre pour sa façon de rire. »

[Homophonie]

n. f. Du grec* homophonia *(« même son »).

Le terme revêt plusieurs sens selon qu'on l'utilise en grammaire (les syllabes homophones) ou en musique (musique à l'unisson)… Des linguistes ont mis en évidence les rapprochements inconscients entre des noms ou des mots à cause de leur homophonie. Les écrivains de l'OuLiPo (ouvroir de littérature potentielle) se sont amusés à créer des jeux verbaux composés comme des énoncés homophoniques. Ex. : « un bon appartement chaud » et « un Bonaparte manchot ». L'homophonie est parfois confondue avec l'« homophobie », mais il s'agit probablement d'un lapsus*.

[Humanisme]

n. m. Du latin* humanus *(« humain »).

À la Renaissance, l'humanisme est un courant de pensée qui cherche à réhabiliter la dignité humaine par l'esprit et prône un retour aux sources gréco-latines. Parmi les humanistes européens les plus influents de l'époque, on peut citer Erasme, Rabelais et Pic de la Mirandole. L'humanisme devint une théorie philosophique, selon laquelle l'épanouissement humain est la principale valeur. Pour les philosophes humanistes, l'Église commet des abus, et les développements historiques se rattachent à l'humanité elle-même, notamment grâce aux arts et aux sciences. Au XIXe siècle, l'humanisme était la « culture des belles lettres », à savoir l'étude des lettres classiques à travers les langues mortes (latin et grec). On appelait cela « faire ses humanités » (du latin *humaniores litterae*). Les humanistes étudiaient les humanités au collège. Le terme désignait également ceux qui « savent » et enseignent les humanités. Comme nous l'apprend Littré, en Allemagne, les humanistes s'opposaient aux réalistes, c'est-à-dire ceux qui « se livrent à l'industrie ».

Dans le langage courant, l'humanisme s'est dépouillé de toute considération esthétique ou philosophique. On emploie aujourd'hui le qualificatif « humaniste » pour signifier simplement « ami du genre humain ». Quant aux industriels – descendants des réalistes auxquels s'opposaient nos humanistes allemands –, « ils n'ont aucun humanisme ».

Le mot « humanisme » a donné « humanitaire », puis

« humanitarisme », terme péjoratif assimilé à de l'utopisme. Si l'on s'en réfère au sens originel, il était peut-être utopique, effectivement, de chercher à améliorer l'humanité en cultivant les belles lettres. Certains se contentent du conseil de Voltaire et cultivent leur propre jardin.

[Hyperbolique]

adj. Du grec* huperbolikos *(« lancer au-dessus »). Relatif à l'hyperbole.

Qui exagère beaucoup. Pour l'anecdote, Jean-Jacques Rousseau croyait avoir lui-même inventé ce mot en évoquant, dans une lettre, des « louanges hyperboliques » – sans savoir que l'adjectif existait déjà. L'hyperbole est une figure de rhétorique consistant à exagérer la vérité. Un style hyperbolique est considéré comme emphatique*, manquant de simplicité. Pour Littré, l'hyperbolisme (emploi abusif de l'hyperbole) est un néologisme. Un miroir peut être hyperbolique. L'hyperbole et la fonction hyperbolique sont également des termes de mathématiques. Parfois confondus avec « parabole » (allégorie* qui renferme une vérité) et « parabolique ». Il existe paraît-il des « antennes hyperboliques ». Et on aurait inventé une « géolocalisation hyperbolique ». Ne serait-ce pas un poil exagéré ?

[Hystérique]

adj. et n. Du grec* hustera *(« utérus, matrice »).

Découverte par Hippocrate, étudiée par Charcot et popularisée par Sigmund Freud, l'hystérie est une forme de névrose grave qui se manifeste le plus souvent par une paralysie, des crises épileptiques, une catalepsie et/ou un coma. Étymologiquement, *hustera* signifiant « utérus » en grec, seules les femmes sont supposées souffrir d'hystérie. Désormais, toute femme qui crie ou pleure en public est qualifiée d'hystérique. Par conséquent, une « femme hystérique » devrait être un pléonasme… Mais les hommes n'échappent plus à la règle : ils sont à leur tour considérés comme hystériques quand ils s'emportent facilement ou se montrent stressés. La politique n'est pas épargnée. En 2009, l'Agence AP rapportait ainsi : « La secrétaire

d’État chargée de la Famille, Nadine Morano, a fustigé mardi “l’antisarkozysme primaire”, “souvent hystérique”, de la socialiste Ségolène Royal. » Dans le langage courant, l’hystérie est devenue synonyme de « folie ». On pourrait presque croire la société atteinte d’hystérie collective.

I

[Idiotisme]

n. m. Dérivé de « idiot ».

Apparu au XVIe siècle, le terme a d'abord désigné l'absence de culture, l'ignorance, la bêtise. Cet usage s'est perdu mais parallèlement le mot a développé un autre sens, tiré de la racine grecque *idiotismos*, « langage particulier ». C'est désormais, quasi exclusivement, un terme de linguistique dans le sens de : construction, locution propre et particulière à une langue et impossible à traduire dans une autre langue. Par exemple, un idiotisme gastronomique est une locution qui emprunte des termes liés à l'alimentation et la cuisine. À l'inverse de tous ces mots savants déformés par l'usage courant, le plus souvent pour les édulcorer, « idiotisme » redresse le niveau : après avoir désigné la stupidité, il dévoile la richesse et la particularité d'une langue. Pas si idiot.

[Idéologie]

n. f. Du latin* idea *(« idée »).

Terme d'histoire et de philosophie. Pour Platon, l'idéologie est une « théorie des idées ». Au XIXe siècle, c'était une science des idées considérées en elles-mêmes. Puis c'est devenu l'ensemble des idées propres à une époque ou à une classe. De nos jours, assimilé à une doctrine, le terme est péjoratif. Pour le *Dixel* il faut voir dans l'idéologie « une sorte de mensonge collectif ». Le mot serait-il lui-même victime des idéologies ?

[Imbroglio]

n. m. De l'italien* imbrogliare *(« embrouiller »).

Situation compliquée, confuse. C'est aussi le nom donné à des pièces de théâtre. Francisé au XIXe siècle, le mot était alors écrit et prononcé « imbroille ». Le terme n'est plus guère utilisé, mais la langue populaire lui a trouvé un suppléant, passé dans le langage courant et qui renoue – une fois n'est pas coutume – avec ses racines : une

embrouille.

[Impacter]

v. tr.

Néologisme apparu dans les années 1960. Il vient de l'anglais *impact* et signifie, dans son usage le plus courant, « avoir une influence sur ». Ex. : « Seuls les délais sont impactés par nos problèmes techniques. » (courrier administratif). En français, impact vient du latin *impactum*, signifiant « frapper contre », « enfoncer » et par extension « collision ». La signification qu'on lui prête désormais (retentissement, influence) est un affaiblissement de sens selon l'historien Alain Rey. Nous ne saurions lui donner tort : quand l'administration emploie des termes détournés de l'anglais, la langue française ne se renforce pas.

[Impétrant]

n. m.

Terme désuet, remis à la mode par Arnaud Montebourg. Le député socialiste le répéta à plusieurs reprises lors d'un débat télévisé organisé à l'occasion de la primaire présidentielle socialiste de 2011 : « Sur France 2, Arnaud Montebourg a qualifié Martine Aubry et François Hollande d' "impétrants". Mais était-ce pour parler de "candidats", ce qui est un contresens, ou de "bénéficiaires" ? » (*Sud-Ouest* du 11/10/2011.) Interrogé à ce sujet, Laurent Fabius a reconnu que c'était « un joli mot qui oblige à ouvrir le dictionnaire ». Excellent conseil. Pour le *Dixel*, il s'agit d'une « personne qui a obtenu quelque chose d'une autorité », par exemple un diplôme, un privilège ou un titre. Le *Dictionnaire historique de la langue française* nous apprend que le verbe « impétrer », dérivé de *pater* (« père »), « rare sinon inusité », est un terme de droit. Montebourg, avocat, est donc censé connaître le sens précis du mot. A-t-il confondu avec « imposteur » ou volontairement employé « impétrant » pour son ambiguïté ? Car il peut tout aussi bien signifier, dans le contexte des primaires : « chef » (qui est un titre), donc premier secrétaire du Parti socialiste – ou encore (puisqu'il ne peut être question de diplôme) : « privilégié », par

exemple par les sondages… si ceux-ci ont une quelconque autorité. Conclusion du journaliste de *Sud-Ouest* Jefferson Desport : « Si Arnaud Montebourg cherchait à gagner en clarté et en compréhension auprès du commun des mortels, le terme d'impétrant n'était peut-être pas le plus approprié. »

[Improbable]

adj. Du latin* improbabilis*, de* probare *(« prouver »).

Selon l'étymologie, est improbable ce qui n'est pas probable, à savoir impossible à prouver. Longtemps employé comme synonyme d'« invraisemblable ». En français moderne, l'improbable devient possible, car il demeure quand on a éliminé l'impossible. De nos jours, tout est improbable : une tenue vestimentaire, un lieu, une personne. L'adjectif est devenu un tic littéraire et journalistique, par contagion. *L'Improbable Président* est le nom d'un film. « Nicolas Sarkozy et Carla Bruni forment un couple improbable » selon *Voici*. L'Improbable Librairie organise des « soirées improbables ». Comme le disait Oscar Wilde : « On devrait toujours être légèrement improbable. »

[Inanité]

n. f. Du latin* inanitas *(le « vide »).

État de ce qui est vide. Autrefois synonyme de « néant ». Au sens figuré, synonyme de vanité, de futilité. Mais dans le langage courant, le mot peut prendre plusieurs sens. « Il a prouvé son inanité » peut qualifier la vanité ou le néant de quelqu'un. C'est vexant dans les deux cas, mais on peut préférer l'un à l'autre. Certains y voient l'infinité (la notion de néant), d'autres confondent avec inanimé (à cause de l'inanition). Le mot se serait-il vidé de son sens ?

[Inconditionnel]

adj. et n.

Qui n'est pas conditionnel. D'abord terme de philosophie et de grammaire. Puis synonyme de « sans condition » : l'amour inconditionnel (total), le refus inconditionnel de céder. Désormais

employé pour désigner un partisan, un admirateur absolu, un « fan » : « Inconditionnel de Lady Gaga je suis trop trop déçu par cette nouvelle chanson. » (NRJ).

[Initialiser]

v. tr. Dérivé du français « initial ».

Terme d'informatique apparu au début des années 1970. Il a donné « initialisation » (mise en route d'un système informatique) et « réinitialiser » (remettre en route un système). Initialement, c'est le cas de le dire, le mot « initial » vient du latin classique *initium*, qui signifiait, justement, « début, commencement ». Fait rare pour être signalé, voici un néologisme qui a bien choisi sa racine. Il faut dire qu'il date du commencement de l'informatique. Mais son dérivé « réinitialiser » a vite été détourné. Sorti de son contexte informatique, il est de plus en plus employé dans le sens de « restaurer », « changer » : on réinitialise une coiffure, la taille d'un vêtement ou, pire, un cerveau. Lu sur le site de l'institut Ressources : « La Méditation Transcendantale réinitialise le cerveau. » Serait-ce l'un des effets pervers de l' « informatisation » du langage ? Cette tendance à considérer le cerveau comme un ordinateur, donc l'homme comme un robot… donne matière à méditer.

[Inoxydable]

adj.

Qui n'est pas sujet à l'oxydation, qui ne s'altère pas. L'Inox est un acier inoxydable. L'adjectif est désormais employé comme synonyme d'« indéboulonnable », d'« indestructible » ou d'« inébranlable ». Lu dans *Paris-Match*, à propos de Danielle Mitterrand : « L'inoxydable présidente de France Libertés. » Entendu sur France Info : « Michèle Alliot-Marie, l'incontournable inoxydable de la vie politique française. » Ces deux femmes de tête seraient-elles en acier trempé ?

[Intelligentsia]

n. f. Du russe* intelligensja *ou du polonais* intelligencja *(« intelligence »).

Les historiens ne s'accordent pas sur les origines du terme. Il s'agirait d'une classe sociale de la Pologne, comprenant enseignants, scientifiques, ingénieurs et artistes engagés dans la promotion de la culture au XIX[e] siècle ou, à partir de 1920, d'intellectuels de la Russie tsariste ayant des aspirations révolutionnaires. Les intellectuels conservateurs et, paradoxalement, marxistes, prirent leurs distances avec leurs confrères supposés appartenir à l'intelligentsia. De nos jours, le terme, souvent péjoratif, désigne une élite intellectuelle, soupçonnée d'être proche du pouvoir dominant, dont le discours serait relayé par les médias. Comme on peut le constater, l'intelligentsia a perdu son aura révolutionnaire.

[Intrusif]

adj. Du latin* intrudere *(« introduire »).

Qui a le caractère de l'intrusion. Originellement, celle-ci désigne l'action de s'introduire « dans quelque dignité ecclésiastique » et, par extension, « dans quelque charge ». C'était une forme d'entrisme*. L'intrusion s'est élargie à bien d'autres domaines, notamment les affaires étrangères, pour en venir à la vie privée. S'intéresser de trop près aux affaires de quelqu'un revêt désormais un caractère intrusif. L'adjectif est devenu synonyme d'« envahissant », de « sans-gêne » ou de « trop curieux ». Il symbolise l'intrus qui s'introduit chez vous.

[In petto]

loc. adv. De l'italien* in *(« en ») et* petto *(« poitrine »).

Littéralement : « dans le cœur ». Expression originellement employée à propos du pape, quand il avait décidé la nomination d'un cardinal sans pour autant la proclamer. Par extension : « intérieurement », « en son for intérieur ». Ce qu'on pense sans le dire. L'expression est parfois traduite, à tort, par : « rapidement » ou « immédiatement ». Lu dans la presse : « Éric Woerth doit démissionner in petto. » Ou encore : « Le ministre allait se dédire in petto. » Le lecteur nous pardonnera une pensée triviale : cette interprétation trompeuse est probablement due au fait que certaines personnes confondent avec l'expression « comme un pet sur une toile cirée », qui signifie bien, elle, « partir

précipitamment ».

[In vivo]

loc. adv. Du latin. Textuellement : « dans le vivant ».

Employé en science à propos d'une expérience, par opposition à « ex vivo » et à « in vitro ». Passé dans le langage courant, c'est devenu la francisation – ou plutôt la latinisation – du mot anglais *live*. On parle désormais de « concert in vivo » (pléonasme). Les snobs emploient également l'expression « in situ ». Tout cela n'a rien à voir, bien entendu, avec les très à la mode « in fine », « in petto* » et autres « in extenso ».

J

[Jaculatoire]

***adj. Du latin* jaculatorius.**

On y voit le plus souvent un terme graveleux*, à cause de sa ressemblance évidente avec « éjaculatoire ». C’est pourtant un terme de dévotion. Une oraison jaculatoire, nous apprend Littré, est « une prière courte qu’on adresse au ciel avec un vif mouvement de cœur ». Tout le contraire de la pornographie, donc. Même s’il est parfois question de « jaillissement intérieur intense » pour définir le mot « jaculatoire ». Certains écrivains s’amusent à utiliser ce terme désuet, naguère employé par Voltaire, de manière à titiller la curiosité du lecteur.

[Jargonnant]

participe présent de jargonner.

Au Moyen Âge, « jargonner » signifiait « gazouiller ». C’était aussi le cri du jars (ou de l’oie). Le jargon fut assimilé au baragouin*. Désormais, il désigne un langage volontairement incompréhensible, connu des seuls initiés : argot, sabir* médical, etc. Mais le verbe « jargonner » ne semblait pas suffire : on évoque maintenant un langage « jargonnant » pour désigner l’emploi de termes érudits dans un discours, ou simplement des phrases incompréhensibles. Et pour se gausser des jargonnants, on emploie le qualificatif « jargonautes » (en référence à l’expédition de Jason, bien sûr). Une nouvelle forme de jargon, en somme.

[Jocrisse]

n. m. Du wallon* jobrise *(« nigaud »), mais l’étymologie est confuse.

Terme injurieux. Autrefois employé pour qualifier une personne niaise, un benêt, en particulier un valet maladroit ou un mari lâche se laissant gouverner par sa femme. Syn. : « jobard », « cuistre ». Jocrisse est devenu un personnage de comédie. Molière l’a popularisé avec *Les Femmes savantes*. Le terme est désormais utilisé à toutes les sauces, le plus souvent pour dénoncer la bêtise. À la suite du général de Gaulle

– qui qualifia de jocrisse le président du Conseil Georges Bidault –, nos politiciens emploient l'expression à outrance pour prouver qu'ils ont des lettres. Certains commentateurs de la vie politique aiment associer, dans une rime pauvre, le nom de jocrisse avec « socialiste ». Ex. : « Harlem Désir se permet de traiter de "petit douanier à la vue basse" le ministre de l'Intérieur […] Un jocrisse de plus dans la liste déjà longue des Marx Brothers ! » (Forum du *Figaro*.) Mais, comme chacun sait, la gauche n'a pas plus que la droite le monopole de la bêtise.

[Jouissif]

adj. De « jouir », du latin* gaudere *(« se réjouir »).

Qui fait jouir. Littéralement, c'est un synonyme d'« orgasmique ». Par extension, « qui procure du plaisir », même s'il est purement intellectuel. Dans ce sens, le synonyme serait plutôt « plaisant » ou « excitant ». Entendu sur Cuisine TV : « C'est assez jouissif de mettre les mains dans la préparation d'un gâteau. » Dans ce cas, l'adjectif est clairement* confondu avec « réjouissant », mais il renoue avec la racine latine. Par antiphrase, on l'emploie également de manière ironique : une « douleur jouissive ».

[Jubilatoire]

adj. De « jubiler », « jubilation », du latin* jubilatio *(« chants joyeux »).

Qui procure de la joie. Expression récurrente dans la critique journalistique. Quand il n'est pas jouissif*, un bon film (un bon livre, un bon disque) est jubilatoire. À l'origine, dans la religion (catholique ou juive), un jubilé est une fête, solennelle et sacrée. Et l'année jubilaire est une année sainte. Ce qui n'empêche pas de s'en réjouir ou de jubiler à l'idée des festivités.

K

[Kabbalistique]

adj. De l'hébreu* qabbalah *(« tradition » ou « réception »).

En rapport avec la kabbale, tradition rabbinique qui donne une lecture mystique du livre saint des Juifs (la Torah). Considérée en Occident comme une science occulte, la kabbale fut rattachée à l'ésotérisme*. L'adjectif « kabbalistique » est donc devenu synonyme d'« ésotérique ». Par extension, un signe intraduisible, un symbole difficilement déchiffrable, est qualifié de « kabbalistique ». Kabbale ayant longtemps été orthographié « cabale » en français, l'usage figuré du terme en est venu à désigner, à partir du XVIe siècle, une « intrigue ». Et les kabbalistes (ou cabalistes) sont devenus des comploteurs. Pourtant, le kabbalisme, pour ceux qui le pratiquent, est une sagesse, une philosophie spirituelle, au même titre que la franc-maçonnerie, qui pourrait bien y avoir trouvé ses racines. On comprend pourquoi les arcanes* de la langue paraissent ésotériques au commun des mortels.

[Kafkaïen]

adj. De Kafka.

Dans son roman *Le Procès*, Franz Kafka mettait en scène l'absurdité du monde de la justice. L'adjectif désigne désormais toute forme d'absurdité, de dysfonctionnement* dans la société, mais aussi la complexité de la bureaucratie et de manière général tout ce qui échappe à notre contrôle et conduit à la folie. Il est devenu synonyme d'« ubuesque* », de « cornélien* ». Sans trop de subtilité, on met tous les écrivains dans le même sac. En revanche, l'adjectif « orwellien » s'en rapproche. George Orwell a dénoncé, à son tour, dans son roman *1984*, l'atteinte aux libertés perpétrée par un système implacable.

[Kimono]

n. m. Du japonais* kiru *et* mono *(« que l'on porte sur soi »).

Vêtement traditionnel japonais. Le nom fait référence, aujourd'hui, à

la robe de soie portée dans les cérémonies nippones. Mais il a longtemps désigné, au Japon, toutes sortes de vêtements. En Occident, on appelle « kimono », à tort, les tenues d'entraînement portées dans la pratique des arts martiaux, notamment celle utilisée en judo. Les vrais judokas le savent : en réalité, leur tenue est un *judogi*.

[Kyrielle]

n. f.

Au sens propre : litanie, mais cet emploi est peu usité. Au sens figuré : suite de choses sans fin. Autrefois, la kyrielle était une poésie formée de vers octosyllabes. Le mot trouve son étymologie dans un terme de liturgie, désignant une partie de la messe, qui renferme une triple invocation à Dieu, répétée trois fois. Désormais, une kyrielle d'enfants est une ribambelle.

L

[Laconique]

adj. Du grec* lakonikos *(« Laconien », ou « Lacédémonien »).

À l'origine, désigne ce qui est propre à la Laconie, à Sparte. Les habitants de Laconie parlant peu, l'adjectif qualifiait une parole brève. Au XVIIe siècle, on l'employait, en littérature, pour désigner un style concis. Un langage laconique est lapidaire. Dans le langage courant, une personne « laconique » est souvent considérée, à tort, comme froide, peu amusante. Une parole brève peut pourtant être drôle. On a pu lire, dans le descriptif de *L'Almanach* de l'humoriste Pierre Desproges : « Incisives et laconiques, les rubriques qui émaillent le livre sont autant de piques féroces envers les contemporains de Desproges. »

[Landerneau]

Commune du département du Finistère, rendue célèbre grâce à une expression populaire : « Cela va faire du bruit dans (le) Landerneau. »

On la devrait à une pièce à succès d'Alexandre Duval, *Les Héritiers*, jouée pour la première fois en 1796 et qui resta plus de trente ans à l'affiche de la Comédie française. Dans cette comédie, apprenant que le héros a échappé à un naufrage et revient dans son village, un domestique s'écrie : « Cela fera du bruit dans Landerneau ! »

Mais cette étymologie est parfois contestée. L'expression pourrait être plus ancienne et provenir d'une tradition locale, les habitants de Landerneau ayant la coutume de faire du bruit sous les fenêtres d'une veuve qui se remarie. Elle pourrait venir, également, du canon du proche bagne de Brest, que l'on entendait résonner lors d'une évasion.

L'expression a été déclinée avec succès : « Landerneau colonial », « Landerneau politique », « Landerneau littéraire »… Dans tous les cas, elle désigne un lieu, un microcosme* où toute nouveauté suscite des commentaires. Savoir qu'il existe un « Landerneau parisien » doit tout de même amuser les habitants de cette commune bretonne.

[Lapsus]

n. m. Du latin* lapsus *(« erreur, faux-pas »).

Mot employé à la place d'un autre, inconsciemment. Sigmund Freud, dans son ouvrage *Psychopathologie de la vie quotidienne*, en explique la mécanique en détail, exemples à l'appui. À l'origine terme propre à la psychanalyse, « lapsus » est passé dans le langage courant et désigne toutes sortes d'erreurs de langage. Mais le lapsus est plus « intelligent » qu'une faute de français, une mauvaise prononciation, un oubli ou une dyslexie*. Notre inconscient l'utilise pour empêcher la prononciation d'un mot (tabou), d'un nom (refoulé) ou, au contraire, pour révéler une idée refoulée. Les lapsus les plus médiatiques sont bien sûr ceux des hommes (ou des femmes) politiques. On se souvient notamment de celui de Rachida Dati, ancienne ministre de la Justice. Dans une émission de Canal +, en septembre 2010, elle avait prononcé « fellation » à la place d'« inflation ». Dans le même genre, le ministre de l'Intérieur Brice Hortefeux avait évoqué, sur RTL, « le fichier des empreintes génitales ». Freud doit en sourire au fond de sa tombe. À quand le verbe « lapsuscer » pour résumer l'idée de faire un lapsus ?

[Laxisme]

n. m.

Terme apparu à la fin du XIXe siècle. Le *Littré* recense seulement « laxité », du latin *laxus* (« lâche »). La laxité de la peau du ventre, ou d'une corde, est un relâchement. Le mot a donc donné le laxisme, qui fut d'abord une doctrine religieuse visant à nier les obligations morales, voire à supprimer les interdits. En philosophie, le terme prend un autre sens : le laxisme (aussi appelé « relativisme ») considère la relativité de la connaissance humaine. En son temps, Pascal dénonça le laxisme des Jésuites, alors appelé « relâchement de la morale ». Pour *Le Robert*, le laxisme est une « tendance marquée à la conciliation, à la tolérance ». C'est donc une forme d'indulgence. Le terme est désormais péjoratif et synonyme de « laisser-aller ». Le laxiste (à ne pas confondre avec le laxatif) est assimilé à un lâche, à un mou. Il est de plus en plus question du laxisme dans les débats de société. Celui

des parents, des enseignants, des magistrats et de la police (entre autres) serait la source des désordres actuels. « Ne nous relâchons pas » semble être le mot d'ordre de cette nouvelle doctrine, qui renoue ainsi avec l'étymologie.

[Légitime]

adj. Du latin* legitimus *(de* lex*, la « loi »).

À l'origine : qui est fondé, juridiquement. Le mariage est donc une union légitime – et l'épouse devient une « légitime ». Le sens a évolué à partir du XVIe siècle, influencé par la notion de « bon droit » : c'est devenu un synonyme de « mérité », de « justifié », pour ensuite signifier « admissible », « autorisé ». Corneille fut un précurseur du langage courant en y voyant un équivalent de « naturel » (pour lui, « l'erreur est légitime »), car de nos jours, cela veut également dire « normal ». Lu dans *Les Échos* : « Nicolas Sarkozy juge *légitime* de taxer la résidence principale. » Il a le droit de le juger. C'est peut-être justifié (fiscalement). Mais pour les propriétaires, ce serait légitime de ne pas trouver cela mérité.

[Lénifiant]

***adj. et n. m. De « lénifier » (« adoucir »), du bas latin* lenificare.**

En médecine, désigne un produit qui calme la douleur, par opposition à ce qui irrite ou enflamme. Un lénifiant est par exemple une pommade. Syn. : apaisant, consolant, qui berce. Dans le langage courant, le terme est surtout employé de manière ironique pour qualifier ce qui est fade, douceâtre, qui ôte toute énergie. Par extension, il est devenu synonyme d' « ennuyeux ». Ex. : « Un discours prétendu rassembleur et qui est en fait lénifiant » (Edouard Balladur à propos de François Hollande, *Journal du Dimanche*).

Lénifiant est parfois confondu avec « édifiant » (instructif), également employé de manière ironique.

Conjugué avec le patronyme Lénine, l'adjectif a donné un truculent mot-valise, « léninifiant » : « Se dit d'un discours qui vise à endormir l'attention du pouvoir capitaliste pour mieux préparer la prise du

pouvoir par les masses laborieuses » (site d'Alain Créhange consacré aux mots-valises). Ou encore : « Médicament qui ralentit la pensée » (*Le Verbiaire, dictionnaire de la langue augmentée*). L'opium du peuple étant une expression popularisée par Karl Marx (appliquée à la misère de la religion), on en revient presque à l'emploi d'origine. Une forme de médecine douce.

[Léonin]

***adj. Du latin* leoninus.**

Qui appartient au lion, qui l'évoque. Par ex. : une tête léonine. Une fable, celle du Lion en société avec d'autres animaux, est à l'origine de l'expression juridique latine « société léonine », à savoir un groupe d'associés qui se réservent tous les avantages. Par analogie, on qualifie désormais de léonin un accord politique ou un contrat commercial qui paraît inéquitable, voire injuste ou abusif. Ex. : « Accord Oslo II : un accord léonin » (*Le Monde diplomatique*). La part du lion, en quelque sorte. Le monde étant une jungle, certains se la réservent.

[Libidineux]

***adj. Du latin* libidinosus.**

Dérivé de « libido » (« envie, désir »), terme réinventé par Freud pour désigner « l'énergie psychique à caractère sexuel ». L'adjectif désigne depuis l'Antiquité une personne à la recherche permanente de plaisirs. Gaffiot y voit un synonyme de « capricieux », de « débauché ». Mais l'adjectif est désormais couramment utilisé pour décrire un homme gros, laid, sale… Et accessoirement un pervers et un obsédé sexuel. Alors pourquoi ne jamais qualifier une femme jolie, élégante et gracieuse de… libidineuse si elle se montre charnelle, lascive, sensuelle ?

[Littéralement]

adv. De « littéral », du latin* littera *(« lettre »).

Selon la lettre. L'usage littéral, justement, voudrait que l'adverbe soit utilisé dans le sens de « mot à mot ». Ex. : « traduire littéralement ». Mais il est presque toujours employé pour signifier « vraiment ». Lu

sur Facebook : « T'es *littéralement* trop con pour qu'on t'insulte. » Pour Jean Hennebert, auteur de *Dites plutôt*, cet adverbe est à classer dans la catégorie des « mots-tics », car il est « presque toujours superflu ». On ne saurait lui donner tort.

[Litote]

n. f. Du grec* litotês *(« simplicité » ou « petitesse »).

Figure de rhétorique, la litote sert à exprimer une pensée en l'atténuant, à « dire moins pour faire entendre plus » (Littré). Un autre emploi est d'utiliser la négation du contraire : le célébrissime « Va, je ne te hais point » voulant dire « je t'aime ». Souvent confondue avec l'euphémisme (car il existe un « euphémisme* par litote »), l'ellipse et parfois le pléonasme*. Quant à la « tête de linotte », il s'agit d'une expression ancienne pour désigner une idiote.

[Lobbyisme]

n. m. Anglicisme.

Dans la langue de Shakespeare, le *lobby* est un vestibule, une entrée (de théâtre), un hall (d'hôtel), voire un couloir. Mais, dans le monde des affaires, de la finance et de la politique, un lobby désigne un « groupe de pression ». On devrait parler de « lobbying », mais l'usage courant a préféré franciser l'anglais *lobbyism*. Cela consiste à faire pression (par exemple sur un gouvernement) pour défendre les intérêts d'un groupe.

Les conspirationnistes* voient des lobbies partout. L'extrême droite dénonce avec une régularité proche de la monomanie*, dans ses discours, le lobby juif, le lobby franc-maçon et le lobby homosexuel, laissant volontairement entendre que ceux-ci seraient les plus puissants, donc les plus nocifs. Le terme est devenu péjoratif, caricatural, au point d'être synonyme de « vampire » dans l'imaginaire populaire. On en oublie que les professionnels du lobbyisme sont les syndicats (en tout genre), les industriels (lobbies pharmaceutique, automobile, pétrolier), les multinationales, les collectivités locales et les associations. Le plus souvent, le lobbyisme est du corporatisme. Pour d'autres, c'est un métier rémunérateur : il existe des cabinets

d'avocats spécialisés dans le lobbyisme.

[Logomachie]

n. f. Du grec* logomakhia *(« parole » et « combat »).

Entre la logorrhée et la tauromachie, on ne sait plus trop quel sens donner à ce mot. D'abord « dispute sur les mots », c'est devenu un « assemblage de mots contradictoires », puis une « succession de mots sans profondeur dans un raisonnement ». La logomachie n'est plus guère utilisée que par de rares érudits désireux de jouer sur les mots. Certains en ont fait un jeu (de dispute sur les mots). Le terme lui-même devient interprétable et source de polémiques. Si les mots ne sont plus d'accord entre eux, ils perdent leur signification et se font oublier.

[Logophilie]

n. f. Du grec* logos *(« discours », « parole ») et* phile *(« aimer »).

Les logophiles sont des amateurs des mots et de la langue, ou encore ceux qui aiment à parler, à faire des discours. Le terme désigne aussi, plus rarement, des amateurs de logique. On distingue le philologue du logophile. « L'obsessionnel aurait la volupté de la lettre, des langages seconds, décrochés, des méta-langages (cette classe réunirait tous les logophiles, linguistes, sémioticiens : tous ceux pour qui le langage revient). » (Roland Barthes, *Le Plaisir du texte.)*

Comme l'écrivait Michel Pierssens, dans *La Tour de Babil* : « Dans tous ces exemples de logophilie, tout se passe comme si la langue, une fois reconnu et dépassé le simple niveau des signes, articulés et modulés par le réseau qui trame signifiés et signifiants, ne pouvait plus suffire à retenir le sens et le sujet à cette surface quotidienne et codée. Le sens d'un côté déborde vers la microstructure et se saisit des phonèmes après avoir désarticulé les signes ; d'un autre côté, mais d'un même geste et dans le même moment, le logophile reprend ces éléments qu'il a disloqués pour les réarranger en chaînes nouvelles qui courront sous la surface de la langue ordinaire, neutralisée […]. » C'est dit.

[Lubrique]

adj. Du latin* lubricus *(« glissant »).

Qui a de la lubricité, celle-ci étant une « lascivité excessive ». On remarquera que l'étymologie est la même que « lubrifiant », le sens propre de la lubricité étant « qualité de ce qui est glissant ». Littré a expliqué ce glissement (c'est le cas de le dire) sémantique : « Qui glisse facilement vers les plaisirs des sens. » À l'origine, « lubrique » est donc synonyme de « sensuel ». En français moderne, être lubrique, c'est « se livrer à la débauche » et un regard lubrique est celui d'un obsédé sexuel. Gotlib aurait pu écrire la « Lubrique à brac ».

[Lunatique]

adj. et n. Du latin* lunaticus *(qui vit dans la lune).

Dans le sens originel, désigne une personne (ou un animal) soumise aux influences de la lune, donc à l'humeur changeante. Dans le langage de l'Évangile, un lunatique est un fou. Pris au pied de la lettre, ce mot désigne couramment une personne « dans la lune » et par extension fantasque, extravagante. Un lunatique l'est peut-être, parfois, mais par intermittence.

M

[Maculer]

v. Du latin* maculare *(« tacher »). Syn. : barbouiller, salir.

Autrefois terme d'imprimerie : on employait une macule (feuille intermédiaire) pour éviter le « maculage » des feuilles fraîchement imprimées. En vieux français, la macule est une souillure ou une bavure. « Maculer » est devenu une image littéraire couramment employée pour les tables (maculées de vin), les vêtements (maculés de sang), etc. Ne pas confondre avec « émasculer ». Même si une émasculation peut provoquer une maculation.

[Malthusien]

adj. et n. De Thomas Robert Malthus, économiste britannique (fin XVIIIe, début XIXe).

On a souvent tendance à confondre la doctrine (le « malthusianisme », qui prône le contrôle démographique) et l'adjectif « malthusien », qui caractérise un état d'esprit conservateur. Utilisé comme nom, « malthusien » se rapporte à un partisan des théories de Malthus, parmi lesquelles la restriction de la production.

[Masturbatoire]

adj.

Néologisme. Le terme ne figurait ni dans le *Grand Larousse* 2005 ni dans *Le Robert* 2008. Le *Larousse* en ligne se contente sobrement d'un : « Qui relève de la masturbation. » Depuis un moment, pourtant, au même titre que « branlette intellectuelle », le discours masturbatoire est synonyme de « discussion stérile » et un film (ou un livre) masturbatoire est… ennuyeux.

[Matérialisme]

n. m. De « matériel » ou « matérialiser ».

Terme de philosophie désignant un système ou une doctrine selon lesquels « tout est matière et qu'il n'y a point de substance

immatérielle » (Littré). Il était donc naturel que l'athéisme en vienne au matérialisme, antonyme de spiritualisme. Les penseurs (philosophiques et/ou politiques) ayant l'art d'utiliser les mots pour en faire des concepts, il y eut le matérialisme historique (l'activité humaine est le résultat d'une histoire produite par des conditions économiques), puis le matérialisme dialectique, inspiré à Marx et Engels par Friedrich Hegel (les conditions matérielles de l'homme déterminent sa conscience). Pour les générations actuelles, le matérialisme se borne à son sens premier : jouir de l'instant, des biens et des produits matériels. « Bassement matérialiste » s'oppose à « idéaliste ». En s'éloignant du marxisme, le matérialisme est devenu consumériste.

[Médiocre]

adj. Du latin* mediocrus*, de* medius *(« qui est au milieu »).

« Entre le grand et le petit, entre le bon et le mauvais » (Littré). Donc moyen, ni plus ni moins. Un élève « médiocre » a tout juste la moyenne. Mais dans le langage moderne, le moyen a dérivé vers le petit et le mauvais. Il est désormais proche de « nul ».

[Mentor]

n. m.

À l'origine, nom d'un personnage de l'*Odyssée* d'Homère, ami d'Ulysse. La déesse Minerve prit son apparence pour accompagner Télémaque, le fils d'Ulysse. Fénelon écrivit une suite à cette histoire, faisant de Minerve, sous la figure de Mentor, le précepteur du jeune prince. À partir du XVIIIe siècle, la littérature utilisa le nom de Mentor pour en faire un synonyme de « guide », de « conseiller ». Aujourd'hui, le terme est conseillé par l'Académie française à la place de l'anglicisme « coach ». Les académiciens n'ont pas toujours tort.

[Métaphysique]

n. f. et adj. Du grec* meta phusika *(« qui suit la physique »).

Étude et recherche rationnelles de la connaissance, de la matière et des origines de l'Univers. Pour les disciples de Platon, la métaphysique dépasse les réalités de la physique, puisqu'elle s'interroge sur la nature

divine, l'immortalité de l'âme et les raisons de l'existence. En l'étudiant, les philosophes se sont interrogés, entre autres, sur le monde physique, l'esprit, le temps et la conscience. Les méditations métaphysiques de Descartes ont entraîné l'angoisse métaphysique. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans le langage usuel, la métaphysique a pris la signification de « réflexion abstraite et obscure » (sens péjoratif et abusif selon *Le Robert*). Flaubert écrivait, à propos de la métaphysique : « En rire : c'est une forme d'esprit supérieur. »

[Métastasé]

adj. De « métastase ». Du grec* méta *(« changement ») et* stasis *(« placer »).

Terme de médecine désignant un changement dans la forme d'une maladie. La métastase est aussi une figure de rhétorique (rejeter une faute sur quelqu'un d'autre). D'après le *Larousse de la médecine*, on doit distinguer diverses métastases : cancéreuses, infectieuses, uratiques et calciques. Pourtant, dans le langage courant, on associe le plus souvent les métastases au cancer. On emploie désormais l'adjectif « métastasé » pour qualifier un malade incurable, en « phase terminale ». Certains mots sont cancérigènes.

[Métronomique]

adj. De « métronome ».

Terme apparu au début du XXe siècle. En musique, le métronome est un instrument pendulaire qui sert à marquer la mesure. Dans le langage figuré, un mouvement métronomique est régulier. D'où l'expression, récurrente dans la presse et le langage sportif : « Avec une régularité métronomique »… Mais, si « métronomique » est synonyme de « régulier », une régularité métronomique ressemble à un pléonasme.

[Meurtrir]

v. Du wallon* moudri *(« assassiner ») ou du picard* meurdrir *(« tuer »).

Étymologiquement, signifie « tuer par meurtre ». Au XIXe siècle, Émile

Littré faisait la distinction avec « meurtrissure » (marque causée par une contusion). Mais il n'a pas été suivi et l'usage moderne a confondu les deux mots, car « meurtrir » signifie également « blesser quelqu'un », mais physiquement. Le terme couvre dorénavant une signification abstraite : blesser par des paroles (« je suis meurtrie par ce que tu me dis ») ou des actes – « Je viens de découvrir que ma femme me trompe, je suis meurtri » (lu sur un forum féminin). Finalement, le sens actuel de meurtrir rejoint l'expression imagée : « recevoir un coup de poignard dans le dos ».

[Miasme]

n. m. Du grec* miasma *(« souillure »).

Gaz végétal, ou émanations pestilentielles, auxquelles on a longtemps attribué les maladies tropicales. Parmi elles, le paludisme (anciennement malaria). On sait désormais que cette maladie parasitaire est véhiculée par les moustiques (plus précisément l'anophèle femelle). Mais nos aïeux n'avaient pas tort de se méfier des miasmes : les moustiques aiment à se reproduire dans les marécages putrides. Employé au pluriel, le mot est souvent confondu avec « miettes », ou plus fréquemment « microbes » : « Garde tes miasmes pour toi. »

[Microcosme]

n. m. Du grec* micros *(« petit ») et* cosmos *(« monde »).

Espace microscopique. Employé pour la première fois par Démocrite, le terme devient sujet de philosophie avec Pythagore, puis Platon. Désigne aujourd'hui une image réduite de la société. Par extension : « petit groupe de personnes », « bulle professionnelle ». Raymond Barre (Premier ministre de Valéry Giscard d'Estaing de 1976 à 1981) est, paraît-il, le premier à l'avoir appliqué à la sphère médiatico-politique, avec une connotation péjorative. Le microcosme est comme l'élite ou l'intelligentsia, on le dénonce même quand on en fait partie. On appelle cela scier la branche en crachant dans la soupe.

[Miscellanées]

n. f. Du latin* miscellanea *(« choses mêlées »).

Le terme désigne un genre littéraire, qui se distingue par un recueil de textes divers, un ensemble de fragments. Le genre, créé à la fin du XVe siècle par l'humaniste italien Ange Politien, toujours en vigueur au XIXe siècle, a été remis au goût du jour par le succès d'un livre de Ben Schott, *Les Miscellanées de Mr Schott* (2005). On aurait oublié le sens originel du mot si le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey n'était pas là pour notre édification : *miscellanea* « a servi à désigner spécialement la nourriture grossière des gladiateurs ». Pour un littérateur, le glissement sémantique est violent.

[Mitteleuropa]

n. De l'allemand.

Littéralement « Europe médiane ». Les érudits emploient ce terme pour évoquer l'Europe centrale. Mais, historiquement, le terme recouvre précisément et exclusivement l'empire d'Allemagne, l'Empire austro-hongrois et la Pologne, ainsi que les pays ou provinces rattachés à ces empires au cours de leur histoire : Bohême, Suisse, Italie du Nord, Alsace-Lorraine. Pour les historiens, la Mitteleuropa recouvre plus une notion géopolitique et géoculturelle que purement géographique : on y parle allemand et son identité culturelle s'est forgée autour de la littérature de langue allemande. Au cours du XIXe siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale, les écrivains de Prague, de Budapest, de Trieste, de Zurich, de Berlin et de Vienne furent des produits de cette Europe culturelle révolue.

[Monétiser]

v. Du latin* moneta *(« monnaie »).

Terme d'économie signifiant, à l'origine, « transformer un métal en monnaie ». Le sens a évolué pour devenir : « réduire à sa valeur monétaire ». Sur un dictionnaire en ligne, on trouve cette définition isolée : « Obtenir de l'argent grâce à (un site Internet, par exemple). » Et *Le Journal du Net* propose : « Comment *monétiser* l'audience de

son blog ? » Devant une telle évolution de la langue, on ne résiste pas à l'envie de rappeler l'étymologie du mot… Dans l'Antiquité, Moneta était la mère des Muses. Les Romains attribuèrent à la déesse Junon ce surnom. Comme ils frappaient l'or dans le temple qui lui était consacré, le précieux métal prit le nom de *moneta.* Balzac écrivit par la suite : « Aujourd'hui, l'on a tout monétisé. »

[Monocratie]

n. f. Du grec* mono *(« seul ») et* kratos *(« autorité »).

Néologisme apparu vers 1960. Système politique ou gouvernement dans lequel le pouvoir appartient à une seule personne, dépend de sa seule volonté. Cela ressemble à de l'autocratie, avec cette nuance : en autocratie, le souverain tire sa légitimité de lui-même. Les formes (et les synonymes) de la monocratie sont nombreuses : monarchisme, absolutisme, césarisme, bonapartisme, totalitarisme, etc. Antonymes : « pluricratie » (dont l'oligarchie), « démocratie ». Dans un entretien donné en 2009 à *Télérama*, l'ancien ministre de la Justice Robert Badinter déclara à propos du gouvernement français : « Nous vivons actuellement en monocratie. » En février 2011, peu de temps après les soulèvements populaires en Tunisie et en Égypte, un site Internet lançait un appel à manifester « contre la monocratie en Syrie ». Il semblerait que la voix du peuple se heurte, partout dans le monde, à la petite voix intérieure du « monocrate ».

[Monomaniaque]

n. Du grec* mono *(« seul, unique ») et du latin* maniacus *(« manie »).

Un maniaque est « possédé de manie » (Littré). Un monomaniaque a peut-être plusieurs manies, mais l'une est dominante. En principe, c'est un « goût exclusif ». *Le Robert* donne une autre définition – « qui a une idée fixe, une obsession » –, mais considère qu'elle n'est plus employée dans la langue courante. Si Internet est le reflet de la langue actuelle, consultons la Toile pour juger. Il y est question de « l'obsession monomaniaque de J.-C. Trichet » (pléonasme) et on y apprend que « le président du PSG est un véritable monomaniaque. Un toqué du ballon rond ». Et dans *La Stampa* : « Le Sarkozy

monomaniaque du pouvoir laisse la place à un Sarkozy austère. » Dénoncer l’obsession est devenu une manie.

[Morphologie]

n.m. Du grec* morpho *(« forme ») et* logia *(« traité, doctrine »).

Terme de sciences naturelles : histoire des formes que revêt la matière ou conformation extérieure des animaux et des végétaux. Selon *Le Robert*, on doit le mot à Goethe. Le morpho est un papillon bleu fluorescent d’Amérique du Sud. Le morphozoaire est un animal qui a une forme particulière. Quant à la morphine, elle tient son nom de Morphée (dieu des Songes et fils d’Hypnos). Voir aussi *Polymorphe**. Aujourd’hui, « morphologie » est synonyme d’« anatomie* » dans le langage courant : « Cette fille a une belle morphologie. » Comme le papillon.

[Mutin(e)]

n. et adj. De l’ancien français* meute *(« trouble »).

Complice ou instigateur d’une mutinerie, d’une insurrection. Syn. : « séditieux ». Ex. : les révoltés du Bounty. En langage figuré, « faire le mutin » signifie « se fâcher ». Par extension : « caractère mutin », « air mutin », « regard mutin ». Ne pas confondre avec le mutisme. Curieusement, le féminin de mutin a donné un adjectif moins péjoratif, synonyme de « malicieuse », de « coquine » et, par extension, de « mignonne » ou de « friponne ». Serait-ce parce que « mutine » rime avec « libertine » ?

[Mythifier]

v. Fabriquer des mythes.

À l’époque de Littré, le verbe n’existait pas et « mythique » était un néologisme. Mais « mystifier » avait cours et signifiait : « Abuser de la crédulité de quelqu’un. » On emploie souvent « mythifier » à la place de « mystifier » (ou l’inverse), alors que leurs sens diffèrent. De même, on confond parfois « mythique » avec « mystique », même si ce dernier terme n’a rien à voir avec la mystification. L’adjectif « mystique » est relatif à des croyances religieuses. Le mythe est une légende, un récit

fabuleux (ex. : la mythologie grecque). Il ne faut pas le prendre pour un mensonge. On a tendance à l'oublier à cause d'un autre mot : « mythomanie ». Homère a mythifié et ses récits merveilleux (*L'Iliade, L'Odyssée*) ont contribué à forger, puis à alimenter, la culture occidentale. De nos jours, on emploie plus souvent « démythifier » que son contraire : « Il faut démythifier Tsahal » (*Courrier international*), « Il faut démythifier la technologie » (*Elle*). Les mythes seraient-ils désormais mal vus ? Ou bien cela prouve-t-il que les « mythes » modernes n'ont pas la profondeur de ceux légués par l'Antiquité ?

[Mythomane]

adj et subst. Du grec* muthos *(« fable »).

Qui est atteint de (ou qui relève de la) mythomanie. Syn. : menteur, fabulateur. Dans le langage populaire, a donné l'abréviation « mytho » (vers 1976, selon *Le Petit Robert*). De nos jours, ce terme familier est employé abusivement dans le sens de « mensonge ». Ex. : « Tu me racontes un mytho » (*Plus belle la vie*, France 3). Sans vraiment le savoir, en abrégeant puis en déformant le mot mythomane, les adolescents ont renoué avec l'étymologie du terme : on raconte bien une fable…

N

[Narcissisme]

de Narcisse. Amour de soi.

Le terme est récent : Littré ne connaît que « narcissoïde » (« qui ressemble au narcisse »). Le mot fut introduit par Sigmund Freud en 1914 pour illustrer une théorie sur l'homosexualité. Il a puisé (comme il le fit pour créer le mot « œdipien »*) dans la mythologie grecque. Narcisse était un beau jeune homme, dont la nymphe Écho tomba amoureuse. Ne pouvant communiquer avec lui (elle répétait sans cesse la dernière syllabe des mots), Écho se transforma en rocher. Se croyant indigne d'être aimé, Narcisse passa le reste de son temps à contempler son propre reflet dans une mare. Mais Écho avait invoqué la déesse de la Vengeance, Némésis, pour punir l'indifférent, et Narcisse se métamorphosa en une jolie fleur. Elle porte désormais son nom et continue à se mirer dans l'eau. Freud se passionna d'autant plus pour cette histoire légendaire que Narcisse fut le produit d'un inceste, sa mère Liriopée ayant été violée par le fleuve Céphise, dont elle était la source. Le narcissisme est aujourd'hui apparenté, de manière parfois abusive, à l'égocentrisme, à l'onanisme* et à la mégalomanie. Les technologies ont bien sûr évolué depuis l'Antiquité. Et la mare de Narcisse, matrice du narcissisme, a changé de nom pour s'appeler « miroir », puis « télévision ».

[Neurasthénique]

adj. et n. De* neuro *(« nerf ») et « asthénie », du grec* astheneia *(« faiblesse »).

Atteint de neurasthénie. Pour les dictionnaires de médecine, cette affection psychiatrique est une névrose, caractérisée par une asthénie (fatigue intense et permanente). La neurasthénie est l'une des formes de la dépression. L'adjectif a d'ailleurs longtemps qualifié une personne triste, déprimée, sans énergie. Le préfixe « neur(o) » laisse penser qu'un neurasthénique est un « malade des nerfs », donc quelqu'un de nerveux, alors qu'il s'agit du contraire. On confond souvent le terme avec « hystérique »*, et la neurasthénie en est venue,

dans le langage commun, à désigner toutes sortes de crises de nerfs.

[Néologisme]

n. m. Du latin* neo *(« nouveau ») et du grec* logos *(« discours »).

Mot nouveau ou mot existant employé dans un sens nouveau. « Il y a un néologisme nécessaire qui provient des nouvelles créations dans les idées et dans les choses », écrivait Littré. Il précisait, toutefois, que « néologisme » était devenu synonyme de « néologie » (emploi de mots nouveaux) par abus. Auparavant, le néologisme était l'habitude de faire des néologies. Finalement, l'évolution de la langue est une succession de néologismes.

[Névrose]

n. f. Du grec* neuron *(« nerf »).

Terme de médecine. On a souvent tendance à confondre un ou une névrosé(e) avec quelqu'un de nerveux, d'angoissé. À cause de l'étymologie du terme et du sens longtemps donné à cette maladie : atteinte du système nerveux, ou névropathie. En psychiatrie, il s'agit d'un trouble de la personnalité, moins grave que la psychose. Selon Freud, l'hystérie, la phobie, l'obsession et la neurasthénie* sont des névroses. Pour le *Larousse de la médecine*, « les névroses se traduisent par des symptômes très variés – essentiellement psychologiques ». La plupart des psychiatres et des psychothérapeutes pensent que nous avons tous plus ou moins tendance à être névrosés. Car qui n'est jamais sujet aux angoisses, aux phobies, aux troubles émotionnels ou aux obsessions ?

[Nonobstant]

prép. et adv. De « non » et du latin* obstans *(« obstacle »).

« Malgré cela », « quoique », « en dépit de ». À l'origine : « sans avoir égard à ». Dans *Les Fables de la Fontaine*, on trouve « l'aigle fondant sur lui nonobstant cet asile ». Synonyme le plus actuel : « néanmoins ». Dans la francophonie, le terme appartient presque exclusivement à la langue juridique. Selon le ministère de la Justice du gouvernement du Québec : « Nonobstant est utilisé dans tous les textes

de loi francophones européens, et sa quasi-disparition dans les textes canadiens, au profit de *malgré*, ne paraît pas justifiée. » Les amoureux des mots en voie de disparition peuvent s'écrier avec leurs cousins québécois : « Vive le nonobstant libre ! »

On peut lire, sur le blog d'un certain Monsieur Lepage : «*Nonobstant* est un mot tout à fait caractéristique. Pratiquement tout le monde le connaît. Beaucoup moins de monde sait bien ce qu'il veut dire. Encore moins de monde est capable de l'utiliser. Et pratiquement personne ne le fait. […] Et puis surtout, dans *nonobstant* il y a "nono", et Nono, c'est le nom du mignon petit robot, très gentil, dans "Ulysse 31". C'est pourquoi, même s'il est parfois revêche, nonobstant attire la sympathie. »

Nonobstant certains détails stylistiques, nous sommes bien d'accord avec ce monsieur. Et son avis semble faire l'unanimité. Sur l'amusant site occupetoidetesoignons.com, nous pouvons lire l'avis suivant : « Quand je veux parler beau ou me laver la bouche de toutes ces insanités déversées devant mon four, j'essaie de placer le plus possible de "nonobstant" dans mes phrases. C'est un mot de la langue française que j'aime beaucoup, il a une sonorité assez loufoque, et seuls les préposés aux impôts l'utilisent (mais dans le courrier uniquement, "nonobstant" s'écrit mais se dit peu !). »

[Noria]

n. f. De l'espagnol d'origine arabe* na'oura *(« roue »).

Système hydraulique, le plus souvent de forme circulaire, utilisé pour puiser et irriguer. Quel rapport avec les expressions courantes « noria d'enfants » ou « noria de voitures sur l'autoroute » ? Premier indice : car le synonyme de « noria » est « chapelet ». Et parce que son mécanisme repose sur une chaîne sans fin, à laquelle on a fixé une succession de godets. La noria donne ainsi le spectacle d'un défilé.

[Normaliser]

v. De « normal ».

Appliquer des règles (à un produit). Rationaliser, standardiser,

homogénéiser. Ou encore : « rendre normal » (normaliser les relations). À notre époque de normalisation, tout est normalisé : les données, le son, l'enseignement, l'apprentissage, etc. Et il existe, bien sûr, des logiciels chargés de normaliser. La normalisation à outrance, générée par les ingénieurs et les informaticiens, avec la complicité des technocrates et des bureaucrates, conduit à des discours normalisés de ce type : « Pour qu'un modèle relationnel soit normalisé, il faut qu'il respecte certaines contraintes appelées "formes normales". » Les normalisateurs tentent d'élever la normalisation au rang d'une science. L'ennemie du normalisateur s'appelle l'anomalie. Le problème consiste à définir la norme. Bientôt, tout individu ne correspondant pas à la norme percevra la normalisation comme une répression.

[Nyctalope]

n. m. et adj. Du grec* nuktos *(« nuit ») et* ops *(« vue »).

Avec son air d'insulte à la capitaine Haddock, ce terme est le plus souvent utilisé, ou compris, de manière péjorative. Il amuse beaucoup les enfants, et il n'est pas rare de le voir orthographié ainsi : « nique ta lope ». Être nyctalope n'est pourtant en rien un défaut ni une tare. Le nyctalope n'est pas non plus un animal légendaire (on imagine parfois une sorte de tricératops doté d'un œil cyclopéen ou un tatou aux longues oreilles pointues…). Il s'agit, tout bonnement, de la capacité de voir dans le noir, ou plus précisément de distinguer des formes dans la pénombre. Le chat est nyctalope. Le moustique et le lapin aussi. En 1911, Adolphe d'Espie, alias Jean de la Hire, créa le premier superhéros de l'histoire (Superman date de 1932), baptisé « Le Nyctalope ». Doté d'un superpouvoir (la nyctalopie), il devint le personnage principal d'un feuilleton publié dans le quotidien *La Dépêche*, puis d'une vingtaine de romans qui rencontrèrent à l'époque un immense succès. Le dernier volume de ses aventures, paru en 1941, s'intitulait *Rien qu'une nuit.* Le romancier Henri Vernes s'en inspira au moment de créer son héros Bob Morane : il était lui aussi nyctalope.

O

[Obérer]

v. Du latin* obaerare*, d'*ob *(« objet ») et* aes *(« airain »).

Qui se souvient du sens exact de ce mot si rond et si discret ? Le plus fréquemment, on le confond avec les verbes « objecter », « oblitérer », « obturer », « obstruer » ou « obvier ». Mais « obérer » ne signifie ni « refuser », ni « boucher », ni « mettre obstacle » mais « accabler de dettes », « endetter ». Ex. : « Les guerres obèrent les nations. » (Littré). La racine du mot (« objet d'airain ») désigne une pièce de cuivre ou de bronze et par déduction, la monnaie.

Les dettes étant nuisibles, le verbe a pris un autre sens : « nuire à ». Lu dans *L'Union de Reims* : « Il faudrait surseoir aux équipements les moins vitaux pour ne pas obérer l'avenir. » Il est vrai que les collectivités, a fortiori les gouvernements, obèrent l'avenir à force de s'endetter.

[Objectiver]

v. D'« objectif », du latin* objectum *(« placé devant »).

Terme de philosophie moderne au XIXe siècle. Rendre (ou considérer comme) objectif. Pour Littré : « Objectiver le subjectif, examiner comme un objet d'étude notre propre moi et chacune de ses impressions ou de ses opérations. » Le verbe a pris ensuite d'autres significations, comme « se rapporter à une réalité » ou plus simplement « exprimer » (objectiver ses pensées). La plupart l'utilisent, à tort, dans le sens de « fixer un objectif ». Les programmes scolaires proposent d'« objectiver les résultats ». Le sociologue Pierre Bourdieu s'emploie très sérieusement à « objectiver le sujet de l'objectivation » avec des formules du genre : « Lorsque j'entreprends d'objectiver un objet […], j'ai pour objectif, et je dois le savoir, d'objectiver tout un pan de mon inconscient spécifique. » Ou encore : « Une interrogation vraiment sociologique sur les opérations de codage devrait s'efforcer d'objectiver les taxinomies* […]. »

Dans un genre radicalement différent, des spécialistes de la

« stimulation commerciale » vous aident à « objectiver vos forces de vente ». Et des professionnels du conseil financier nous apprennent que les conseillers bancaires sont « objectivés » : ils ont des objectifs à atteindre.

Objectivement, difficile de rester objectif face à un mot qui peut exprimer plusieurs idées, ne veut pas se laisser définir clairement et contribue, au contraire, à la complexité du langage. Fixons-nous un objectif sous forme d'objurgation : ne plus user du verbe « objectiver ». Car on y trouve aussi peu d'objectivité que dans la fameuse formule judiciaire : « Objection votre honneur ! »

[Obséquieux]

adj. Du latin* obsequiosus*, d'*obsequium *(« obligeant »).

Serviable mais excessif dans sa complaisance ou ses égards. Le terme induit une notion de servilité, de condescendance et de flatterie. Le synonyme actuel serait « mielleux ». Souvent confondu avec « libidineux »* et « concupiscent »*. Curieusement, la racine du mot a également donné « obsèques ». L'adjectif n'a aucun rapport avec l'obsécration, qui est une prière par laquelle on implore ou conjure. L'obséquiosité est désormais remplacée par l'expression : « trop poli pour être honnête ».

[Obsessionnel]

Voir *Monomaniaque**

[Obsolète]

adj. Du latin* obsoletus*, d'*obsolere *(« tomber en désuétude »).

Considéré comme un néologisme par Littré (ce qui paraît cocasse aujourd'hui). D'abord terme de grammaire désignant un mot ou une locution hors d'usage. Puis terme de sciences naturelles signifiant « peu apparent, effacé ». Il est désormais synonyme, comme « archaïque »*, de « désuet », de « démodé ». Utilisé en économie, l'adjectif désigne un équipement qui disparaît au profit d'une nouveauté. Il a connu le même sort, car désormais un nouveau mot le remplace dans la langue populaire : « ringard ». Mais gageons que ce

mot en viendra un jour à se ringardiser.

[Occultisme

n. m. Du latin* occultationem*, d'*occultare *(« cacher »).

Terme apparu à la fin du XIXe siècle. D'« occulte » : qui est caché par un mystère. Syn. : « obscur ». L'occultation est un terme d'astronomie (passage d'une planète derrière la Lune, par exemple). L'occultisme désigne les « sciences occultes », qui recouvrent : alchimie, astrologie, nécromancie, kabbalisme*, spiritisme, etc. On a ajouté à la liste le satanisme, la franc-maçonnerie, la scientologie, le chamanisme*, la chiromancie, etc. La Bible a condamné ces pratiques, sans distinction : « Il ne se trouvera au milieu de toi […] ni devin qui se mêle de divination, ni pronostiqueur, ni enchanteur, ni magicien, ni sorcier, ni personne qui consulte les esprits, ni diseur de bonne aventure, ni personne qui interroge les morts ; car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel. » (Deutéronome 18 v. 10-12).

Désormais synonyme d'« ésotérique ». « Occultisme » est parfois confondu avec « oculisme », mais ce mot n'existe pas en langue française, même si l'oculiste est un spécialiste des yeux – dont la discipline est appelée… « ophtalmologie ».

[Œdipien]

adj.

Personnage de la mythologie grecque, Œdipe fut abandonné à sa naissance, un oracle ayant prédit qu'il tuerait son père et épouserait sa mère. La prévision se réalisa : il tua son père par hasard, devint roi de Thèbes après avoir vaincu le Sphinx, puis épousa sa mère sans connaître leur lien de parenté. Sa légende inspira un drame à Sophocle : *Œdipe roi*. Freud donna son nom à une théorie, dite « complexe d'Œdipe », ou « conflit œdipien », selon laquelle chaque enfant, garçon ou fille, désire inconsciemment prendre la place du parent de même sexe pour être aimé du parent de sexe opposé. En psychanalyse, le stade œdipien est considéré comme fondamental pour la structuration de l'identité et du désir. Freud avait d'abord baptisé sa théorie « complexe nucléaire ». Quant à l'œdipe chez la fille, il est

appelé « complexe d'Électre ». Poursuivant les recherches de Freud, le psychologue Carl Gustav Jung donna ce nom à sa propre théorie, en référence à la fille du roi Agamemnon, qui vengea son père en assassinant sa mère, Clytemnestre. De nos jours, tous les rapports parents/enfants sont qualifiés d'œdipiens. Ils ont juste perdu leur caractère dramatique.

[Officiellement]

adv. Du latin* officialis *(« relatif à une charge »).

D'une manière officielle. À l'origine, est officiel ce qui est « proposé en vertu d'une autorité reconnue », qui émane du gouvernement ou d'une administration. Dans le langage courant, on use et abuse de la formule, comme de la plupart des adverbes. Et celui-ci est régulièrement confondu avec « publiquement ». Ex. puisé sur le très officiel Facebook : « Je suis officiellement une sous-merde en maths. » Ou encore, sur un forum féminin : « Je te l'annonce, je suis officiellement cocu. » Après tout, si les autorités peuvent légitimer un mariage et attribuer un diplôme, pourquoi n'auraient-elles pas le pouvoir de décerner un brevet de nullité ou un certificat d'adultère ?

[Oligarque]

n. m. Du grec* oligos *(« petit nombre ») et* arkhia *(« commander »).

Un oligarque est-il un roi du pétrole ? Pas vraiment, quoique… C'est un membre (ou un partisan) d'une oligarchie, dont la définition est la suivante : gouvernement politique dans lequel le pouvoir est aux mains d'un petit groupe d'individus. « Oligarque » désigne, par extension, « un groupe dominant dans un secteur de l'activité sociale » (*Le Robert*). Il y a donc une distinction entre un oligarque et un autocrate*. Le terme est couramment employé à propos de l'actuelle Russie. Ex. : « Rattrapé par la crise, un oligarque russe vend un somptueux domaine sur la Côte d'Azur. » (*Le Figaro*). L'Ukraine en compte aussi : « Cet oligarque au passé trouble a bâti le premier empire industriel du pays. Son clan truste les postes ministériels depuis que la "révolution orange" a fait long feu. » (*L'Expansion*). Comme les multimilliardaires aux commandes en Russie tiennent leur argent du pétrole (et du gaz),

on pense fréquemment, à tort, qu'un oligarque est un magnat de l'or noir, *oil* signifiant entre autres « pétrole » en anglais. C'est donc un faux ami.

[Onanisme]

n. m.

D'Onan, fils de Juda. Synonyme de « masturbation », ainsi définie par Émile Littré dans son dictionnaire : « Genre de libertinage solitaire, nuisible à la santé. » On sait, depuis l'époque de l'éminent lexicographe (1801-1881), que cette dernière assertion fut démentie par la médecine moderne. L'étymologie mérite d'être rappelée : du latin *manus* (« main ») et *stuprare* (« polluer »). D'où l'expression « pollution nocturne ». *Stuprare* a également donné « turbo », type de moteur connu pour son degré de pollution. Mais revenons à Onan. Comment un personnage biblique s'est-il retrouvé associé à une pratique condamnée par la religion ? Deuxième fils de Juda, il doit, selon la tradition (qui portera plus tard le nom de judaïque), prendre pour épouse la veuve de son frère aîné, Er. Onan refuse et déclare préférer « laisser sa semence se perdre en terre ». Il sera condamné à mort par Dieu. Dans l'Ancien Testament, qui relate cet épisode, il n'est fait aucune référence directe à la masturbation. Comme le souligne le *Dictionnaire historique de la langue française* : « L'épisode de la Bible fait allusion à ce qu'on appelle le coïtus interruptus. » Théosophes et théologiens ont longuement glosé sur la question. L'interruption du coït étant un moyen de contraception, il est, au même titre que la masturbation, interdit par l'Église. Auparavant dénommé « péché d'Onan », l'onanisme apparaît au XVIIIe siècle, dans des ouvrages savants traitant des maladies prétendument entraînées par cette pratique honteuse, parmi lesquelles… la surdité. Une légende en entraîne une autre.

[Opprobre]

n. m. Du latin* opprobrium*, de* probrum *(« action honteuse, digne de reproche »).

Qui humilie publiquement. Syn. : honte, déshonneur. Le terme a

d'abord désigné le blâme ou l'outrage dans la littérature. Ex. : « Pleurez le déshonneur de toute notre race/Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace. » (Corneille). On l'a ensuite employé pour indiquer un état de déchéance, d'abjection. Souvent confondu avec l'anathème*, l'opprobre se jette désormais comme ce dernier. Ex. : « Fillon jette l'*opprobre* sur MAM dans l'affaire du *Monde*. » (France 24). Ou encore cette déclaration du porte-parole du gouvernement, Luc Chatel, en 2009 : « Je suis toujours étonné lorsque l'on jette l'opprobre sur un homme politique ou un ministre en exercice. » Mais que peut signifier « jeter l'opprobre » ? Couvrir de honte ou humilier publiquement celui qui est digne de reproche, comme si l'on vidait sur sa tête une poubelle ?

[Opus]

n. m. Du latin* opus *(« œuvre »). Son pluriel a donné le mot « opéra ».

Terme de musique employé en Italie à partir du XVIe siècle pour faire référence à l'œuvre d'un compositeur. « Généralement suivi d'un numéro, le mot *opus* désigne, par ordre chronologique, les œuvres d'un même auteur », nous apprend le *Larousse de la musique*, avec cette précision historique : Mozart ne se conformait pas à cet usage, mais Beethoven numérotait soigneusement ses œuvres.

Le terme apparaît en langue française à la fin du XIXe siècle, mais Littré n'y fait pas référence (contrairement à « opuscule », « petit ouvrage de science ou de littérature »). Dans l'usage journalistique, un opus est devenu synonyme d'« ouvrage » et, par extension, de « livre », de « film » ou de « disque ». Ex. : « Le nouvel opus indigeste de Dany Boon. » (*Les Inrockuptibles*). La rédaction du magazine *Lire* a décidé de bannir ce tic d'écriture devenu un poncif*.

[Orfraie]

n. f.

Oiseau rapace piscivore de la famille des faucons, également appelé « aigle de mer », ou « pygargue ». Son nom est surtout connu à travers

l'expression « pousser des cris d'orfraie ». Apparue au XVIe siècle, elle désigne des cris stridents, assimilés à de l'indignation, de bruyantes protestations. Les étymologistes pensent que l'orfraie a été confondue avec l'effraie, chouette de nos campagnes – au nom autrefois orthographié « effraye » et dont les cris sont réputés « effrayants »… L'expression s'est transformée en « cris d'orfèvres ». Jeu de mots ou erreur involontaire ? Car à moins de se faire voler leur or, on ne voit pas pourquoi des orfèvres pousseraient des cris d'oiseau.

[Oripeau]

n. m. Du vieux français* oripel *(d'*orie*, « doré » et* pel*, « peau »).

Au Moyen Âge, le terme désignait une feuille de cuivre battu, polie pour imiter l'or. Puis l'oripeau est devenu une étoffe, brodée de fils imitant l'or ou l'argent. De fil en aiguille, si l'on peut dire, le nom est désormais synonyme, toujours employé au pluriel, de « vieux vêtements ». Par une opération alchimique du langage, ce qui symbolisait l'apparence de la fortune a été transmué en « haillons ».

[Orthodoxe]

adj. et n. Du latin* orthodoxus *(« qui a la vraie foi »), emprunté au grec* ortho *(« debout ») et* doxa *(« opinion »).

Le terme fut d'abord employé par opposition à « hérétique » pour désigner ce qui était conforme à la doctrine religieuse, « à la saine opinion ». Utilisé comme nom, désigne un disciple de la religion chrétienne orthodoxe (Église grecque, Église gréco-russe et chrétiens d'Orient). Par extension, l'adjectif fut utilisé, en littérature, pour qualifier les doctrines morales et classiques, mais Littré considère cet emploi comme « familier ». Au XVIIe siècle apparaît l'antonyme « hétérodoxe », désignant une croyance qui ne convient pas, puis par extension un anticonformisme. Le langage courant actuel retient surtout l'expression « peu orthodoxe », qui couvre de nombreux sens selon la manière dont on l'emploie : « peu conforme », « pas banal », voire « illégal ». Ex. : « une position peu orthodoxe », un « trafic pas très orthodoxe » et cet « imam peu orthodoxe » découvert dans un article du *Monde*, qui n'a pourtant rien de paradoxal d'un point de vue

strictement religieux.

[Osmose]

n. f. Du grec* ôsmos *(« impulsion »).

Terme de physique créé par un chimiste écossais au XIXe siècle : endosmose et exosmose considérées ensemble. L'endosmose est un « courant de dehors en dedans qui s'établit à travers une cloison membraneuse séparant deux liquides de densité différente » (Littré). Quant à l'exosmose, c'est un courant inverse (du dedans au dehors). Le langage courant, justement, utilise essentiellement la locution « en osmose » pour désigner une entente réciproque, voire plus si affinités. On l'emploie désormais dans le sens de « fusion » entre deux êtres. Ex. : « Je suis en osmose totale avec cette fille. » Le langage a parfois l'esprit mal placé, car dans la formule chimique originelle, telle que décrite par le *Dictionnaire historique de la langue française*, l'endosmose « désigne la pénétration d'un liquide par osmose à l'intérieur d'un espace fermé ». Il n'est question que de chimie.

[Ostracisme]

***n.m. Du grec* ostrakismos.**

Ce mot barbare désigne-t-il une détestation des huîtres ou un racisme à l'encontre des peuples austro-hongrois ? L'ostracisme est l'action d'expulser, de bannir, de tenir à l'écart ou d'exclure. On peut être frappé d'ostracisme. À l'origine, l'ostracisme était un bannissement de dix ans de la cité d'Athènes. L'ostracon désignait un tesson sur lequel les électeurs inscrivaient leur suffrage. À Syracuse, une coutume analogue était appelée « pétalisme », car la condamnation s'écrivait sur une feuille d'olivier. Mais l'histoire a retenu la méthode la moins poétique, et l'ostracisme a donné un verbe à la mode : « ostraciser ». Il figure depuis peu dans les dictionnaires de langue française et découle du participe passé « ostracisé », signifiant « exilé ». Dans les discours politiques, de plus en plus communément, on dénonce le fait d'ostraciser une catégorie de la population, une minorité ou une profession. Lu sur le forum du *Point* : « Il faudrait arrêter d'ostraciser la Roumanie, qui mérite bien mieux que la réputation désastreuse que

les Roms lui font subir. » Bannir un pays entier, ce n'est plus de l'ostracisme, mais un déplacement de population, pire : un exode.

[Outrecuidance]

n. f. De l'ancien français « outrecuider » (de* cuider, *« croire »).

Avoir une confiance en soi excessive, être présomptueux. Syn. : fatuité*. Dans un deuxième sens, désigne l'impertinence, l'arrogance, voire la désinvolture. L'outrecuidant est régulièrement pris pour un cuistre. Ce terme désignait naguère un valet de collège. Et par extension, selon la jolie formule de Littré, un « pédant encrassé ». On constate toute la variété d'une gamme dans l'outrecuidance : la cuistrerie, la vanité, le pédantisme* et la fatuité*. Seraient-ce les défauts les mieux partagés ?

[Ovni]

n. m. Acronyme d'« objet volant non identifié ».

Traduction littérale de l'anglo-saxon UFO (*unidentified flying object*). Né après la Seconde Guerre mondiale à la suite d'une vague d'observations mystérieuses, le terme « Ovni » devrait désigner exclusivement des phénomènes aériens ou aérospatiaux de nature inconnue, notamment les fameuses soucoupes volantes. En France, les autorités scientifiques préfèrent employer le sigle « PAN » (phénomènes aérospatiaux non identifiés), le mot « objet » pouvant prêter à confusion, la matérialité physique de ces apparitions n'ayant pas été démontrée.

L'étude des ovnis s'est appelée, un temps, l'ovniologie, ou encore le « soucoupisme ». On lui a préféré l'anglicisme « ufologie » (étude des UFO) et par extension, les spécialistes des ovnis se sont eux-mêmes désignés comme « ufologues ». Par un abus de langage, ovni est devenu synonyme d'« extraterrestre ». La tendance générale étant d'oublier le sens originel des mots, celui-ci – écrit dorénavant en minuscules – sert désormais à qualifier toute personne étrange, bizarre, atypique* ou hors norme. Exemple parmi d'autres, le chanteur Mika fut qualifié d'« ovni musical » : ce n'est pourtant pas un « objet », il ne vole pas et il est loin d'être inconnu.

[Oxymore]

n. m. du grec* oxumorôn*, d'*oxu *(« aigu ») et* môros *(« fou » ou « sot »).

Alliance de mots paradoxale. Terme de rhétorique. Le *Dictionnaire historique de la langue française* ne reconnaît que le terme « oxymoron », qui signifie exactement la même chose, mais semble plus conforme à l'étymologie. Pour le *Larousse*, il s'agit d'une « figure de style ». Molière montra l'exemple avec son « jeune vieillard » et Corneille en inventant dans *Le Cid* la désormais fameuse « obscure clarté qui tombe des étoiles ». Les grammairiens font la distinction entre l'oxymoron (ou oxymore) et le paradoxe, proposition à la fois vraie et fausse. L'oxymore est l'antonyme de « pléonasme », avec lequel il est souvent confondu. Un bon oxymore (ou oxymoron) doit comporter des mots contradictoires. Exemples parmi les plus communs : « nuit blanche » ; « femme-enfant » ; « douce violence », ou encore l'expression (toutefois ironique) « hâtez-vous lentement ». D'autres se discutent : « paradis terrestre », « industrie culturelle », « discrimination positive »… Certains hommes politiques sont passés maîtres dans l'art de l'oxymore. En 2006, le journaliste Jacques Drillon écrivait dans *Le Monde* : « En accolant "tranquille" à "force", on ne faisait qu'ajouter une épithète positive à un substantif positif. Banal. En accolant "tranquille" à "rupture", Sarkozy va plus loin. Il fait ce qu'en rhétorique on appelle un *oxymore*. » Le terme est devenu synonyme de « contradictoire » dans l'esprit de certains. On découvre ainsi, au fil de nos lectures, un « ministre oxymore », ou encore un « oxymore vivant ». L'abus d'oxymore nuit à l'oxymoron.

P

[Palinodie]

n. f. Du latin* palinodia *(« rétractation »).

Dans l'Antiquité, une palinodie désignait un poème en contradiction avec celui précédemment déclamé. Depuis le XIXe siècle, le terme – employé au pluriel et surtout appliqué au discours des hommes politiques – signifie « changement d'opinion ». En 1898, Octave Mirbeau signait une chronique dans *L'Aurore* intitulée « Palinodies » : « À aucune époque de mon existence, et même au plus de mes "palinodies", je ne variai jamais sur la conviction où je suis de la prodigieuse stupidité de M. Henri Rochefort, et de sa canaillerie plus prodigieuse encore. » Le terme signifie désormais, par extension : « inconstance », « volte-face », « retournement de veste ». Les palinodies de nos politiques, hommes ou femmes, font bien entendu la joie des commentateurs. On ne saurait mieux dire, à ce sujet, que ce cher Marcel Proust : « Leurs palinodies tiennent moins à un excès d'ambition qu'à un manque de mémoire. » On peut aussi conclure, avec Benjamin Constant : « Les hommes sont toujours sincères. Ils changent de sincérité, voilà tout. »

[Palliatif]

***adj et n. m. Du latin* palliativus.**

Terme médical désignant ce qui atténue les symptômes d'une maladie (sans agir sur sa cause). Employé, au figuré, dans le sens de « qui atténue un mal ». Syn. : expédient. Le palliatif n'est pas un simple placebo*. Car sa définition induit une nuance : il ne guérit pas, il soulage. Mais son étymologie induit en erreur. Le verbe « pallier » vient du bas latin *palliare*, qui signifie « couvrir d'un manteau », dont le synonyme est « cacher ». Quand on évoque des soins palliatifs, notamment à propos du cancer, on cherche donc à cacher l'inexprimable vérité.

[Panacée]

n. f. Du grec* panakos *(« remède »).

Dans l'Antiquité, Panakeia était la déesse de la guérison et son nom servait à désigner une plante imaginaire servant de remède à tous les maux, mais aussi une herbe servant à éloigner les serpents. La panacée est devenue un remède universel, dans tous les domaines. Ex. : « Le frein à l'endettement, une panacée universelle? » (*Swiss Info*, 25/04/2014). Mais la locution « panacée universelle », courament employée, est… un pléonasme.

[Pandémie]

n. f. Du grec* pan demos *(« tout le peuple »).

Au sens strict, littéral, il s'agit d'une épidémie massive, qui atteint la quasi-totalité d'une population. Le *Dictionnaire Larousse de la médecine* va plus loin : « Extension d'une maladie contagieuse à un continent entier ou même à toute la Terre. » Il n'est pourtant pas rare, dans les médias, d'entendre appeler « pandémie » toute apparition d'un nouveau virus. Ex. : « Grippe porcine : pour l'OMS, la pandémie est imminente. » (AFP) On se souvient de la trop fameuse « pandémie » de grippe A(H1N1), qui se solda, en France, par un seul décès. On serait tenté de conclure, sans vouloir ajouter au sensationnalisme : avec la phobie collective des pandémies, le terrorisme bactériologique a de l'avenir.

[Pandémonium]

n. m. De l'anglais* pandemonium*, créé à partir du grec* pan *(« tout ») et* daîmon *(« démon »).

Lieu imaginaire, apparu pour la première fois dans *Le Paradis perdu*, du poète Milton (XVIIe). C'est la capitale de Satan et de ses démons. Au sens figuré, le nom désigne le plus fréquemment un lieu de perdition, où règnent le chaos ou la cacophonie. Syn. : « pétaudière »*. Par extension, c'est devenu un synonyme de « désordre ». Le terme reste utilisé dans son sens d'origine dans la francophonie, essentiellement en Afrique : « Pour tout dire, le politique congolais est, en matière de violation des droits de ses concitoyens, le maître du pandémonium. » (*Le Potentiel*). Dans le monde anglo-saxon, le terme a fait florès dans les milieux culturels alternatifs, plus ou moins versés

dans… le satanisme.

[Panégyrique]

n. m. Du latin* panegyricus *(« éloge public »).

Dans l'Antiquité, il s'agissait d'un discours laudateur, fait en public et prononcé en Grèce lors d'une fête nationale. À partir du XIXe siècle, on introduit une nuance péjorative dans son emploi, pour qualifier par exemple l'emphase d'un discours de louanges. Le discours de réception de Simone Veil à l'Académie française, prononcé par Jean d'Ormesson, fut, selon le Forum catholique, « une merveille de panégyrique ». Dans le langage courant, « panégyrique » est désormais synonyme d'« apologie »* et on ne fait plus trop la distinction avec l'adjectif « dithyrambique »*. On utilise parfois l'expression « éloge panégyrique », qui a tout l'air d'un pléonasme*. Dans le genre pléonastique, on apprend aussi, sur un site Internet dévolu aux devoirs de philosophie, qu'une « biographie bien faite » évite « le panégyrique dithyrambique ». Cela n'encourage pas à faire le panégyrique de l'Internet.

[Paradigme]

n. m. Du grec* paradeigma *(« modèle »).

Synonyme de « Exemple parfait ». Egalement terme de grammaire pour définir un modèle de déclinaison. Ex. : « Cette désinence nous assure que le subjonctif aoriste sigmatique et le futur sigmatique n'étaient à l'origine qu'un seul et même paradigme et un même temps un présent sigmatique dégradé en éventuel. » (Laurent Dubois, *Inscriptions grecques dialectales d'Olbia du Pont*).

Notamment utilisé en sciences sociales, en linguistique, en économie et en philosophie, le mot a d'autres significations, toutes plus absconses ou prétentieuses : « représentation du monde », « modèle cohérent de pensée », « ensemble d'expériences et de valeurs qui influencent la perception de la réalité », « structuration des conceptions admises »… Certains l'emploient dans le sens de « nouvelle idéologie culturelle » ou même, car on n'arrête pas le progrès, pour évoquer une programmation informatique « formulée

selon le langage utilisé ».

Un mot savant à la mode, utilisé à toutes les sauces comme le prouve la parution en 2014 d'un essai intitulé *Le Paradigme de l'art contemporain*. Le jargon politique et médiatique n'y échappe pas. Ségolène Royal s'en empare dans un entretien télévisé sur LCP : « Une crise, ça fait peur, bien sûr, parce que les paradigmes changent... »

Comme le souligne Didier Pourquery dans *Le Monde* : « Dans le langage courant, un paradigme n'est cité que si l'on veut en sortir. D'ailleurs, on le traite souvent de "vieux paradigme" comme pour mieux souligner qu'il faut vraiment le jeter. Qui, en effet, voudrait garder un vieux paradigme usé par les ans, branlant ? Non, changeons de paradigme, et vite. » Mais une fois n'est pas coutume, nous trouvons la meilleure définition du terme sur… Wikipedia. « Dans ce contexte, "paradigme" peut être considéré comme un *buzzword*, c'est-à-dire un mot prestigieux visant à intimider l'interlocuteur. Ainsi, dans *Dilbert*, le mot est employé dans une réunion pour décrire un projet, et on constate que personne n'a la moindre idée de ce que signifie ce mot, en particulier celui qui l'emploie. »

[Parangon]

n. m. De l'italien* paragone *(« pierre de touche »).

Emprunté du grec *akhonê*, qui signifie « pierre à aiguiser », le mot a longtemps été employé dans un sens technique. À partir du XVe siècle, il est devenu synonyme de « modèle », voire d'« archétype ». Ex. : « Épicure, un parangon de la philosophie alternative. » (Michel Onfray). D'où l'expression, rare occasion d'employer ce terme désuet : « un parangon de vertu », ensuite déclinée : parangon de justice, parangon de sagesse, parangon d'humanisme, etc. Influencé par la littérature, qui emploie le plus souvent le terme de manière ironique, le langage courant a tendance à l'utiliser dans un but de moquerie. Ex. : « Raillant son concurrent, ironisant notamment sur le "parangon de morale" qui a pourtant "aux trousses un certain nombre de magistrats", Le Pen a promis "une surprise". » (*Libération*). Mais, en général, le terme est perçu comme un qualificatif extrême, un but inatteignable, probablement à cause de son association inconsciente avec la « vertu ».

D'ailleurs, en bijouterie, un parangon désigne une perle ou une pierre précieuse remarquable par sa beauté, sa perfection. Pour l'homme moderne, qui connaît son imperfection et son manque de sagesse, devenir un parangon est synonyme d'impossible. Comme si, à force d'ériger en modèles des hommes de petite vertu, la société avait botté en touche la pierre des origines.

[Paranoïaque]

adj. et n. Du grec* paranoia *(« folie »).

Terme médical apparu à la fin du XIXe siècle. Au sens strict, la paranoïa est un « trouble du jugement ». Dans le langage courant, le terme est devenu synonyme de « méfiant ». On a souvent tendance à penser que le nom désigne exclusivement une personne atteinte d'un « délire de persécution ». Ex. : « Carl Lang a totalement réfuté les déclarations de Mme Le Pen, voyant là un "délire paranoïaque", "qui correspond assez clairement à sa psychologie lorsqu'elle est en situation d'inquiétude ou de difficulté". » (*L'Express*).

Pour le *Larousse de la médecine*, ce délire d'interprétation est la forme la plus connue parmi de multiples psychoses paranoïaques, parmi lesquelles on trouve le « délire de revendication », la « paranoïa sensitive », entre autres. Le paranoïaque est souvent confondu avec le mégalomane. Mais cet amalgame n'est pas si fautif : la « surestimation de soi » est l'une des caractéristiques du parano. Pour la plupart des psychiatres, nous sommes tous un peu paranoïaques. De là à déduire que les paranos voient des paranos partout…

[Paranormal]

adj. et n. Du grec* para *(« à côté de ») et de « normal ».

Qui n'est pas explicable par la normale. Tout ce qui échappe à la logique, au rationnel et à la science officielle. L'adjectif, apparu vers 1920, couvrait d'abord les phénomènes tels que l'exorcisme, la magie, les fantômes, la métempsycose, la parapsychologie, la prémonition, la télépathie et la télékinésie. L'adjectif est souvent confondu avec « surnaturel », qui implique une dimension mystique. Désormais employé comme nom, le paranormal, dont certains souhaiteraient faire

une science, est devenu un fourre-tout bien pratique dans lequel on retrouve, en vrac : les esprits frappeurs et autres poltergeists, les disparitions inexpliquées avec « temps manquant », la NDE (*near death experience*, ou expérience de mort imminente), les ovnis*, etc. Le paranormal est la caverne d'Ali Baba de toutes les angoisses humaines.

[Pataphysique]

n. f.

Terme inventé par Alfred Jarry dans un ouvrage fameux paru en 1911 : *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien.* Il définit la 'pataphysique ainsi : « Science des solutions imaginaires. » En créant le personnage de Faustroll (et de son singe Bosse-de-Nage), Jarry élevait la blague de potache au rang d'œuvre d'art. Depuis, la 'pataphysique (et son apostrophe préliminaire) a son très officiel collège, avec ses dignitaires (la plupart écrivains) : « régent », « satrapes », « auditeurs »… Les pataphysiciens poussent l'absurde dans ses derniers retranchements et aiment à laisser croire que leur discipline est une science officiellement reconnue. Ils s'amusent à voir les béotiens* la confondre avec la très sérieuse métaphysique*.

[Pathétique]

adj. et n. Du grec* pathêtikos *(« avec passion »), de* pathos *(« malheur, passion »).

Qui touche l'âme et l'émeut (Littré). En musique, le terme désigne un genre qui tend à peindre les grandes passions. Par la suite, il est devenu synonyme de « dramatique » puis, par extension, de « mélodramatique ». L'adjectif a perdu toute notion d'émotion et signifie « lamentable » dans le langage actuel des adolescents. Ex. : « L'émission "Qui veut épouser mon fils" ? C'est pathétique ! » (RMC). Il y a peu, nous étions encore dans une époque épique*, désormais nous vivons une époque pathétique.

[Pathologique]

adj. Du grec* pathologikos *(« qui traite des passions, des

maladies »).

Qui appartient à la pathologie. En médecine, un signe pathologique dénote une lésion. Par extension, une pathologie est une maladie. Dans le langage courant, l'adjectif signifie désormais « maladif » : « Je suis une accro du shopping, c'est pathologique. » (aufeminin.com). Ou encore : « Ségo fait éclater non seulement sa vacuité politique et sa mégalo pathologique […]. » (Forum du *Point*). La contamination du langage est propre à l'homme.

[Pavaner (se)]

***v. De l'italien* pavana *(de* pava*, dialecte de Padova, « Padoue »), puis de l'espagnol* pavana.**

La pavane, dont l'étymologie fut souvent discutée, était une danse de cour, originaire d'Espagne, très appréciée au XVIe siècle. On donna son nom à sa musique d'accompagnement, popularisée plus tard par *La Pavane pour une infante défunte* de Ravel. Le nom a donné l'expression « se pavaner », qui signifie « marcher avec ostentation, avec orgueil ». On croit le plus souvent, à tort, comme nous l'apprend Alain Rey, que l'expression tient son nom du mot « paon » (du latin *pavo*). « Mais le latin *pavo* aurait donné *pavone.* » (Littré). « Se pavaner » ne signifie donc pas « faire la roue », même si cette fausse interprétation nous fait dire que le paon se pavane. En somme, à cause d'une petite erreur d'étymologie, l'orgueilleuse danse de cour s'achève dans la basse-cour.

[Pédantesque]

***adj. De l'italien* pedantesco.**

Qui tient du pédant. Littré donne cette première définition de l'adjectif « pédant » : « Celui qui enseigne les enfants. » Il précise que c'est un terme de mépris. À l'origine, le mot italien *pedante* signifiait « maître d'école ». Certains lexicologues y ont vu la racine du mot « pédagogue », le pédagogue étant un piéton (*pedante*) qui accompagne ses élèves. Il y avait de la moquerie dans cet emploi populaire du mot. Par extension, le terme « pédant » en est venu à désigner celui qui fait étalage de son savoir. Synonyme féminin : un

« bas-bleu », mot de vieux français bien connu des cruciverbistes et désignant une femme pédante, à prétentions littéraires. Souvent confondu avec « arrogant ».

Au XVIe siècle apparaissait le verbe « pédanter », qui signifiait encore, au XIXe, « faire ridiculement le métier de régent dans les collèges ». Puis l'adjectif « pédantesque » enfonçait le clou : « Une dégoisade de maximes niaisement pédantesques. » (Baudelaire). Les synonymes de ce « pédantesque » renouent avec l'étymologie du mot : « doctoral », « magistral » et… « pédagogue ». Mais les temps ont changé. De nos jours, ce ne sont plus les maîtres et professeurs qui se font ainsi qualifier mais paradoxalement le contraire : dans les couloirs des lycées, « pédantesque » désigne un bon élève. Définition donnée par le site féminin Holala **:** « La pédante est finalement celle que tu détestes d'emblée, à qui tu ne souhaiterais pas ressembler. C'est ta collègue de bureau qui te corrige sans cesse, […] cette autre qui aime utiliser des mots compliqués, tels que "outrecuidance", "pontifiant", "cuistre", "barbacole", juste pour te montrer qu'elle a un vocabulaire différent du tien. » L'élève aurait-il dépassé le maître ?

[Pédéraste]

n. m. Du grec* paiderastês*, de* paidos *(« enfant, jeune garçon ») et* erastês *(« amant »).

Littéralement : « qui aime les jeunes garçons ». Il est donc erroné de qualifier un homosexuel de pédéraste si celui n'est pas porté sur les adolescents. Comme le rappelle le *Dictionnaire historique de la langue française* à propos du mot « pédéraste » : « C'est avec cette acception fautive qu'il est abrégé en pédé. » Comme quoi, certains utilisent des termes comme insultes sans connaître leur sens.

[Pénibilité]

n. f.

Propriété de ce qui est pénible. Terme popularisé au moment de la réforme des retraites. « Ceux qui ont eu un métier pénible vivent six à sept ans de moins que les autres et ont le droit de profiter de leur

retraite. » (Ségolène Royal). Lu sur politique.net : « Tout le monde conviendra qu'il faut tenir compte de la pénibilité du travail pour décider de l'âge du départ à la retraite. Mais personne n'arrivera à s'entendre sur la définition même de pénibilité. Qu'est-ce qu'un travail pénible ? » Toute la question est là. Réponse sur le site Travail santé : « C'est une notion complexe, car elle dépend de chaque individu. Soumises aux mêmes conditions, deux personnes ne réagiront pas identiquement. Son évaluation est délicate, car si ses conséquences peuvent être immédiates, avec le déclenchement d'une maladie en lien avec la profession ou à la suite d'un accident du travail, elles peuvent également être différées, avec la manifestation d'une pathologie plusieurs années après avoir exercé une profession. » Le débat sur cette question épineuse est devenu pénible.

[Percuter]

v. Du latin* percutere *(« frapper »). Heurter, donner un coup.

La percussion est un terme de mécanique, de médecine, de musique et de charpenterie. Il existe aussi des armes à percussion. Malgré cela, « percuter » est désormais synonyme de « comprendre ». Phrase récurrente : « Tu percutes ? » Comme il est question d'ondes, de décharges électriques, on emploie également le verbe « capter » : « Il n'a rien capté à ce que je lui ai raconté. » Voilà l'emploi typique d'un langage jargonnant*. Est-il dû, inconsciemment, à l'assimilation de locutions figurées telles que « réponse percutante » ? Faut-il y voir l'influence du cinéma ? Les dialogues acérés aux répliques cinglantes nous l'ont appris : il faut faire mouche, il ne faut pas manquer son coup.

[Péremption]

n. f. Du latin* peremptio, *de* perimere *(« détruire »).

Le verbe « périmer » « se dit d'une instance qui vient à périr faute d'avoir été poursuivie dans le délai fixé » (Littré). La péremption est un terme de jurisprudence. Selon le Code civil, c'est une « prescription qui annule une procédure civile, par suite de discontinuation de poursuites après un délai fixé ». Syn. : « échéance ». Mais le terme

nous est surtout connu pour des raisons alimentaires (au sens propre) : la « date de péremption » indique, comme chacun le sait, le moment auquel un aliment doit être jeté sous peine d'intoxication. Dans ce cas précis, l'étymologie est respectée : la péremption implique la destruction. Malgré cela, l'homonymie et la phonétique nous jouent des tours, et on confond parfois la péremption avec le « délai de prescription » (autre terme juridique) ou le « droit de préemption », qui permet par exemple à l'État de racheter une œuvre artistique pour éviter qu'elle échappe au patrimoine national. On trouve ainsi, exemple parmi d'autres, la question suivante sur le forum du site aufeminin.com : « Date de préemption sur la boîte du test de grossesse ? »

[Péripatéticienne]

***adj. et n. Du latin* peripateticus.**

Le terme n'a rien à voir, bien sûr, avec les puéricultrices ni les esthéticiennes. À l'origine, il ne désignait pas non plus – contrairement à ce que laisse croire l'usage courant – une prostituée. Car un « péripatéticien » est un élève qui suit la philosophie d'Aristote. Comment en arrive-t-on à un tel écart dans l'usage des mots ? En marchant, tout simplement. En grec, *peripatetikos* signifie « qui aime se promener en discutant ». Aristote, justement, aimait enseigner en marchant. Alain Rey – qui trouve cependant « plaisant » le sens du mot « péripatéticienne » passé dans l'usage familier – le confirme : le terme « péripatétique » fut « repris par la langue philosophique pour qualifier celui qui suit la doctrine d'Aristote ». Il cite d'ailleurs Baudelaire, pour qui une prostituée est une « promeneuse d'amour ».

[Pernicieux]

adj. Du latin* perniciosus *(« funeste »).

L'étymologie du mot ressemble à un cortège mortuaire : *pernicies* (« ruine »), de *necis* (« mort violente »), du grec *nekros* (« mort, cadavre »). Ce fut d'abord un terme médical, signifiant « malin », puis « dangereux ». Il fut longtemps question de « fièvre pernicieuse »,

manière pudique de dire : « qui cause du mal ». Depuis le Moyen Âge, l'adjectif a perdu de son pouvoir mortel et se traduit désormais par le très édulcoré « vicieux ». Ex. : « Un processus de privatisation pernicieux. » (*Libération*). Le terme peut même revêtir une dimension moins péjorative : « L'habitude de réfléchir profondément est, je suis obligé de le dire, la plus pernicieuse de toutes les habitudes prises par l'homme civilisé. » (Joseph Conrad) Les mots peuvent tuer, mais ils peuvent aussi nous sauver.

[Perversion]

n. f. Du latin* pervertere *(« pervertir »).

Changement de bien en mal. Puis « trouble, dérangement ». Le pervers (de *perversus*, qui vient de *per, «* de travers », et *versus*, « tourné ») est celui dont l'âme est tournée vers le mal… La perversion est souvent confondue avec la perversité. Cette première est une déviation des tendances instinctives. Parmi les perversions reconnues par la médecine : les perversions sexuelles (les plus répandues), l'anorexie et la boulimie, la dipsomanie (soif sans fin), la toxicomanie et l'alcoolisme (entre autres). La perversion peut donc être considérée comme une pathologie. La perversité, elle, s'inspire du désir gratuit de nuire. Les pervers présentent des troubles graves du caractère. « Ils ne connaissent ni l'angoisse ni la culpabilité, leur lucidité est intacte et leur intelligence normale. » (*Larousse de la médecine*). Il faut donc craindre les pervers, coupables de perversité, et plaindre les personnes sujettes à la perversion.

[Pétaudière]

n. f.

Le terme viendrait de la cour du roi Pétaud (ou Petault), chef de la corporation des mendiants au Moyen Âge et personnage de Rabelais. Pour Alain Rey, « pétaudière » est « issu (1694) de la locution proverbiale *c'est la Cour du roy Petauld, où chascun est maître* (1594) ». Et selon lui, Petault (ou Pétaud) est soit le « roi péteur », soit le « petit roi ». Le mot semble prisé des hommes politiques. Pour Laurent Fabius, la présidence de Nicolas Sarkozy était « une

pétaudière dans tous les domaines » (*Le Figaro* du 16/9/10). Mais qu'est-ce qu'une pétaudière ? Une taupinière de pétomanes ? Selon Littré, il s'agit d'une « assemblée confuse, où chacun fait le maître ». Un lieu de désordre, d'anarchie. Le meilleur synonyme de la pétaudière serait… la chienlit, pour reprendre une expression prisée du général de Gaulle. Pour la petite histoire, Chienlit était un personnage de carnaval au XVIIIe siècle. Son nom, féminisé, désigna une mascarade puis, plus tard, une pagaille... Donc une pétaudière.

[Pétulant]

adj. Du latin* petulantem*, de* petere *(« aller, attaquer »).

Qui a de la pétulance. « La pétulance est une vivacité impétueuse ; la turbulence, une vivacité désordonnée. » (Littré). La pétulance, bien sûr, ne doit pas être confondue avec la flatulence. À l'origine, elle désignait une personne ou un animal prêts à attaquer. « Pétulant » est un adjectif utilisé par les ornithologues pour décrire le comportement de certains oiseaux. Il est désormais employé, dans le langage courant, comme synonyme d'« énergique », de « dynamique », et le plus souvent à la place d'« exubérant ». Ex. : « La pétulante ministre de la Santé a donné le top départ de la campagne de vaccination. » (Bakchich info). Signalons que le verbe « pétuler » ne figure pas dans les dictionnaires – bien que Louis-Ferdinand Céline l'ait employé, conjugué à l'imparfait, dans *Voyage au bout de la nuit*.

[Phénoménologie]

n. f. Du grec* phainomenon *(« phénomène ») et* logos *(« discours »).

Terme de philosophie, sur le sens duquel les philosophes eux-mêmes n'ont pas toujours été d'accord, puisqu'il définit un concept intellectuel pouvant varier selon les doctrines, qu'elles soient transcendantale*, herméneutique (interprétation des phénomènes du discours en tant que signes) ou existentialiste*. Littré lui-même n'est pas très clair : « Traité sur ce qui peut frapper nos sens. Dans la philosophie de Hegel, la science des idées qui viennent par la perception sensible. » Selon l'encyclopédie *Universalis*, l'expression « fut forgée par Johann Heinrich Lambert (1728-1777) pour désigner la

doctrine de l’apparaître, pour autant qu’elle se distingue de l’être même. En s’adossant au travail de Kant, Hegel fut le premier philosophe à envisager la possibilité d’une phénoménologie qui aurait pour tâche d’étudier systématiquement les figures phénoménales de la conscience. » Le mot avait tous les attributs* pour finir par désigner l’étude de toutes sortes de phénomènes, car on n’en retient le plus souvent que la racine. On évoque désormais une « phénoménologie spirite », ou encore une « phénoménologie des hypothèses paranormales », comme s’il s’agissait d’une science occulte au même titre que la démonologie. Ou encore on évacue toute discussion trop philosophique en s’écriant : « C’est de la phénoménologie ! »

[Picaresque]

adj. De l’espagnol* picaro *(« canaille »).

Se dit des pièces de théâtre, des romans, dont le principal personnage est un picaro. Ne pas confondre avec le picador, qui est un cavalier chargé d’aiguillonner le taureau dans une corrida. Personnage propre à la littérature hispanique, le picaro est ainsi défini par Littré : « Un coquin. » Le terme est le plus souvent traduit par « vaurien », mais signifie également « astucieux », « espiègle ». Car le picaro est un misérable, un vagabond, plein de ressources. Le premier roman picaresque est *La Vie de Lazarillo de Tormes,* ouvrage anonyme du XVIe siècle considéré comme précurseur du roman moderne.

L’adjectif n’a évidemment rien à voir avec la Picardie – encore moins avec des produits surgelés. Appliqué à un récit, il est souvent entendu dans le sens de « burlesque », « plein de vie », « amusant », « haut en couleur » ou « imagé ». Sans doute à cause de l’influence de *Tintin et les Picaros*. L’album d’Hergé ne se passait pourtant pas en Espagne, mais dans une république bananière imaginaire d’Amérique latine. Cela dit, ses Picaros sont de fieffés coquins.

[Picrocholines]

adj. De* Picrochole*, personnage de Rabelais.

En grec, l’adjectif *pichrocole* signifie « amer ». Dans le roman *Gargantua*, Picrochole (voisin de Grandgousier, père de Gargantua)

est toujours prêt à guerroyer et sans cesse occupé à des projets de conquêtes. Quand ses gens se disputent avec ceux de Grandgousier pour des fougasses (petits pains), cette querelle futile lui sert de prétexte pour déclencher « les guerres picrocholines ». En politique moderne, il n'est plus question de guerres mais de « querelles picrocholines ». Ex. : « Au PS, les "royalistes" multiplient les querelles picrocholines. » (*Le Figaro*). Ou encore : « Beaucoup d'anciens ont fui, dégoûtés par l'immobilisme mollasson et satisfait, écœurés par les querelles picrocholines et les détestations dantesques de dirigeants absorbés par la "*foire des ego*"… » (*Marianne*). Convoquer Rabelais et Dante dans une même phrase, voici faire preuve d'une belle érudition.

Mais pour qui n'aurait pas autant de lettres, ces querelles correspondent à des guerres de clocher : « C'est l'une de ces querelles picrocholines dont les communes de France ont le secret… » (*L'Express*). « Picrochole » est peu à peu devenu synonyme de « Clochemerle ». Gabriel Chevallier, auteur oublié du roman satirique éponyme*, se doutait-il qu'il rivaliserait un jour avec le grand Rabelais ?

[Pignouf]

n. m.

Mot populaire apparu au XIXe siècle et attribué à Jules Vallès. Pour Alain Rey, le nom serait « probablement dérivé du verbe *pigner* », voisin de « piailler » et de « piauler ». Cet équivalent de geindre « évoque l'individu qui gémit pour ne pas payer sa part ». D'où la signification d'une « avarice grossière » pour le *Dictionnaire du français non conventionnel*. D'autres apparentent « pignouf » au provençal *pignard* (de « postérieur » ou « marmite »). Dans l'argot des cordonniers, il désignait un apprenti. En Suisse et en Belgique, un pignouf est un sot, un lourdaud. On l'emploie en principe pour qualifier une personne grossière, un goujat, un malotru, mais il signifie également « mesquin » (selon Larousse), parfois « radin » mais le plus souvent « idiot » : « un vrai pignouf », « espèce de pignouf ! ». Flaubert s'en délectait dans sa correspondance pour dénoncer les

rustres et faux érudits. Hergé l'accole dans une même bulle à « égoïste » et « moule à gaufres ». Pour les dictionnaires d'argot, le terme recouvre encore bien d'autres sens : « canaille », « minable », « péquenaud », « ingrat »… Dans notre langage familier contemporain, moins expressif, le tristement célèbre « pov' con » et le si banal « beauf » ont peu à peu supplanté le plaisant « pignouf ».

[Pilori]

n. m. Du latin* pilorium, *de* pila *(« pilier »).

À l'époque médiévale, le pilori était une plate-forme composée de piliers, à laquelle on attachait un condamné pour l'humilier publiquement et donner l'exemple. D'où l'expression « condamné au pilori », qui prend le même sens que « vouer aux gémonies » (les gémonies étaient, dans la Rome antique, le lieu où l'on exposait les suppliciés). Ne pas confondre avec le pilon (machine à pilonner), où terminent les livres invendus… Certains piloris étaient composés d'une roue, mais la plupart étaient en fait des carcans, d'où ressortaient la tête et les mains. À Paris, la place du Pilori était située dans le quartier des Halles. Victor Hugo y fait référence dans *Notre-Dame de Paris*. La coutume d'exposer les délinquants à la risée de la foule fut abolie en France en 1832. Le langage actuel utilise essentiellement la locution imagée « clouer au pilori », à savoir condamner (ou accuser) quelqu'un en public. Ex. : « Il ne faut ni la clouer au pilori ni en faire une solution miracle. » (*Le Parisien*). L'expression est toutefois abusive, puisque dans la pratique médiévale, les condamnés n'étaient pas fixés au pilori par des clous, contrairement au Christ sur sa Croix.

[Pittoresque]

adj. De l'italien* pittoresco, *de* pittore *(« peintre »).

« Qui a rapport à la peinture, ajoute à l'idée de couleur celle d'image, de relief, d'originalité. » (*Dictionnaire Larousse des synonymes*). Par analogie, l'adjectif a désigné un lieu ou une physionomie dignes d'être représentés en peinture. Ou encore « ce qui résulte, en peinture, de l'opposition des lignes et du contraste brusque de la lumière et des

ombres » (Littré). Il se dit dans un sens analogue des œuvres littéraires : « un style pittoresque ».

En patois lorrain, *pitto* sert à désigner une jolie fille. Depuis la vogue des « voyages pittoresques » au XIXe siècle, le terme est devenu une valeur touristique. Un « village pittoresque » a plus de chances d'attirer les visiteurs. Les guides touristiques usent et abusent de la formule, devenue un poncif*. Effet pervers mis en avant par le *Dictionnaire historique de la langue française* : associé au folklorisme, le terme a pris une valeur péjorative, proche du mot « peccadille », notamment quand il qualifie un objet. On l'emploie aussi, indûment, dans le sens de « curiosité » ou d'« étrangeté ». Ex. : « Je refuse le pittoresque de la folie et je refuse en tout cas de m'extasier devant la parole des fous. » (*Libération*). Cela dit, la folie a elle aussi servi de sujet aux peintres.

[Placebo]

n. m. Du latin (« je plairai »).

Terme de médecine désignant une substance sans vertu thérapeutique reconnue mais censée améliorer les symptômes par suggestion psychologique. Pour la médecine traditionnelle, l'homéopathie, par exemple, est considérée comme un placebo. Quand le placebo agit positivement, on parle d'un « effet placebo ». S'il est nuisible, on appelle cela « effet nocebo ». Dans le langage populaire, le terme « placebo » est souvent employé avec le sens de « remède de bonne femme » (expression mal employée, puisqu'elle vient du latin *bona fama,* qui signifie « bonne renommée ») et prend le plus souvent une valeur péjorative pour signifier « traitement inefficace ». On croit parfois, par association d'idées avec « plastique », qu'un placebo est un simple pansement, de type sparadrap, appliqué sur un petit bobo afin de calmer un enfant. De nos jours, pour les adolescents, Placebo désigne surtout un groupe de rock.

[Platonique]

adj. Du latin* platonicus *(« de Platon »).

Se dit d'un amour idéalisé sans relations charnelles. L'amour

platonique est une conception (si l'on peut dire, car la conception – si elle n'est pas immaculée – implique une relation charnelle) des rapports (*bis repetita*) amoureux, héritée de la Renaissance. Ce serait donc un produit de l'amour courtois. Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire qualifie l'amour platonique d'hypocrisie, servant à justifier l'impossibilité d'une relation sexuelle.

L'emploi du nom de Platon pour qualifier un amour non charnel semble erroné, car, dans *Le Banquet*, le philosophe fait l'éloge de la sexualité, considérée comme une connaissance susceptible de conduire à la sagesse. Selon Platon, notre nature est de « commercer » avec l'être aimé, de nous fondre en lui pour retrouver l'unité originelle. Dans le même texte, en revanche, il rapporte le récit d'Alcibiade, déçu que Socrate ait refusé ses avances… Il s'agirait donc d'une confusion. Si c'est bien le cas, le terme « amour socratique » serait plus approprié et s'appliquerait, en l'occurrence, aux relations homosexuelles – très en vogue dans l'Antiquité grecque.

L'adjectif « platonique » est souvent confondu avec « platonicien » (relatif à la philosophie de Platon) et avec « platonisme » (philosophie de Platon). Il est perçu, à tort, comme synonyme d'« abstinence », de « continence » ou d'« ascèse », mais le plus souvent de « pureté ». Quant à l'« amitié platonique », il s'agit d'un pléonasme. En revanche, une idylle, si elle en reste au stade d'amourette, de flirt, peut être qualifiée de « platonique ».

Lu dans un magazine de télévision très populaire, à propos d'une série : « Ce deuxième volet s'annonce tout aussi platonique. » La journaliste a-t-elle voulu écrire « tonique » ou « peu croustillant » ?

[Plébiscite]

n. m. Du latin* plebiscitum, *de* plebs *(« plèbe ») et* scitum *(« décret »).

Plébisciter signifiant « élire », le plébiscite, initialement, désigne un scrutin par lequel les citoyens manifestent (ou non) leur confiance à l'élu. Dans la Rome antique, il s'agissait d'une loi votée par l'Assemblée de la plèbe. Le plébiscite fut employé dans la première

République française, puis devint une sorte de référendum. Le terme, galvaudé par la presse, est aujourd'hui employé pour désigner une réussite commerciale ou un succès critique : « *Les Petits Mouchoirs*, un film plébiscité dans les médias, mais qui se révélerait totalement indigeste. » (*Marianne*).

[Pléonasme]

n. m. Du grec* pleonasmos *(« surabondance »).

Excès de mots, redondance dans le discours. Terme de grammaire désignant un mot « qui ajoute une répétition à ce qui a déjà été annoncé » (Alain Rey). Quant à l'adjectif « pléonastique », il a remplacé « pléonasmique ». Souvent confondu avec l'euphémisme*, le sophisme, la tautologie mais aussi l'oxymore*, qui désigne pourtant son contraire. Le pléonasme est attesté depuis l'Antiquité. En littérature, il s'agit le plus souvent d'un effet de style. Ex. : « les dieux immortels » (Homère). On l'emploie aussi dans un but comique (« l'eau, ça mouille »), moqueur (« petit nain » ou « vieillard cacochyme »*) ou de manière ironique (« beau mannequin »). Mais la plupart du temps, le pléonasme est inconscient. Dans ce cas, c'est un « pléonasme fautif » selon *Le Robert* : une « girafe au long cou » ; « trépigner debout » ; le « cadavre d'une charogne » ; la « junte militaire » ; des « cousins de la famille » ; les « voisins d'à côté », etc. À l'époque où fut votée la loi dite « Marthe Richard », un plaisantin s'écria : « Fermer les maisons closes, c'est pire qu'une faute, c'est un pléonasme. »

Il y a aussi de l'humour involontaire dans certains pléonasmes. Ex. : « J'ai un abcès, c'est gonflant. » Le pléonasme est contagieux. Il est tellement présent dans notre quotidien qu'il est difficile de résister au plaisir de citer quelques exemples relevés dans les médias : « De violentes émeutes » (TF1) ; « la naissance de deux jumeaux » (PPDA) ; « le capitalisme financier » (Michel Charasse) ; « C'est un gros ogre » (Claude Chabrol à propos de Gérard Depardieu).

Certains pléonasmes sont passés dans le langage courant : la « pilule à avaler » et le « tri sélectif ». Et parmi les verbes : « programmer (ou réserver) à l'avance » ; « réfléchir dans sa tête » (il est vrai que certains

le font avec leurs pieds), ou encore « toucher avec son doigt ». Mais si l'on en croit les parents s'adressant à leurs enfants, il est possible de toucher avec ses yeux ! Le pléonasme – comme l'oxymore – s'apprend au plus jeune âge.

[Pléthorique]

adj. Du grec* plêthôrikos *(« plénitude »).

À l'origine terme de médecine signifiant « qui a trop de sang, d'humeur ». Une pléthore est une surabondance de sang. Le pionnier de la médecine moderne, Ambroise Paré, évoque « une infinité de maladies pléthoriques qui viennent d'abondance de sang ». En dehors de la médecine, on utilise l'adjectif pour désigner un tempérament sanguin ou un repas trop copieux : « Un trip aussi pléthorique ne facilite pas la besogne de Morphée. » (Gérard Oberlé). Dans le langage figuré, le terme s'est vidé de son sang. Il signifie uniquement « rempli », « surchargé », quel que soit le contenu. « Le secrétaire général de l'UMP, Jean-François Copé, a présenté mercredi – en l'assumant pleinement – une "armée *pléthorique* de 250 cadres nationaux". » (AFP). Si les cadres de cette armée apportent du sang neuf, l'emploi de l'adjectif n'est pas fautif. On utilise le plus souvent l'expression « offre pléthorique », mais elle désigne rarement un arrivage de boudin noir au rayon charcuterie.

[Polémiquer]

v. Du grec* polemikos *(« relatif à la guerre » ou « belliqueux », de* polemos, *« choc »).

Verbe récent, puisque le *Littré* ne connaît que « polémiser », ainsi défini dans un supplément : « Faire de la polémique, être polémiste. » Comme nous l'apprend le *Dictionnaire historique de la langue française*, à l'origine l'adjectif « polémique » désignait exclusivement un guerrier. À Athènes, le polémarque avait en charge les affaires militaires. Le terme qualifia plus tardivement une violence verbale, un débat. Au XIXe siècle, une polémique « appartient à la dispute par écrit ». Il n'est alors question que d'écrits polémiques, d'écrivains polémiques et de disputes littéraires pour soutenir une opinion contre

une autre. L’écrit a influencé l’oral, les écrivains belliqueux ont déteint sur la société, puisque aujourd’hui la polémique contamine tous les domaines. À commencer par celui de la politique. Car, en politique, il faut tuer son adversaire. Mais « la lumière des armes ôte de leur force aux paroles », disait Cervantès.

Le politiquement correct est en passe d’abolir la polémique. Ex. : « Benoît Hamon, porte-parole du PS, a estimé lundi, à propos de la *polémique* opposant Arnaud Montebourg et TF1, qu’il était “temps d’en finir” […]. » (*Nouvel Observateur*). « Besson ne souhaite pas *polémiquer* avec Guillon. » (*Le Point*). Comme le disait Raymond Devos : « On a toujours tort d’essayer d’avoir raison devant des gens qui ont toutes les bonnes raisons de croire qu’ils n’ont pas tort ! »

[Politique]

adj. et n. Du grec* politikos *(« qui concerne les citoyens »), de* politês *(« de la cité »), de* polis *(« cité »).

Étymologiquement, la politique est donc avant tout communale. Le grec *polis* a donné un autre mot : « police ». D’ailleurs, au XVIe siècle, un « politique » désignait… un agent de police (le terme « policier » est apparu deux siècles plus tard). Les cités sont devenues des États et la politique, une affaire internationale. Elle s’applique à tous les domaines : politique agricole, politique sociale, politique de prix, politique culturelle, etc. Dans le cas d’une « politique commerciale », on ne sait plus s’il s’agit d’une activité ou d’une stratégie. « Politique » est devenu un terme de marketing.

Le mot a pris un sens péjoratif : « c’est un politique » (sous-entendu : « il est prêt à tout »). La notion même de citoyenneté est oubliée. « Ceux qui ont des illusions politiques sont non seulement bêtes mais aussi dangereux. » (Michel Houellebecq). Ou encore : « La politique est l’art d’empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde. » (Paul Valéry).

Les déçus s’en détournent : « Chaque jour nous constatons encore que, dans le jeu ambigu et souvent criminel de la politique, auquel les peuples confient toujours avec crédulité leurs enfants et leur avenir, ce

ne sont pas des hommes aux idées larges et morales. » (Stefan Zweig). Et les anarchistes dénoncent les « politichiens ». Le langage « politiquement correct » est devenu synonyme d'« euphémisme »*. Quant à la « politique politicienne », c'est à la fois un pléonasme, un concept paradoxal et un secret de polichinelle. Sujet du baccalauréat : « L'écriture a-t-elle une fonction politique ? »

[Polymorphe]

adj. Du grec* poly *(« beaucoup ») et* morpho *(« forme »).

Qui se présente sous diverses formes, qui est sujet à varier de forme. En médecine, il est question de « virus polymorphe ». On utilise le plus souvent le terme dans l'expression « pervers polymorphe ». On la doit à Sigmund Freud qui écrit, dans *Trois Essais sur la théorie sexuelle* (1905) : « L'enfant, par suite d'une séduction, peut devenir un *pervers polymorphe* et être amené à toutes sortes de transgressions. » Comme souvent avec les théories psychanalytiques, ce concept fut mal interprété. Le psychiatre viennois entendait par là que l'enfant, ne connaissant pas encore les interdits de la société, avait des prédispositions naturelles pour toutes sortes de perversions* sexuelles. L'expression fit florès. On l'utilise notamment dans les cas de harcèlement moral. « Le gentil docteur décortique les jouissances mégalomaniaques des joyeux *"pervers polymorphes"*. […] De l'adolescente nymphomane à la mère possessive, du désir d'inceste au harcèlement moral, il décrit les confessions de ses patients et leurs symptômes. » (*Marianne*). Comme son nom l'indique, le polymorphe revêt toutes les formes. Il donne du fil à retordre à la langue. On l'utilise sous toutes les coutures. Ex. : « Pour pouvoir être qualifié de polymorphe un gène doit d'abord être polyallélique. » (Forum scientifique de l'Académie de Toulouse). Notons, pour l'anecdote, qu'il existe un traité de linguistique, publié par l'université d'Artois, intitulé *L'Adverbe, un pervers polymorphe.* La langue a ses propres perversions.

[Poncif]

n. m. De « ponsif » (« ponce »).

Dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, il est fait référence au « ponsif », « qui est une sorte de sable très fin ». C'est devenu un terme de technique désignant un dessin reproduit sur une feuille de papier avec une pierre ponce… Par extension, le poncif désigne, au XIXe siècle, un « mauvais dessin » obtenu par un effet routinier. En littérature (notamment chez Balzac), puis en langage figuré, le nom fut appliqué à un thème artistique ou littéraire sans originalité. Ne pas confondre, bien sûr, avec le souverain pontife – à savoir le pape. Le terme désigne désormais un lieu commun, une phrase « bateau » et toutes sortes de banalités. Dans le langage de la presse, un sujet tenant lieu de poncif (par exemple les francs-maçons, ou les meilleurs hôpitaux) est appelé un « marronnier ». Parce que c'est commun. Et routinier.

[Prérogative]

n. f. Du latin* praerogativa, *de* prae *(« avant ») et* rogare *(« consulter »).

Littéralement : « qui vote avant ». Dans la Rome antique, le mot désignait la centurie qui votait en premier. Par extension, le terme a désigné un apanage royal, une attribution réservée à l'Assemblée, enfin un avantage attaché à une fonction. Désormais synonyme de « privilège », de « monopole » ou de… « pouvoir ». Ex. : « Amnistie et grâce : deux prérogatives régaliennes. » (*Le Figaro*). En anglais, le terme est perçu comme un « bénéfice de l'âge » : *My Prerogative* fut le premier succès de la chanteuse Britney Spears, vendu à plus de 7,5 millions d'exemplaires. Selon Wikipedia, « dans cette chanson, la chanteuse fait savoir qu'elle compte bien vivre comme elle l'entend et se moque de ce que l'on dit à son propos ». À chacun ses prérogatives.

[Procédurier]

adj. De « procédure ».

Qui aime les procédures (judiciaires). Apparu au XIXe siècle, le terme, péjoratif, désigne une personne chicanière. Notre époque prend moins de pincettes, et « procédurier » est devenu synonyme d'« emmerdeur ». Ex. : « Le train-train procédurier du contrôleur tourne au cauchemar. »

(*Le Progrès*).

[Procrastination]

n. f. Du latin* procrastinatio *(« ajournement »).

Remettre au lendemain, temporiser. Apparu à la Renaissance, le mot fut surtout en vogue au XVIIIe siècle, et son usage demeure essentiellement littéraire. Proust l'utilise dans *À la recherche du temps perdu*. « La procrastination c'est une défense immunitaire face à une société extrêmement rude, un moyen positif de se défendre des assauts du monde contemporain », affirme David d'Equainville, fondateur des Éditions Anabet, qui édite le livre *Demain, c'est bien aussi.* « C'est l'occasion d'appuyer sur la touche pause », précise-t-il (*L'Express*). Les béotiens* confondent souvent le verbe « procrastiner » – non reconnu par les dictionnaires – avec « ratiociner »*, et la procrastination avec la mastication – les deux impliquant de prendre son temps. Mais ce n'est pas, comme l'affirmait Pierre Dac, remettre à demain ce que l'on peut faire avec une seule…

[Prodigue]

***adj. Du latin* prodigus.**

Qui dilapide son bien, qui distribue en abondance. Antonyme de « avare ». Ex. : « À l'ordinaire, elle était prodigue de son temps mais dès qu'on lui demandait un peu de patience, elle s'empressait de démontrer qu'aucun de ses instants ne devait être gaspillé. » (Simone de Beauvoir).

Régulièrement confondu avec « prodige », probablement à cause de l'expression « Le fils prodigue ». Dans les Évangiles, la fameuse parabole du « retour de l'enfant prodigue » faisait référence à un héritier qui, après avoir tout dépensé, revenait à la maison paternelle. Or il était accueilli à bras ouverts, pardonné, et cette nuance induit en erreur. Mais ce fils, ruiné, n'a rien d'un « prodige », le terme désignant une personne extraordinaire.

[Prosélyte]

n. m. Du grec* prosêlutos *(« nouveau venu »).

Au Ve siècle, le terme grec désignait un étranger. Pour Littré, un prosélyte est un « païen qui a embrassé la religion judaïque ». Le terme qualifie une personne nouvellement convertie à une foi religieuse et, par extension, à une doctrine. De nos jours, le prosélyte est le défenseur d'une opinion ou d'un parti. Ex. : « Le prosélyte du capitalisme altruiste. » (*Le Nouvel Économiste*). Comme l'écrivait Joseph de Maistre : « Si les livres paroissent dans des circonstances favorables, […] s'ils ont pour eux le fanatisme prosélytique d'une secte nombreuse et active, ou, ce qui passe tout, la faveur d'une nation puissante, leur fortune est faite. »

[Priapisme]

adj. Du latin* priapismus, *de Priape.

En médecine, le priapisme désigne de nos jours une érection prolongée et douloureuse, potentiellement grave. Utilisée comme une injure (« nain priapique »), l'idée qualifie communément un être pervers, un obsédé sexuel… Dans la mythologie, Priape était pourtant le dieu de la Fertilité (qualifié d'« ithyphallique », c'est-à-dire représenté en érection). Venu au monde avec un phallus démesuré, puni par les dieux pour avoir tenté de violer une déesse, il fut doté d'attributs de bois. Apparu au XIXe siècle, l'adjectif « priapique » désigna le culte voué à Priape, puis l'érection virile. D'où cette notion communément admise, synonyme d'« érection » : « Papy fait de la résistance priapique. » (*Le Monde*). Mais le priapisme ne serait pas seulement masculin : « Les mentalités changent, mais lentement. Signe de cette évolution : on commence à reconnaître l'existence de comportements sexuels obsessionnels considérés jusque-là comme masculins, tels que le syndrome d'excitation génitale persistante *(persistent genital arousal disorder, PGAD)*. Décrit pour la première fois en 2001, cet équivalent féminin du priapisme se définit par un besoin compulsif de sensations sexuelles, sans aucun désir érotique. » (*L'Express*). Quant au fameux « nain priapique », il court toujours… Lu dans *Libération* : « Cannes 2001 s'est donc ouvert sur un film où Toulouse-Lautrec est décrit comme un gentil nain priapique, meilleur compagnon du beau Christian, son Gimini Cricket, son lapin Panpan. »

[Psychanalyse]

***n. f. De l'allemand* psychoanalyse.**

Traitement des troubles mentaux par une méthode de recherche sur les procédés psychiques inconscients, créée en 1896 par le médecin autrichien Sigmund Freud. Tour à tour encensée (notamment par Verlaine et Cendrars), fustigée (entre autres par le régime nazi), puis galvaudée, la psychanalyse, science humaine révolutionnaire, continue d'entretenir les polémiques. Méconnue du vulgum dans ses détails, elle est souvent confondue avec la psychologie, la psychiatrie et la psychothérapie. L'emploi simplificateur du diminutif « psy » dans le langage courant alimente la confusion entre ces pratiques bien distinctes. La psychiatrie repose sur la médecine traditionnelle et implique un traitement thérapeutique à base de médicaments. La psychologie – du grec *psukhê* (« âme ») et *logos* (« parole ») – est une étude scientifique du psychisme. La psychothérapie, mélange de psychologie et de psychanalyse, est basée sur un dialogue entre patient et thérapeute. Quant à la psychanalyse, elle reste indissociable de l'idée du divan : le psychanalysé, allongé, s'épanche de manière à trouver par lui-même les solutions à ses problèmes… « Psychanalyse et confession ne peuvent se confondre ni s'opposer. » (*La Croix*).

[Psychose]

n. m. Du grec* psycho *(« âme ») et de l'anglicisme « névrose », du grec* neuron *(« nerf »).

Maladie mentale. Il s'agit, en psychiatrie, d'un trouble mental grave (ou ensemble de troubles) caractérisé par la perte de contact avec la réalité. Contrairement au névrosé (voir névrose*), le psychotique ne reconnaît pas le caractère de sa maladie. « Psychose » est devenu abusivement synonyme de « peur » dans l'inconscient collectif et le jargon journalistique, probablement à cause de l'influence du cinéma (on pense au film homonyme d'Alfred Hitchcock). Devant une menace de guerre, d'épidémie, de terrorisme, on évoque aussitôt une « psychose collective ». Ex. : « Choléra : la psychose gagne Haïti. » (*Le Monde*). Les psychiatres estiment que l'implosion des médias amplifie considérablement les phénomènes de psychose collective. On

tremble de peur à cette idée.

[Putassier]

adj. et subst. Dérivé du verbe « putasser », qui signifie « fréquenter les putains » ou encore « qui appartient, se rapporte à une prostituée, une femme débauchée ». Ronsard évoquait des « yeux languissants et putaciers ».

Aujourd'hui employé au sens figuré, pour désigner une attitude cabotine, indigne, ou encore un comportement vénal, corrompu, mais le plus souvent comme synonyme de « racoleur », notamment quand on évoque une campagne publicitaire ou une opération politique « putassière ». Le terme sert surtout à dénoncer une méthode, une pratique qui cherche à plaire par tous les moyens. Par exemple, à propos de la finale de l'émission Top Chef, *L'Express* titrait : « M6 récompense l'arrogance, l'égocentrisme et l'attitude putassière. » (30/04/2013). Les moralistes déplorent la putasserie ambiante, qui a tendance à se généraliser. Sur Internet, un certain Pr Bobby Freckless, bloggeur de son état, rencontre un certain succès avec sa chronique intitulée « L'instant putassier ».

Q

[Quantique]

adj. De « quanta » (du latin* quantus, *« combien grand »).

Ce terme de physique, plutôt abscons, n'a rien à voir avec la philosophie d'Emmanuel Kant, ni avec le quantitatif, ni avec les cantiques. Mais la confusion règne, car certains écrivent « métaphysique kantique » au lieu de « kantienne » (« propre à Kant ») et on trouve en librairie des ouvrages jouant sur les mots : *Le Cantique des quantiques* et *Le Quantique des quantiques.* Le terme vient de « quantum », singulier de « quanta ». En physique, un quantum désigne la plus petite mesure indivisible. Ou encore le laps de temps pendant lequel un processus se réalise sans interruption.

La physique quantique est une branche récente de la physique. La « mécanique quantique » est l'une de ses principales théories et s'oppose en partie à la théorie de la relativité. Elle fut développée dans les années 1920 par des physiciens européens, dont Louis de Broglie, tous nobélisés depuis. En cherchant à expliquer des phénomènes expérimentaux, ils travaillèrent notamment sur la longueur d'onde, la mobilité des particules et la lumière. Pour schématiser, la physique quantique cherche à percer les mystères de l'univers. Depuis, elle a généré une sous-branche : l'informatique quantique. Jusqu'à cette première mondiale, en juin 2009 : « Un ordinateur quantique supraconducteur opère un calcul quantique. » (AFP).

Que ceux qui – à l'instar du rédacteur de ce dictionnaire, ignare en mathématiques – n'entendent rien à ce jargon de scientifiques se rassurent : il existe quantité de sites Internet consacrés à « la quantique pour les nuls ».

[Quidam]

n. m. Du latin* quidam *(« certain »).

Par « certain », il faut entendre « un certain ». C'est l'équivalent d'« untel », pour désigner une personne dont on ne connaît pas le nom. Le quidam est donc un homme de la rue, un passant. Ex. : « Face aux

caméras, Morano interroge un quidam […]. » (Rue89). L'usage latin est resté, mais a pris une tournure péjorative. Aujourd'hui, un quidam est le plus souvent considéré comme un vulgaire anonyme, et le langage courant lui préfère l'expression « pékin » moyen (jargon militaire pour désigner un civil). On évoquait naguère « une quidame », mais ce terme plaisant a disparu du langage, contrairement à « unetelle ». Nous sommes pourtant à une époque encline à féminiser les mots. Le refus de l'anonymat, peut-être ?

[Quiproquo]

n. m. Du latin* quid *(« quoi »),* pro *(« à la place de ») et* quod *(« qui »).

À l'époque médiévale, les apothicaires utilisaient la locution latine *quid pro quod* pour désigner la substitution d'un produit ou d'un médicament (sciemment ou involontairement). Par habitude, les pharmaciens nommèrent « quiproquo » un médicament pris pour un autre. Le terme quitta les officines pour se diffuser dans le langage commun. Désormais synonyme de « malentendu » ou de « confusion ». Mais pour faire un authentique quiproquo, le malentendu doit s'appliquer à « ce qui est pris pour autre ». Ne pas confondre avec la « paronymie », qui est une confusion sur les mots due à leur homonymie approximative.

Le quiproquo est devenu un ressort théâtral, très en vogue depuis Molière, qui en usa abondamment. Il fut ensuite utilisé par Beaumarchais dans *Le Mariage de Figaro* et par Marivaux dans *Le Jeu de l'amour et du hasard* et depuis dans bon nombre de vaudevilles.

Quand il s'agit d'une méprise sur les rôles, le quiproquo prête à rire. Cela permet de faire passer la pilule.

R

[Ratiociner]

v. Du latin* ratiocinari *(« calculer »).

Malgré son étymologie, ce verbe n'a aucun rapport avec le « ratio », anglicisme désignant un rapport d'échelle, un coefficient. Dans un usage ancien, il signifiait simplement « raisonner ». Son sens a évolué pour désigner un raisonnement trop subtil, voire prétentieux, puis, par ironie, un abus de raisonnement et désormais, par extension, il signifie « se perdre en discussions interminables ». Syn. : « ergoter ». On l'emploie généralement sans en connaître le sens. Ex : « ratiociner mon amertume » (Noémie de Lapparent). La ratiocination demeure une forme de prétention.

[Récurrent]

adj. Du latin* recurrens *(« retour en arrière »).

D'abord terme d'anatomie (« vaisseau récurrent ») et de médecine (« fièvre récurrente »). Par extension, on parle de « phénomène récurrent » (ou récursif) et, dans le langage courant, de « question récurrente », à savoir fréquente. C'est devenu un synonyme de « répétitif », et récurrent est perçu le plus souvent comme péjoratif, pour signifier « lassant ». Avec toutefois une exception notable : on ne se lasse pas d'un gag récurrent, ou *running gag* pour les initiés. Ces gags à répétition, Hergé et Goscinny en ont fait leur spécialité.

[Refoulement]

n. m.

Action de refouler. À l'origine, terme de technique signifiant par exemple « repousser une matière », puis « refluer », « faire reculer la foule », « chasser l'ennemi », « retenir ses larmes », etc. Depuis l'apparition de la psychanalyse, le terme a pris un sens encore différent. Parfois confondu avec le « défoulement », le refoulement implique pourtant tout le contraire. Pour un psychanalyste ou un psychothérapeute, il s'agit d'un mécanisme de défense inconscient

aidant à repousser une pulsion. L'objet « refoulé » peut être un désir, ou encore un traumatisme. Comme le disait Salvador Dalí : « Aucun désir n'est coupable, il y a faute uniquement dans leur refoulement. »

[Relativement]

***adv. De « relatif », du latin* relativus.**

Terme à la signification souvent abstraite, puisqu'il dérive d'un mot ayant plusieurs sens, selon qu'il est employé en grammaire, en mathématiques, en mécanique ou en philosophie. Tout se complique d'autant plus que dans l'usage courant, « relatif » signifie « incomplet, imparfait ».

L'un des sens communément admis de sa forme adverbiale induit une relation, un rapport de comparaison. Syn. : proportionnellement. Pour les philosophes, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, « relativement à » a pris le sens de « en ce qui concerne ».

Aujourd'hui, l'adverbe est le plus souvent employé dans le sens de « approximatif ». On a souvent tendance à abuser de l'extension de ce sens. Ex. : « ce garçon est relativement grand. » Dans ce cas, il est préférable de dire « plutôt », ou « assez ». Il ne faut pas abuser des approximations. Même si, comme disait Albert Einstein, tout est relatif… Mais que voulait-il dire par là ? Que tout est imparfait ou proportionnel ?

[Résilience]

n. f. Emprunté à l'anglais* resilience *(rebondissement), du latin* resilire *(sauter en arrière, se retirer), qui a donné le verbe résilier (mettre fin à un contrat).

Terme de physique, puis de psychologie. En écologie, capacité d'un écosystème ou d'un organisme à s'adapter à son environnement, à absorber une perturbation. Popularisé par le médiatique psychologue Boris Cyrulnick, c'est surtout, désormais, l'aptitude d'une personne à vivre avec un traumatisme. La résilience permet de surmonter une épreuve. Le principe (pourtant inconscient) de la résilience a trouvé une résonnance dans le monde des affaires. On parle désormais

« d'entreprise résiliente », c'est à dire capable de rebondir, fiable, voire inébranlable. Dans le jargon marketing des assurances professionnelles, il est ainsi question, loin du postulat de la psychologie, d'anticiper un risque, de gérer une crise, de faire preuve de réactivité, d'être compétitif. Toujours aussi prévoyants, les assureurs ont trouvé dans la résilience le moyen d'éviter des résiliations – c'est à dire des annulations de contrats.

[Rocambolesque]

adj. De Rocambole, héros de roman créé par Pierre Alexis Ponson du Terrail au XIXe siècle.

Sorte d'Arsène Lupin, Rocambole est un aventurier dandy, doté d'un pouvoir de magnétiseur, d'abord criminel puis repenti. Initialement publiées en feuilleton, ses aventures connurent un immense succès populaire. L'adjectif dérivé de son nom a d'abord désigné un genre littéraire, à savoir des romans d'action à la limite du fantastique, riches en rebondissements. Dans l'emploi courant, « rocambolesque » est devenu synonyme d'« extravagant », voire de « fantastique ». Généralement appliqué à une aventure, un cambriolage… Ex. : « Vol rocambolesque de quatre tableaux au musée Fesch. » (*Nice Matin*). Confondu avec « burlesque », « ubuesque »*, l'adjectif est le plus souvent employé à tort et à travers. Ex. : « L'édifiante histoire du rocambolesque non-aménagement de 65 hectares sur la ZAC fantôme de Beaumont. » (*La Voix du Nord*).

Le personnage de Rocambole, à l'instar de Rouletabille (journaliste détective inventé par Gaston Leroux), est hélas oublié depuis longtemps. Mais il poursuit indirectement ses aventures en tant qu'adjectif.

[Rodomontade]

***n. f. De l'italien* rodomone.**

Rodemonte était un roi d'Alger, célèbre pour sa bravoure mais plus encore pour son insolence et sa fierté excessive. Son nom est passé à la postérité grâce au poème épique *Roland furieux* de Ludovico Ariosto, dit l'Arioste. On employa d'abord le nom (francisé) de Rodomont pour

désigner un matamore (de l'espagnol *mata moros*, « tueur de Maures », synonyme de « vantard »). À partir du XVIe siècle, l'adjectif « rodomontade » prit le sens de « fanfaronnade ». De nos jours, « rodomontade » s'emploie essentiellement au pluriel. Ex. : « Polygamie : les rodomontades de Monsieur Hortefeux. » (*Marianne*). Ou encore : « Que peut-il avoir à faire des rodomontades d'un Kouchner qui monte sur la table quand il s'agit du Zimbabwe ? » (*Afrique Express*). Comme les palinodies*, les rodomontades semblent être le propre des politiques. Elles sont parfois prises pour des « remontrances ». Mais si la langue avait retenu « matamorade », on aurait pu croire qu'il s'agit d'une moutarde qui monte au nez.

[Rutilant]

adj. Du latin* rutilans*, de* rutilare *(« teindre en rouge »).

Dans le langage courant, cela signifie « luisant », « brillant » ou « resplendissant »… Mais, si l'on respecte l'étymologie, le terme devrait s'appliquer uniquement à un rouge vif, éclatant. Un vert ou un beige « rutilant » serait donc un oxymore*. Car l'expression la plus courante, « une voiture rutilante » a laissé croire que l'adjectif signifiait « flambant neuf ». En son temps, l'écrivain Yves Gibeau s'insurgeait contre les journalistes qui décrivaient une voiture d'un « bleu rutilant ». La définition officielle, donnée par le Centre national de recherches textuelles, est la suivante : « Qui est naturellement d'un rouge éclatant, d'un roux flamboyant ou qui est teinté de reflets pourpres. Syn. : écarlate*, empourpré, pourpré, rubicond. » Le tricholome rutilant, un champignon, est jaune mais avec des rayures de couleur pourpre. Il a donc bien droit à son nom.

Mais ce même dictionnaire officiel accepte un deuxième sens au mot rutilant : « Qui présente des coloris très vifs, des tonalités lumineuses ; *en partic.*, qui est d'un or resplendissant. » Alors qu'en penser ? Pour Alain Rey, spécialiste de l'histoire de notre langue, « rutiler » est « emprunté au latin *rutilare* "teindre en rouge" (les cheveux) et intransitivement, "briller comme l'or, être éclatant". Ce mot est dérivé de *rutilus*, ancien adjectif qualifiant des cheveux roux, le poil d'un animal et ce qui est éclatant, ardent comme l'or ou le feu. » Des

écrivains comme Huysmans, qui voyait des émeraudes rutiler, l'ont donc utilisé dans le sens de « flamboyer », ce qui n'est pas abusif. Mais Victor Hugo, lui, n'employait l'adjectif « rutilant » que dans son sens étymologique, pour désigner un visage brillant d'un rouge éclat. Alors, si Hugo était de cet avis…

S

[Sabir]

n.m. De l'espagnol* saber *(« savoir »).

Nom donné autrefois à langue franque en Algérie et au Moyen-Orient. Il s'agissait alors d'un jargon mêlé de français, d'italien, d'arabe et d'espagnol. Molière l'utilisa ainsi dans la bouche du muphti (aujourd'hui orthographié mufti) : « Si ti sabir, ti respondir. » (*Le Bourgeois gentilhomme*). Littré nous apprend l'origine du mot : « Comme à beaucoup de questions les Levantins et Algériens répondaient *mi no sabir* (je ne sais pas). » Par extension, le mot servit à désigner les langages mixtes, comme le franglais. Devenu péjoratif au XIXe siècle, le sabir désigne désormais toutes sortes de jargons ou d'argots. Ex. : « Vous parlez du "sabir des banlieues". Mais Louis-Ferdinand Céline a construit une œuvre monumentale avec le "sabir" de la banlieue Nord. » (*Le Point*). Quant au français actuel, sabir or not sabir ?

[Salmigondis]

n. m.

Ragoût de viandes réchauffées pour Littré. Selon Alain Rey, le terme désignait auparavant un « mets dans lequel entrent plusieurs espèces de poissons ». Dans *Mots de table, mots de bouche*, un dictionnaire étymologique du vocabulaire de la cuisine, on peut lire : « Mot vieilli et d'origine incertaine, formé du radical *sal,* "sel", avec le suffixe –*gondin*, probablement issu de l'ancien verbe *coudir,* "accommoder", hérité du latin *condire,* "assaisonner", enregistré sous la forme de *salmigondin* dans *Le Quart Livre* de Rabelais. » En voici la recette quand il s'agit d'un ragoût : « Restes de viandes cuites et d'ordinaire, rôties, réchauffées dans une marmite avec une sauce au vin rouge et un bouquet garni. » Au XVIIIe, le mot fut abrégé en « salmis », terme de cuisine désignant un ragoût de gibier. Ex. : « Il y eut des rougets grillés, un salmis de bécasses et des écrevisses. » (Émile Zola). À ne pas confondre avec le salami, saucisson italien qui tiendrait son nom de la bataille de Salamine selon Gérard Oberlé, qui consacra un

ouvrage à la question.

Comme la salade, le salmigondis désigne désormais un mélange de genres et par extension un écrit ou un discours incompréhensible. « Ce texte est un salmigondis de phrases happées de-ci de-là. » (*Sud-Ouest*). L'auteur ainsi calomnié – dont nous tairons le nom – aurait pu rétorquer avec cette citation de Raymond Queneau : « La prochaine fois, je vous renverse le plat sur la tête. Et ce sera un salmigondis. »

[Saquer]

v.

Également orthographié « sacquer », ce verbe à la sonorité cassante a connu de nombreuses tribulations au cours de l'histoire. Dérivé de « sachet » (donc de « sac »), il s'est orthographié « sachier » (pour « arracher », puis « bousculer », puis « tirailler »). À une époque, « saquer les yeux » signifiait les crever. Dans l'argot scolaire du Moyen Âge, « saquer » voulait dire « réprimander ». Par extension, l'argot du XIXe siècle lui a donné le sens (devenu familier au XXe siècle) de « renvoyer » : « le proviseur m'a saqué ». L'origine de cet emploi viendrait de la locution « donner son sac à quelqu'un ».

Par un étrange retournement de sens, on utilise aujourd'hui l'expression « ne pas pouvoir saquer quelqu'un » pour dire : « ne pas supporter ». De cette manière, on vide son sac, en somme.

[Satirique]

adj. Qui appartient à la satire, du latin* satira *(« pièce de genres mélangés »).

Pour l'anecdote, la plus ancienne étymologie latine du mot, *satura*, signifiait « macédoine de légumes ». Sans aucun rapport avec la choucroute, mais avec la farce, le mot a ensuite désigné une danse parodique, une pièce dramatique, puis à l'époque classique un poème servant à dénoncer les travers de la société. Par extension, la satire est également un discours dans lequel on se moque de quelqu'un. La satire est souvent confondue avec *le* satyre (de Satyre, divinité de la mythologie reconnaissable à ses pieds de bouc), synonyme d'« homme

débauché », devenu par extension un exhibitionniste. Selon qu'on l'écrit avec un « i » ou un « y », le mot peut donc varier considérablement de sens. D'où l'importance des détails… et d'une bonne orthographe.

[Saugrenu]

adj. Du vieux français* sau *(« sel ») et* grenu *(« grain »).

Étymologiquement : ce qui est salé, piquant. Mais en langage familier : absurde, ridicule. Ex. : « Affaire Kerviel : c'est un jugement saugrenu. » (Europe 1). Littré remarque : « Piquant, amusant et plus tard, inversement, absurde, ridicule. » Probablement, remarque Alain Rey, à cause du préfixe « sot ». Curieusement, le langage courant a donc gardé le sel de l'étymologie, mais son sens est devenu « idiot ».

[Sbire]

n. m.

L'invention du mot est attribuée à Rabelais, qui l'aurait emprunté à l'italien *sbirro*, qui signifie « policier » en argot. Au XVIIe siècle, le terme désignait, en France, les agents de police, mais de manière péjorative. C'est donc l'ancêtre, si l'on peut dire, de « poulet ». Par un sinueux détour (par les geôles), il servit à qualifier certains forçats, puis, par extension, un « homme de main ». Ex. : « poursuivis par les sbires sinistres de l'Empire » (*Star Wars*). Les « poulets sinistres de l'Empire », ça fait nettement moins sérieux.

[Scabreux]

adj. Du latin* scabrosus *(« rude »).

À l'origine, l'adjectif qualifiait une route ou un chemin difficile, qui présentait un danger. Par extension, il en est venu à qualifier ce qui est difficile… à imaginer, à aborder en public, notamment ce qui est indécent : « un sujet scabreux ». Ex. : « Dérapage scabreux du député européen George Becali. » (Communiqué de Reporters sans frontières). Ce député a « tenu des propos orduriers et obscènes à l'encontre d'une journaliste ». Dans ce sens, l'adjectif retrouve sa fonction d'origine : « des termes rudes, difficiles à dévoiler

publiquement ». Désormais, le terme est employé comme synonyme d'« obscène », d'« outrageant », de « scandaleux », voire de « glauque »*. Une situation scabreuse est embarrassante. Un montage financier scabreux est immoral. Mais quand on lit : « Quatrième guerre mondiale, une scabreuse expression » (*Le Figaro*), que faut-il imaginer ? Une idée scandaleuse ou une voie dangereuse ?

[Sceptique]

adj. et n. Du grec* skeptikos *(« qui réfléchit »).

Terme de philosophie. La racine grecque du mot signifiant « observer », les premiers sceptiques observaient sans affirmer. Un sceptique était un adepte de ce courant philosophique. À l'époque des Lumières, le terme prit un sens nouveau pour signifier : « celui qui doute ». Le scepticisme fut ensuite assimilé au cartésianisme. Sceptique est désormais synonyme d'« incrédule » et le plus souvent de « méfiant ».

Ne pas confondre le scepticisme avec la septicémie (infection générale), qui vient de septique (qui produit l'infection), qui a donné, entre autres, antiseptique et fosse septique (et non sceptique, comme on peut parfois le lire, car une fosse ne peut pas réfléchir, fût-elle d'aisances). Aujourd'hui, les sceptiques forment toujours un courant, moins philosophique que celui des origines, car la plupart semblent désireux de tout remettre en question, à l'exception de leur propre scepticisme. Ceux dont ils rejettent les théories les considèrent souvent comme… une infection.

[Schizophrénie]

n. f. De l'allemand* schizophrenie*, emprunté au grec* skizein *(« séparer, partager ») et* phrenos *(« esprit »).

Terme de psychiatrie. Aujourd'hui employé à toutes les sauces pour désigner une dualité, une personnalité multiple, une folie passagère. Il est pourtant question d'une affection mentale grave, complexe et dont les causes restent inconnues. Pour le *Larousse de la médecine*, la schizophrénie appartient au groupe des psychoses et se caractérise par une « perte du contact vital avec la réalité ». Abrégé en « schizo »,

terme familier ainsi défini par le *Dictionnaire historique de la langue française* : « Sans valeur précise, pour “individu bizarre, en retrait”. »

[Scrofuleux]

adj. Du latin* scrofulae*, de* scrofa *(« truie »).

De « scrofules », ancien terme de médecine. Les scrofules, ou écrouelles, consistent en un gonflement, en particulier du cou. Au XIXe siècle, on parlait de « tumeur scrofuleuse ». La scrofule désignait naguère la « tuberculisation » des ganglions. Selon Littré, dont le dictionnaire véhicule parfois les clichés de son époque, « les habitants des pays marécageux sont presque tous scrofuleux ». Mais le lexicographe a le mérite de nous expliquer l’étymologie du mot : il vient de « truie », car les porcs sont souvent atteints par la maladie des scrofules. Dans le langage figuré, un « adolescent scrofuleux » est tout simplement « boutonneux ». Ex. : « Son frère, *“un énorme chancre scrofuleux sur le nez”* (comprenez un petit bouton d’acné). » (*Les Ados*, de Florence Cestac). L’adjectif est devenu une manière érudite de se moquer d’un visage acnéique en général, et des ados en particulier.

[Sempiternel]

adj. Du latin* sempiternalis *(« éternel »).

Qui dure sans fin. On l’a employé dans ce sens jusqu’à l’époque des Lumières. « Dieu bénisse les vivants, et qu’il accorde à mes anges [M. et Mme d’Argental] la vie sempiternelle. » (Voltaire). Au XIXe siècle, dans le langage familier, il signifiait également « continuel, qui ne cesse point ». Ex. : « un bruit sempiternel ». « Et, par dédain, au féminin, des femmes qui vieillissent beaucoup. » (Littré). Par ironie, on l’emploie désormais pour qualifier ce qui semble durer depuis trop longtemps. C’est aussi devenu un synonyme d’« habituel ». Ex. : « notre professionnelle du CV décommande [*sic*] formellement *les sempiternels* “lu, écrit” […]. » (*Le Journal du Net*). Mais le terme est le plus souvent utilisé ou perçu comme péjoratif, avec la signification de « lassant ». Ex. : « Moscovici, éternel candidat de la sempiternelle machine à perdre. » (*Marianne*). Ou encore : « Ce qui est

insupportable reste *les sempiternels* invités, toujours les mêmes […]. » (France Inter).

Si le quotidien semble réduit à une telle ritournelle, serait-ce faute de ne plus croire en l'Éternel ?

[Sigle]

n. m. Du latin* singula *(« singulier »).

Caractères isolés ou lettres initiales. À l'époque de Littré : « Signes abréviatifs sur les monuments, les médailles et dans les manuscrits anciens. » Aujourd'hui : suite de lettres initiales de plusieurs mots servant d'abréviation. Ex. : SNCF, BD, HLM, RSA ou URSS.

Le sigle est souvent confondu avec le « logo » (signe distinctif d'une marque), car la plupart des sigles sont des marques commerciales (AGF, BNP, CIC, etc.) ayant un logo.

Le sigle est surtout confondu avec l'acronyme. Car l'acronyme est un sigle écrit et prononcé comme un mot : pédégé, Nasa, Otan, sida, etc. Sans être trop pointilleux, disons qu'un acronyme est un sigle qui aurait perdu ses points et/ou une partie de ses majuscules. Un acronyme est un sigle qui a réussi (à devenir un vrai mot).

[Sinécure]

n. f. Du latin* sine cura *(« sans souci »), de* cura *(« soin »).

Emprunté à l'anglais *sinecure* au XVIIIe siècle. Le terme désignait une charge ecclésiastique sans fonction précise, pudiquement appelée *beneficium sine cura* (« bénéfice sans soucis », c'est-à-dire sans travail). Par extension, le mot désigne (pour le dénoncer), un emploi rémunéré qui n'implique pas de travail. Ex. : « Ce n'est un secret pour personne que ce poste est une sinécure. L'histoire récente a démontré qu'il ne sert qu'à récompenser, aux frais de la République, un fidèle du parti au pouvoir. » (*L'Express*). On utilise essentiellement le terme dans l'affirmation négative : « ce n'est pas une sinécure ». Elle prend divers sens selon les locuteurs, mais les plus courants sont : « ce n'est pas un plaisir », ou encore « ce n'est pas facile ». Effectivement, il n'est facile pour personne d'avoir à travailler pour gagner de l'argent.

Cela dit, on peut y trouver du plaisir.

[Situationniste]

adj. et n. De « situation », du latin* situs, *« lieu, emplacement ».

En créant avec un collectif d'artistes, à la fin des années 1950, l'Internationale situationniste, l'économiste et écrivain Guy Debord inventait un nouveau mot… L'IS (pour les initiés) était un mouvement révolutionnaire inspiré entre autres du surréalisme, du dadaïsme et du marxisme. Ses activistes, les « situs », détournaient les films et les publicités (considérés comme une même propagande), éditaient des revues subversives et appelaient au « bouleversement de la vie quotidienne ». L'un d'eux, Raoul Vaneigem, écrivit par exemple un *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* qui influença le courant de Mai 68. L'Internationale situationniste s'est autodissoute en 1972. Debord reste célèbre pour son ouvrage *La Société du spectacle*, critique radicale non pas de la télévision mais de notre société spectaculaire-marchande dans son ensemble. Visionnaire, il prévenait : « Nous sommes situationnistes mais nous ne voulons pas de situationnisme. » Il n'a pas été écouté : le « situationnisme » figure désormais dans les dictionnaires (*Dixel* : « mouvement gauchiste de contestation » – ce qui ressemble à un pléonasme*), et ceux qui s'en réclament aujourd'hui, pour se donner un air rebelle et intellectuel, déforment le plus souvent ses idées et ses propos. Guy Debord s'est suicidé en 1994. Il devait s'en douter : la situation n'allait pas évoluer.

[Snob]

adj. et n. Anglicisme.

Qui fait preuve de snobisme. On attribue le néologisme à l'écrivain William Thackeray, auteur du *Livre des snobs* (1848). On qualifie souvent de « snobs » les gens de l'aristocratie, de la grande bourgeoisie ou de l'élite, perçus comme méprisants. Cette interprétation courante est erronée pour plusieurs raisons. Dans l'argot de Cambridge, le terme désignait « celui qui n'est pas de l'université ». En anglais, *snob* (ou *snab*) signifie « savetier » (« cordonnier »). Mais l'étymologie la plus évidente du mot viendrait de l'expression latine

sine nobilitate (« sans noblesse »). À l'époque de l'Empire romain, l'inscription *s.nob* servait en effet à démarquer, à l'école, les enfants des patriciens (donc nobles) et ceux issus de la plèbe. Littré définit ainsi le snob : « Homme qui admire platement des choses vulgaires. » Le snob désire appartenir à une élite. Par dérision, Boris Vian chantait : « J'suis snob. » A-t-il influencé les vrais snobs ? De nos jours, le terme a perdu son sens péjoratif. Il est « tendance », *so british*. On le prend pour un synonyme de « dandy ». L'écrivain Fabrice Gaignault a composé un *Dictionnaire* de *littérature à l'usage des snobs*. La prononciation du mot participe à une connivence entre initiés, comme pour conjurer un sort lancé aux « non nobles ». Le terme en a perdu son sens : « Paris est une ville snob la nuit. » (*Le Monde*). Snob est désormais le nom d'une agence productrice d'événements « haut de gamme », et l'écrivain Frédéric Beigbeder a intitulé S.N.O.B. son site Internet (site non officiel de Beigbeder - pour correspondre à l'acronyme). On ne fait pas plus snob.

[Sophisme]

n. m. Du grec* sophisma *(« habileté »), de* sophia *(« sagesse, savoir »).

Dans l'Antiquité, un sophiste (littéralement : « spécialiste du savoir ») était un professeur de rhétorique (ou de philosophie) qui enseignait l'art de discourir en public par la logique. Le professeur en question se morfondrait à l'idée d'apprendre que le sophisme désigne désormais un « raisonnement faussé », une « logique fallacieuse », un argument subtil mais mal employé, souvent considéré comme synonyme de « paradoxe ». Socrate, Platon et à leur suite Aristote (avec son syllogisme) s'employèrent, en leur temps, à démont(r)er l'erreur de vouloir briller en public sans un minimum de rigueur.

[Stigmatiser]

v. Du grec* stigma *(« tatouage, piqûre, marque »).

Les stigmates, comme l'indique l'étymologie, ce sont des marques, des cicatrices. Celles d'une plaie (stigmates de la vérole), celles infligées comme punition (stigmates de la justice) ou encore les marques « faites

aux bras des recrues » chez les Anciens. Dans la religion catholique, les stigmates font référence aux cinq plaies de Jésus-Christ sur la Croix, puis aux blessures « accordées » par le ciel à saint François d'Assise et par la suite aux martyrs devenus saints. Ces marques sont considérées par l'Église comme une preuve de communion avec les souffrances du Christ.

Dans son sens originel, « stigmatiser » signifiait « marquer avec un fer rouge ou autrement ». Comme nous l'apprend Littré, « on stigmatisait autrefois les esclaves fugitifs ». Ces stigmates-là sont des signes distinctifs honteux. Par extension, on a donné au verbe le sens figuré d'« imprimer à quelqu'un un blâme sévère, une flétrissure publique ». Syn. : blâmer. Dans le langage courant, le verbe signifie : « accuser » ou « montrer du doigt » (« L'Ouganda stigmatisé par Amnesty », *La Libre Belgique*), humilier ou harceler (« Je suis stigmatisée par mon mari », forum aufeminin.com), voire traumatisé (« Libre mais stigmatisé, le quotidien d'un ex-détenu de Guantanamo », *Le Point*). Le plus souvent, on croit comprendre le sens du verbe, mais on le cherche longtemps. Ex. : « Le président de l'Assemblée nationale, Bernard Accoyer (UMP), estime que "personne ne doit se sentir stigmatisé par la position qui consiste à faire en sorte que les mesures destinées à empêcher la récidive soient effectives". » (*Le Dauphiné libéré*). Une chose semble au moins sûre : les stigmates ont marqué les esprits.

[Surréaliste]

adj. et n.

André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard, Robert Desnos, Philippe Soupault et leurs amis poètes doivent se retourner dans leurs tombes à chaque seconde. En fondant le mouvement surréaliste, à partir d'un mot inventé par Guillaume Apollinaire, leur objectif était « d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée » (André Breton). Pour eux, le surréalisme était un « automatisme psychique ». En octobre 1924, *Le Manifeste du surréalisme* d'André Breton réaffirme cette définition en lui donnant la forme… d'un article de dictionnaire. Prémonition ?

Comme on le sait, le surréalisme influença Pablo Picasso, Salvador Dalí, Max Ernst, Luis Buñuel et quantité d'artistes parmi les plus importants de leur siècle. Rançon du succès : on emploie désormais le terme « surréaliste » à tort et à travers, pour définir tout ce qui est étonnant, bizarre, incroyable, sidérant, voire horripilant (« cette situation est surréaliste »). Car, dans l'esprit de la majorité des gens, « surréaliste », pris au pied de la lettre, signifie « au-delà du réel ». C'est une science-fiction qui dépasse l'entendement.

[Syndrome]

n. m. Du grec* sundromê *(« réunion »).

Association de plusieurs symptômes. En médecine, le syndrome désigne une pathologie. Avec l'avancée de la science, les syndromes ont proliféré, puisque il est d'usage de leur donner le nom des médecins les ayant décrits : syndrome de Beck, de Brill, de Cushing, de Delter, de Fischer, de Lejeune, de Miller, de Page, de Reider, de Vidal, de Wolf, de Wright, etc. On évoque aussi le syndrome général d'adaptation, le syndrome malin, le syndrome d'immunodéficience acquise (plus connu sous le nom de sida).

Repris par la psychanalyse, le terme est déclinable à l'infini : syndrome hystérique, névrotique, obsessionnel, etc.

Dans le sens figuré, le syndrome est également décliné sous toutes les formes et toutes les latitudes : syndrome parisien, vietnamien, basque… Le syndrome de Stockholm désigne l'amour paradoxal d'un otage pour son geôlier (l'inverse étant appelé « syndrome de Lima »), le syndrome de Jérusalem une crise mystique qui survient uniquement dans la ville sainte. Quant au syndrome de Stendhal (associé au « syndrome du voyageur »), ce n'est pas une pathologie bien dangereuse : il désigne une maladie psychosomatique dont sont victimes de rares individus trop sensibles à certaines œuvres d'art… Les symptômes consistent en vertiges, accélération du pouls, suffocation, voire des hallucinations. Il tient son nom d'un malaise ressenti par l'auteur de *La Chartreuse de Parme* lors de l'observation prolongée d'une fresque dans une église de Florence…

Avec le « syndrome chinois », on sort de la médecine, de la psychologie et de l'art. Il s'agit tout simplement d'une « fusion sans explosion des produits qui se retrouvent dans la cuve d'un réacteur nucléaire à la suite d'un accident du système de réfrigération » (*La Recherche*). Il existerait donc un nouveau syndrome : le syndrome du syndrome, à savoir la recherche permanente de nouveaux syndromes…

T

[Taxinomie]

n. f. Du grec* taxis *(« rangement ») et* nomos *(« loi »).

À l'origine, terme de botanique désignant la classification des plantes. Puis terme de biologie (méthode de classification des êtres vivants), avant d'être employé en informatique pour désigner un arbre de hiérarchisation et de catégorisation. Le mot est souvent orthographié « taxonomie », mais ce n'est pas correct selon Littré. Parfois confondue avec la taxidermie (empaillage d'animaux), la taxinomie n'est pas non plus un terme d'économie relatif aux taxes ni une maladie propre aux chauffeurs de taxi.

[Ténia]

n. m.

Ver plat de la famille des cestodes. Comme nous l'apprend le *Larousse de la médecine*, « la tête du ténia est munie de crochets ou de ventouses qui lui permettent de s'accrocher à la paroi intestinale ». Le ténia est un monstre insidieux, parasite de l'homme contaminé par une viande mal cuite. En langage courant, on l'appelle « ver solitaire ». Le mot est devenu une insulte. On a souvent tendance à lui donner la signification de « teigneux ». Louis-Ferdinand Céline avait montré l'exemple, en surnommant ainsi Jean-Paul Sartre dans un pamphlet fameux intitulé *À l'agité du bocal* : « Ténia des étrons, faux têtard, tu vas bouffer la Mandragore ! » Exemple typique d'une querelle intestine.

[Thuriféraire]

n. m. Du latin* thuris *(« encens ») et* ferre *(« porter »).

À l'origine : celui qui, dans les cérémonies religieuses, porte l'encensoir. Zola employait le mot dans ce sens. À l'époque de Littré, le sens figuré de « flatteur » était un néologisme. Car « encensoir » (qui contient l'encens) a donné « encenser » (quelqu'un). Et par extension, le thuriféraire est devenu un « flagorneur ». Le terme est à

l'origine d'une locution couramment employée : les « thuriféraires du pouvoir ». Ex. : « Les thuriféraires de l'ancien régime doivent démissionner. » (Tunisie Focus). Ne pas confondre avec les tares du réseau ferroviaire ou les tarifs d'un service funéraire.

[Transcendantal]

adj. De « transcendant », du latin* transcendere, *de* trans *(« au-delà ») et* scandere *(« monter »).

Pour Littré, est transcendant ce « qui monte, s'élève au-delà du reste » et, en philosophie, ce « qui est susceptible d'une très grande généralité ». Mais il est difficile de s'y retrouver entre un concept théologique (la transcendance divine, ou état de Dieu hors du monde, par opposition à son immanence, ou présence au monde) et un concept philosophique (le transcendantal de Kant) : « J'appelle transcendantale toute connaissance qui ne porte point en général sur les objets mais sur notre manière de les connaître, en tant que cela est possible a priori », peut-on lire dans *Critique de la raison pure*.

Il est question, dans les discours philosophiques, d'« empirisme transcendantal », d'« idéalisme transcendantal » (deux concepts difficiles à résumer en quelques mots), mais dans les conversations quotidiennes, on préférera parler de… « crétinisme transcendantal » (c'est-à-dire insondable). Parfois orthographié « transcendental », par erreur, le terme reste surtout associé, dans les esprits, à la méditation. Est le plus souvent transcendantal (ou « – dental »), désormais, dans le langage commun, ce qui permet d'entrer en transe… Si celle-ci peut mener à la lévitation, c'est une bonne manière de s'élever.

[Transgression]

n. f. Du latin* trans *(« à travers ») et* gradi *(« marcher »).

Littéralement : « passer par-dessus ». Action de transgresser. Désobéissance à un ordre, violation d'une règle. Par extension, le terme désigne toutes sortes de comportements inconscients et ou non conformistes : progresser aux dépens des risques, dépasser ses limites, etc. Un site de veille sur Internet s'interroge : le transsexualisme est-il une transgression ? Et l'agression d'un « trans » par des adolescents,

est-ce une transgression ou une discrimination ? De nos jours, si l'on en croit le discours de certains psychologues, la transgression est devenue une nécessité pour les adolescents désireux de devenirs adultes. Elle permet, entre autres, de tester l'autorité et d'affirmer une identité. Il faut braver les interdits. Malgré les risques encourus. L'époque est donc au transgressif. Mais puisque la transgression est désormais autorisée par l'autorité (parents, psys), elle perd son sens de « désobéissance ».

[Tribalisme]

n. m. De « tribu ».

Terme de sociologie. Organisation de type tribal. D'abord utilisé en référence à des groupes ethniques, le terme s'est élargi à divers groupes sociaux, notamment marginaux (punks, ravers…) pour prendre un nouveau sens : « sentiment d'appartenir à une tribu ». Parallèlement, l'abus journalistique de la formule « guerres tribales » (le fameux poids des mots allié au choc des photos) a conduit à une connotation erronée, induisant une notion de sauvagerie.

« Tribalisme au Kenya ? » s'interroge *Le Monde diplomatique* avant d'ajouter : « Le facteur tribal ne joue pas le rôle principal dans les événements meurtriers. » L'Encyclopédie *Universalis* partage cette opinion : « L'utilisation massive et hors de propos du terme "tribalisme" montre bien que certains abus de vocabulaire et d'interprétation idéologique ont leur source dans les imprécisions, pour ne pas dire les lacunes, du discours anthropologique. » Quant aux « tribulations », c'est une autre histoire, qui peut nous conduire jusqu'en Chine grâce à Jules Verne.

[Trivial]

adj. Du latin* trivialis, *de* trivium *(« carrefour »).

Qui est commun, usé, rebattu. Ce que tout le monde sait (Littré). En langage figuré, se dit des personnes qu'on voit partout. Le synonyme exact est donc « banal » ou « évident ». Baudelaire l'employait dans ce sens : « S'il existe un phénomène évident, trivial, toujours semblable, et d'une nature à laquelle il soit impossible de se tromper, c'est

l'amour maternel. » Pour Flaubert, le trivial équivalait au médiocre* et il s'efforçait de l'employer dans ses dialogues pour coller à la réalité.

Dans le langage courant, on emploie aujourd'hui l'adjectif de manière péjorative, en lui attribuant une notion de vulgarité et par extension d'obscénité. Un propos trivial est désormais synonyme d'« ordurier ». Mais aurait-on associé le nom d'un jeu de société (le Trivial Pursuit) à un mot aussi péjoratif ? En anglais, l'adjectif *trivial* signifie entre autres « léger » ou « futile ». Par un malin hasard, le jeu culturel renoue avec le sens originel du mot français : ce que tout le monde sait – ou devrait savoir.

[Tropisme]

n. m. Du grec* tropos *(« tourner »).

En biologie, il s'agit d'un mouvement, d'une réaction ou d'un réflexe d'un organisme. Appliqué à un individu, c'est une inclination irrésistible. Ce terme savant fut popularisé par Nathalie Sarraute dans son premier roman, *Tropismes*, publié en 1939. Elle y évoque ces « mouvements indéfinissables qui glissent très rapidement aux limites de la conscience ; ils sont à l'origine de nos gestes, de nos paroles, des sentiments que nous manifestons, que nous croyons éprouver et qu'il est possible de définir ». Ne pas confondre avec le truisme (évidence) ou le tropicalisme, genre musical né au Brésil. Une autre confusion vient d'un jeu de mots récurrent* dans les milieux littéraires : le « tropisme du cancer ». Il fait référence, bien sûr, au roman *Tropique du cancer* d'Henry Miller et non aux *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss.

[Trublion]

n. m. Du grec* trublion *(« récipient »).

On doit l'introduction de ce mot ancien dans notre langue à Anatole France (1844-1924). L'écrivain l'employa à propos du duc d'Orléans, instigateur d'un complot durant l'affaire Dreyfus. Après avoir partagé le repas des soldats de troupe, le duc avait été surnommé « prince Gamelle ». Comme, en grec, le mot « trublion » désigne un bol, une écuelle, l'association avec la gamelle s'est imposée, et le séditieux

royaliste est devenu trublion. Depuis, grâce à ce jeu de mots savant, le trublion est naturellement « celui qui sème le trouble ». Syn. : agitateur. On a coutume de l'employer sans connotation péjorative. Ex. : « Cohn-Bendit, l'indispensable trublion des écolos. » (*Le Figaro*). Car le mot a un petit air festif, sa consonance nous fait imaginer de gais lurons dansant sous les lampions… Loin des troubles de la révolution.

[Truchement]

n. m. Du français médiéval* drugement*, déformation du mot arabe* targuman *(« traducteur »).

Introduit à l'époque des croisades, le terme a considérablement voyagé, comme le narre Alain Rey dans son *Dictionnaire historique de la langue française* : le mot arabe était lui-même emprunté à un terme araméen d'origine akkadienne et fut repris en grec byzantin. On le retrouve dans *drogman*, employé par les écrivains du XIXe siècle (parmi lesquels Gustave Flaubert et Théophile Gautier) pour désigner un interprète dans les pays musulmans. Devenu archaïque dans son emploi initial, le mot « truchement » a pris un sens plus général pour désigner un porte-parole puis un simple intermédiaire. On le retrouve dans une formule usuelle : « par le truchement de quelqu'un ». Dans un sens figuré, il désigne également ce qui ne peut s'exprimer par des paroles (le truchement du cœur). Egaré au cours des siècles, le truchement a désormais besoin d'un traducteur, par l'intermédiaire d'un dictionnaire.

[Truculent]

adj. Du latin* trux, trucis*, (« farouche »).

En ancien français, farouche signifiait « sauvage ». Voilà un intéressant glissement sémantique, un détournement progressif du sens originel. Au XVe siècle, truculent était synonyme de « cruel », « brutal », « violent ». Au XIXe, le sens commence à dériver, pour qualifier quelqu'un « plein de verdeur », puis une toile « colorée » ou une cathédrale de facture « vigoureuse », de coloration vive. L'idée sera reprise au XXe siècle, toujours à propos de l'art ; il signifie

familier, voire « paillard », quand il est question de liberté de ton, de formules énergiques, même si Théophile Gautier et Sainte-Beuve l'emploient encore dans le sens d'agression du regard et de l'esprit. L'adjectif, appliqué à des personnes, n'a plus grand-chose de péjoratif, il est employé pour décrire la jovialité, la gaillardise, le franc-parler. Il est désormais synonyme de pittoresque, de fleuri, de sympathique. Quand il est question de prose, il signifie « savoureux ». La truculence est devenue une qualité. Son sens d'origine est qualifié de « vieilli » par les dictionnaires, preuve de l'évolution des mœurs. L'art révèle à l'homme sa part de cruauté, puis le langage sa nostalgie des âges farouches. Pour les temps modernes, trop policés, la truculence est une preuve de sincérité.

[Tsé-tsé]

La fameuse mouche inocule la « maladie du sommeil », c'est bien connu. Cette maladie porte en réalité un nom à dormir debout : la trypanosomiase africaine. Et contrairement à ce que l'on croit la plupart du temps, cette maladie parasitaire entraîne un « trouble du sommeil », à savoir : elle ne plonge pas dans un sommeil profond, mais génère une confusion mentale, une forte agitation, une perturbation du cycle du sommeil et des insomnies. Un insomniaque peut donc se demander : « Quelle mouche m'a piqué ? »

U

[Ubiquité]

n. f. Du latin* ubique *(« partout »).

État de ce qui est partout. « Doué du don d'ubiquité » : se dit d'un individu qu'on voit partout. Ex. : « Le chef de l'État se déplaçait à une telle vitesse d'un endroit à l'autre du pays […] que ses fidèles et fervents électeurs avaient fini par penser qu'il était véritablement ubiquiste. » (*Le Petit Grozda*). On distingue « ubiquiste » d'« ubiquitaire ». À l'origine, un ubiquiste était un docteur en théologie qui n'était attaché à aucune maison particulière. Et plus familièrement : un homme qui se trouve bien partout. Un ubiquitaire, selon Littré, est un « luthérien qui admet que le corps de Jésus-Christ est présent dans l'eucharistie en vertu de sa divinité présente partout ». Entre l'avion présidentiel et l'essence du Christ, il y a effectivement une nuance notable.

[Ubuesque]

adj.

Étymologiquement, le terme vient de Père Ubu, personnage de théâtre créé par Alfred Jarry. Roi de Pologne, grand maître de l'ordre de la Gidouille, Ubu est stupide, égoïste, injuste et cruel. Par extension, l'adjectif dénonce l'absurdité de la hiérarchie, avec une dimension tragi-comique. Il est le plus souvent employé dans le sens de « grotesque ». Souvent confondu avec « kafkaïen »*. Ex. : « Ni commune, ni quartier, une situation ubuesque à La Grange-aux-Bois en quête d'une identité électorale. » (*L'Union*). En règle générale (s'il peut y en avoir quand il est question d'Alfred Jarry), les tracasseries administratives sont kafkaïennes. Jarry, lui, s'en prend directement au sommet du pouvoir. Il vise la grosse tête d'Ubu.

[Ukase]

n. m. Du russe* oukazat *(« publier »).

S'orthographie également « oukase », mais les auteurs classiques

l’écrivent « ukase ». Ne pas confondre avec une « occase », diminutif d’« occasion ». Autrefois, édit promulgué par le tsar. Le terme est devenu, dans la langue figurée, une décision arbitraire. Certains l’utilisent à tort dans le sens de « vengeance ». Les érudits adorent l’employer pour briller comme l’étoile du Kremlin. Ex. : « France Télévisions rejette l’*oukase* de Sarkozy. » (Médiapart). Dans ce cas précis, l’emploi d’un terme d’origine slave, allié à l’allitération, est imparable.

[Usurper]

v. Du latin* usus *(« possession par usage ») et* rapere *(« ravir »).

S’emparer des biens d’un autre. En langage figuré : obtenir quelque chose en fraudant. Un usurpateur, historiquement, est celui qui s’empare des possessions, du pouvoir d’un autre. Napoléon I[er] était qualifié ainsi par les royalistes. On peut aussi usurper le succès, donc la gloire d’un autre. Naguère, on appelait cela un « usurpateur romain ». De nos jours, plus besoin de prendre les armes pour usurper, la technologie suffit : « Le réalisateur et producteur de *Neuilly sa mère !*, Djamel Bensalah, est depuis plusieurs mois victime d’une usurpation d’identité. » (*20 Minutes*). Ou encore : « Après Twitter, Michel Moyrand (maire de Périgueux) a un usurpateur sur Facebook. » (*Sud-Ouest*). Chacun usurpe ce qu’il peut.

[Ulcérer]

v. Du latin* ulcerare*, d’*ulcus *(« ulcère »).

Terme médical. Produire ou causer un ulcère. Des éruptions peuvent ulcérer la peau. On parle aussi de l’« ulcération d’une plaie », mais c’est un pléonasme, car un ulcère est une plaie (qui ne cicatrise pas). Littré note, dans le langage figuré, cet autre sens : « Faire naître dans le cœur de quelqu’un un ressentiment profond. » Et employé au participe passé : « en proie à une souffrance morale ». De nos jours, « ulcéré » est désormais synonyme d’« énervé ». Ex. : « Mariage d’une épouse non vierge annulé : Élisabeth Badinter “ulcérée”. » (*Libération*).

Si le langage châtié emploie « ulcéré » à la place d’« énervé », et

puisque les jeunes disent désormais « vénère » au lieu d’énervé, ce verbe serait-il en voie de disparition ?

V

[Valétudinaire]

***adj. et n. Du latin* valitudinarius.**

Le terme désigne-t-il un domestique soumis, de la « valetaille » ? Ou une occulte étude vétérinaire ? Ni l'un ni l'autre. En réalité, un valétudinaire est un être « maladif, à la santé fragile »… Par « cohorte des valétudinaires au pouvoir », il faut donc entendre « assemblée de potentats cacochymes » ou « armée mexicaine d'octogénaires en phase terminale ». Le terme savant est souvent associé à l'idée de pouvoir, car, on le sait, arriver au pouvoir prend du temps, et une fois au sommet de l'État, on s'y accroche pour y rester jusqu'à la fin de ses jours, même en piteux état. De Brejnev à Mitterrand, les exemples ne manquent pas dans l'histoire. D'où la comparaison fréquente avec mammouths et dinosaures. Mais revenons à nos moutons malades et à nos glissements sémantiques. Le dictionnaire historique de la langue française nous apprend que la racine latine du mot, *valere*, signifiait en fait « être bien portant » et son dérivé *valetudo*, « bonne santé ». Pour Alain Rey, le mot a ensuite « pris, par litote, la valeur de “mauvais état de santé” ».

Mais être « maladif » procure parfois certains avantages. Comme l'écrivait Jane Austen : « Nous autres valétudinaires, nous nous arrogeons des privilèges ! »

[Validation]

n. f. Du latin* validare *(« fortifier »).

Action de valider, de rendre valide. Selon le sens latin, l'adjectif « valide » signifie « bien portant ». Un invalide est un infirme, plus généralement un militaire blessé (d'où le nom de l'hôtel des Invalides, à Paris, construit sous Louis XIV). Au XIXe siècle, la validation se limitait aux élections. L'administration a étendu le principe : validation (ou invalidation) d'un mariage, d'un passeport ou de tout autre document. Il s'agissait alors d'une « certification ». Généralisé à tous les secteurs de la vie publique, le terme est devenu synonyme

d'approbation (par une autorité directe). Que ne doit-on valider – plus souvent faire valider – de nos jours ? Les transports publics nous demandent de valider notre titre de transport. L'étudiant fait valider sa thèse. Les cadres font valider un budget par leur direction générale. Les informaticiens proposent des tests de validation (d'un logiciel, par exemple). Il existe même un emploi récent : ingénieur en validation, ce qui signifie tout simplement « testeur » ! On a également inventé la « validation formelle », méthode mathématique à base d'équations permettant de prouver le fonctionnement d'un système. Pour Pôle emploi, la « validation des compétences » correspond à un bilan. Le ministère de l'Education ne craint pas non plus le ridicule et propose une Validation des Acquis de l'Expérience, ou VAE. Bientôt, la pilule sera dure à faire valider. À quand la dévalidation ?

[Valorisation]

n. f. Du latin* valor *(« valeur »).

Néologisme. Action de valoriser, de donner de la valeur à un bien. Dans les contrats commerciaux, on employait auparavant la locution latine *ad valorem* : « selon la valeur des choses ». Mais la valorisation ne doit pas être confondue avec une « estimation ». Dans les affaires en général et la finance en particulier, la valorisation est une évaluation incluant des notions subjectives (le potentiel commercial, par exemple) de manière à… augmenter la valeur. En matière de Bourse, la valorisation permet de relancer à la hausse une valeur boursière. Ex. : « La valorisation de Facebook dépasse celle d'eBay. » (*Le Journal du Net*). La pratique courante étant de valoriser à la hausse (si l'on excepte les déclarations fiscales), le terme signifie désormais « surévaluation du produit ». La valorisation ayant la cote, elle a gagné d'autres domaines : il est maintenant question de la « valorisation de la recherche », de la « valorisation d'une image » et, en écologie, de la « valorisation des déchets ». Rien ne se perd.

[Vétille]

n. f. Dérivé du verbe « vétiller », du latin* vetta *(« ruban ») et* viere *(« tresser »).

Le plus souvent employé au pluriel, le terme désigne une chose sans importance, une broutille, une peccadille. Au Moyen Âge, « vétiller » signifiait « chicaner ». On a ensuite donné le nom de vétille à un jeu de patience, ainsi défini par le *Dictionnaire des mots rares et précieux* : « Jouet fait de plusieurs anneaux entrelacés qu'il s'agit de dégager les uns des autres. » En apprenant cela, on réalise à quel point la langue est un jeu. Mais ce n'est pas une vétille.

[Virtuel]

adj. et n. m. Du latin virtualis (« en puissance », sans effet actuel), dérivé du latin classique virtus (force, vertu).

À l'origine, terme de scolastique. En théologie, on distingue l'intention virtuelle de l'intention actuelle. C'est aussi un terme de mécanique : « Qui est possible. » Par ex. : la vitesse virtuelle. Depuis l'apparition des nouvelles technologies, le terme est devenu l'antonyme de « monde physique », voire synonyme de numérique. On l'applique aux jeux vidéos, aux images de synthèse et en trois dimensions, à l'Internet en général, aux échanges financiers informatisés… Ex. : « bitcoins : de la monnaie virtuelle à l'arnaque » (*Le Nouvel Observateur*). Pour Alain Rey, « la large diffusion de ce type d'emploi est due au calque de l'anglo-américain *virtual* (1953) ». Cette interprétation a même donné une espèce d'oxymore qui sème la confusion : la « réalité virtuelle ». Si le réel est devenu virtuel, l'inverse devrait être vrai.

W

[Wisigoth]

***adj. et n. Du latin* visigothus.**

Les Wisigoths, ou Goths de l'Ouest, étaient un peuple germanique. Ils combattirent les Romains à partir du IIIe siècle et conquirent l'Espagne et la Gaule méridionale au Ve siècle. La racine de leur nom (*wisi*) pourrait signifier « sage » ou « bon ». Mais l'histoire les a assimilés aux Vandales et confondus avec les Ostrogoths. Le nom est devenu une insulte, synonyme de « barbare » ou, à l'instar des Béotiens*, de « grossier » et d'« inculte ». L'histoire donne rarement raison aux vaincus.

X

[Xénophobie]

n. f. De « xénophobe », du grec* xenos *(« hôte »).

Terme récent, apparu à la fin du XIXe siècle pour désigner d'abord la « crainte des étrangers », puis l'« hostilité aux étrangers ». On croit parfois, à tort, que la xénophobie fut « inventée » par Xénophon, philosophe grec disciple de Socrate. Souvent confondue avec le racisme, la xénophobie s'en distingue sur plusieurs points : il s'agit d'une phobie (par principe incontrôlable) et non d'une doctrine, et l'« étranger » n'est pas nécessairement d'une race différente, puisqu'il peut s'agir d'un inconnu venu d'une ville voisine. Cela dit, le racisme de certains peut trouver ses origines dans leur éventuelle xénophobie.

Y

[Yes man]

De l'anglais* yes *(« oui ») et* man *(« homme »).

Néologisme et anglicisme.

Personne qui dit toujours oui. Par extension : celui ou celle qui ne refuse rien, par lâcheté ou intérêt. « Le yes man est un réalisateur de studio, qui illustre sans problèmes d'ego les projets de ses producteurs. » (nanarland.com.) En politique, le terme prend une connotation ironique, moqueuse, proche de « lèche-bottes ». Ex. : « On ne voit plus, pour l'Élysée, l'intérêt de la diversité en politique si chaque nouveau ministre devient un yes man sitôt franchi le perron de l'Élysée. » (*Marianne*). Il semble qu'il y ait toujours eu des yes men, mais il n'existait pas de mot précis pour les désigner. Ah ! si : béni-oui-oui.

Z

[Zélateur]

n. m. Du latin* zelator *(« jaloux »).

Partisan excessif d'une religion. Le terme désigne aussi un adepte d'une cause et par extension un serviteur dévoué et zélé. Les zélateurs sont souvent confondus avec les « sectateurs » (membres d'une secte) et plus rarement avec des « délateurs » (qui dénoncent), mais ils ne sont pas incompatibles (un sectateur peut faire du zèle, un zélateur peut dénoncer). Le terme « zélote » (de même racine) est un synonyme, mais désigne plus spécifiquement, depuis le XIXe siècle, un patriote juif. Certains croient que Zélote fut un héros de la résistance juive contre la domination romaine et que son nom serait à l'origine du mot. Mais cette version de l'histoire semble un peu zélatrice.

[Zizanie]

Du latin* zizania *(« ivraie »).

À l'origine, le terme désigne une mauvaise herbe (l'ivraie, connue à travers l'expression « séparer le bon grain de l'ivraie »). Dans le langage figuré, « semer la zizanie » signifie « déclencher une dispute ». Syn. : discorde. Les compères René Goscinny et Albert Uderzo illustrèrent parfaitement le mot dans un album d'Astérix. Curieusement, en botanique, la plante en question s'avère être une céréale originaire d'Orient, proche du riz. Les herbes ne sont pas mauvaises pour tout le monde.

[Zoomorphisme]

n. m. Du grec* zôomorphos *(de* zôon, *« animal »).

« Croyance selon laquelle certaines personnes pourraient se transformer à volonté en animal », selon le *Dictionnaire des mots rares et précieux*. La mythologie grecque et les contes populaires sont riches en zoomorphisme. Dans *Harry Potter*, les magiciens zoomorphes sont appelés « animorphes ». Une sculpture zoomorphe figure un animal. Ne pas confondre avec l'anthropomorphisme, qui

consiste à attribuer des caractères humains à des objets ou des animaux. Quand on observe un vieux chien avec son maître (ou sa maîtresse), on se demande si l'on doit attribuer leur ressemblance à l'anthropomorphisme ou au zoomorphisme.

[Zoulou]

adj. et n. Du bantou* zulu *(de* ama zulu*, les « gens d'en haut, le peuple du ciel »).

Le zoulou est la langue du peuple zoulou, ethnie d'Afrique australe, majoritaire en Afrique du Sud et présente au Lesotho et au Zimbabwe, entre autres. Avant la colonisation européenne, le royaume zoulou se distinguait par ses guerriers redoutés. À la fin du XIXe siècle, après une sanglante bataille remportée contre les forces britanniques, leur nom est devenu synonyme de « sauvage » en Europe. Cet emploi incontestablement raciste est resté dans les mémoires. Le terme désigna ensuite les jeunes de banlieue d'origine africaine, vivant en bandes, puis, par extension, les jeunes voyous. Dans les années 1980, le chanteur sud-africain Johnny Clegg contribua à réhabiliter les Zoulous en chantant dans leur langue, accompagné de danseurs et de musiciens issus de l'ethnie. Qui aura le dernier mot ?

Bibliographie/ouvrages consultés

L'Aventure des mots de la ville à travers le temps, les langues, les sociétés, Christian Topalov, Laurent Coudroy de Lille, Jean-Charles Depaule et Brigitte Marin (Robert Laffont).

Le Bon Usage, Maurice Grevisse (DeBoeck-Duculot).

Dictionnaire amoureux des dictionnaires, Alain Rey (Plon).

Dictionnaire analogique (Marabout).

Dictionnaire de l'Académie française.

Dictionnaire de l'argot moderne, G. Sandry et M. Carrère (Aux quais de Paris).

Dictionnaire de la langue française, Émile Littré (Hachette).

Dictionnaire des auteurs (Robert Laffont).

Dictionnaire des difficultés du français, Jean-Paul Colin (Robert).

Dictionnaire des idées reçues, Gustave Flaubert.

Dictionnaire des injures, Robert Edouard (Tchou, rééd. 10/18).

Dictionnaire des langues (Presses Universitaires de France).

Dictionnaire des mots rares et précieux (Seghers, rééd. 10/18).

Dictionnaire des symboles, Jean Chevalier et Alain Gheerbrant (Robert Laffont).

Dictionnaire des synonymes (Larousse).

Dictionnaire *Dixel* (Robert).

Dictionnaire du français primordial (Robert).

Dictionnaire du français non conventionnel, Jacques Cellard et Alain Rey (Hachette).

Dictionnaire Hachette.

Dictionnaire Historique de la langue française, sous la direction d'Alain Rey (Robert).

Dictionnaire humoristique des surréalistes et des dadaïstes, Pierre Drachline (Le Cherche Midi Editeur).

Dictionnaire illustré latin-français de Félix Gaffiot (Hachette).

Dictionnaire San-Antonio (Fleuve Noir).

Dites plutôt – Le bon usage en exemples pratiques, Jean Hennebert (Mercure de France).

Encyclopédie Universalis.

Grand Dictionnaire de cuisine, Alexandre Dumas (Phébus).

Grand Larousse illustré.

Dictionnaire Harrap's anglais-français.

Larousse de la musique.

Lexique des termes littéraires (Livre de Poche).

Littérature monstre, Pierre Jourde (L'Esprit des péninsules).

Mots de table, mots de bouche, dictionnaire étymologique et historique du vocabulaire classique de la cuisine et de la gastronomie, Claudine Brécourt-Villars (La Table Ronde).

Mots en toc et formules en tic, Frédéric Pommier (Seuil).

Nouveau Petit Robert de la langue française.

Petit Dictionnaire des mots retrouvés, anonyme(s), (JBZ et Cie).

Le Petit Grozda – Les merveilles oubliées du Littré, Denis Grozdanovitch (Points).

Petit Larousse de la médecine.

Petit Robert des noms propres.

La Petite Brocante des mots, Thierry Leguay (Points).

Le Plaisir du texte, Roland Barthes (Seuil).

La Tour de Babil, Michel Pierssens (Minuit).

Trouver le mot juste, Paul Rouaix (Livre de poche).

Ressources en ligne

Le Centre National de ressources textuelles et lexicales (CNRTL) portail du CNRS.

Remerciements

Tristan Savin remercie Alain Rey pour sa science et son enthousiasme, le « dicolâtre » Jean Pruvost pour ses encouragements, Emmanuel Davidenkoff pour ses invitations sur France Info, Sophie Gibeau pour son soutien, Alice et Vladimir Couprie pour leurs bons mots, Jules Verne, Boris Vian et Frédéric Dard pour leurs calembours. Et tous les lexicographes, lexicologues, linguistes, grammairiens, dialecticiens, sémanticiens, sémiologues et autres logophiles.

Un mot sur l'auteur

Tristan Savin est chroniqueur littéraire, directeur de collection et écrivain. Collaborateur du magazine *Lire*, il est également rédacteur en chef de la revue *Long Cours*. En tant qu'auteur, on lui doit entre autres des anthologies parues au Mercure de France (*Le Goût de l'Abyssinie* et *Le Goût de Tahiti*) et des dictionnaires, parmi lesquels *Le Dictionnaire des mots savants* et un dictionnaire « amusé » de la politique : *Constitutionnel ? Ta sœur*… (L'Express, 2012).

Cet ouvrage est la nouvelle édition revue et augmentée de *Nyctalope ? ta mère*..., paru aux éditions L'Express en 2011.

En couverture : composition de Clément Thimonier

Crédits couverture : Atelier Didier Thimonier/ dessin d'Hélène Crochemore

EAN : 978-2-258-11396-1 ISSN : 2271-9733

